

L'Ogre

Jacques Chessex

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JACQUES CHESSEX

L'Ogre

roman

Grasset

JACQUES CHESSEX

L'OGRE

roman

**BERNARD GRASSET
PARIS**

Éditions Grasset & Fasquelle, 1973

Quand cesseras-tu de me regarder ?
Job, VII, 19.

I LE CRÉMATOIRE

Retire-toi de moi, car mes jours ne sont qu'un souffle.
Job, VII, 16.

C'est le soir que commença son tourment.

Tout d'abord, il se découvrit étrangement seul quand il fut installé devant le menu qu'il venait de commander au bar de l'Hôtel d'Angleterre. Aux autres tables on riait, des femmes épanouies et brunies répondaient à des hommes beaux. Des jeunes gens se tenaient les mains. Jean Calmet, crispé, morose, déplaçait minutieusement trois filets de perches dans son assiette, encore une fois il les aspergeait de citron, puis sa fourchette poussait un petit poisson pour l'aligner ironiquement contre les deux autres sans qu'il se décidât à le porter à sa bouche. Le vin tiédissait dans son verre. Depuis une heure une image le persécutait. Jean Calmet hésitait à la regarder, il la repoussait, il l'enfonçait dans les couches opaques de sa mémoire parce qu'il savait qu'il allait souffrir au moment où il se la représenterait avec précision. Mais l'image floue refaisait surface, elle insistait, et maintenant Jean Calmet ne pouvait plus l'ignorer sur le fond d'ombre qui la rendait encore plus nette. Soudain sa solitude lui fut insupportable et tout le tableau s'éclaira.

C'était une scène très ancienne, mais qui s'était reproduite des milliers de fois au temps où il vivait auprès de sa famille, à Lutry, au bord du lac, dans la maison bouleversée de cris de dispute sous le vent des peupliers et des sapins. On s'était assis pour le repas du soir. Le père, immense, présidait au bout de la table. La lumière du couchant rougissait son front luisant et doré, ses bras épais luisaient aussi de lumière orange, sa force était visible, heureuse, les muscles et la graisse ferme de sa poitrine soulevaient la chemise ouverte sur la forêt de poils gris entre les mamelles dont les aréoles faisaient deux pointes sous le coton. Autour de lui, la salle semblait plongée dans la nuit. Mais au-devant de l'ombre qui montait du sol et des coins éloignés de la grande pièce, il y avait cette masse éclairée, concentrée, cet autre soleil infailible et détestable qui rougissait, qui brillait, qui s'illuminait de tout son pouvoir.

Assis à l'autre bout de la table, Jean Calmet écoutait avec répugnance les bruits de bouche de son père occupé à manger. Ces chuintements, ces succions le dégoûtaient comme un aveu sale. On parlait peu, les frères et les sœurs s'observaient, la mère mangeait très vite, se levait sans cesse, trottait de la cuisine à la chambre, souris grise, apeurée. Martha, l'aide de ménage suisse allemande, fixait son assiette avec un air de réprobation. Le docteur mâchait et déglutissait

sans arrêt, mais son regard implacable se posait sur chacun des siens, il parcourait la tablée, de haut en bas, de bas en haut, et Jean Calmet se désespérait d'être une fois de plus transpercé par ces yeux tout-puissants qui le fouillaient et le devinaient. Sous leur feu bleu il devenait livide, tout de suite il se sentait transparent, complètement désarmé, incapable de dissimuler quoi que ce fût à ces terribles prunelles. Le docteur savait tout de lui, le docteur lisait en lui parce qu'il était le maître, et le maître demeurait épais, massif, impénétrable dans sa force serrée et rubiconde au soleil du soir.

La honte et le désespoir poignaient le cœur de Jean Calmet. Son père connaissait ses désirs de larve. Il connaissait la cachette aux mouchoirs gluants. Il voyait tout d'un seul regard. Jean Calmet baissait les yeux sur son couvert sans pouvoir échapper à l'inquisiteur. La tristesse lui serrait la gorge et il avait envie de se jeter au cou du vieillard, de pleurer toutes les larmes de son corps sur sa poitrine ample et sonore. Car Jean Calmet aimait son père. Il l'aimait, il aimait cette force massive et guetteuse, il détestait et il jalousait cet appétit, il aimait cette voix dominatrice en même temps qu'il en avait peur. Une crainte un peu lâche le retenait de courir au docteur, de se blottir dans ses bras. Il était honteux de cette lâcheté comme d'une trahison.

Le souper était fini depuis longtemps, le docteur buvait bruyamment son café sans que personne osât se lever. La servante s'affairait sur la pointe des pieds. Enfin on allumait les lampes, c'était le signal, après un rapide bonsoir chacun sortait précipitamment de la pièce et fuyait se cacher dans sa chambre comme dans un terrier secret. Mais Jean Calmet ne se remettait pas de l'épreuve. Il avait l'impression que le regard de son juge le suivait, le scrutait à travers les murs. Tard dans la soirée, il cherchait encore dans ses livres un refuge ou une distraction. Il se couchait. S'il succombait à son désir, toute sa fibre se crispait à l'idée que son père allait le surprendre, pire : qu'il l'avait vu, qu'il l'observait.

Il avait quinze ans. À cette époque il lui arriva de commettre de petits vols pour tenter d'enlever quelque chose à ce regard. Pour se fortifier d'un secret. Il entra dans une librairie, il bouquinait d'un air sage et dégagé. Tout à coup il empocha le recueil de poésies ou la revue, et il retrouvait la rue avec une impression de poids, d'opacité, qui le garantissait contre son père. Il possédait enfin une part à lui, un lieu dérobé, un lieu caché au censeur ! Mais Jean Calmet aimait son père. Pourquoi ne le lui avait-il pas dit ? Les larmes emplirent les yeux de Jean Calmet qui demeura un instant sans pensée. Puis il se mit à manger son poisson froid et s'efforça de se reprendre en faisant le point. J'ai trente-huit ans, se dit-il. Je suis professeur au Gymnase. Soixante gredins et gredines pensent par moi. Mais le souvenir de ces jeunes gens ne l'égaya pas, il se sentit au contraire trop solitaire, trop

bizarrement affligé pour prétendre leur donner le moindre exemple, pour leur proposer quoi que ce soit. Le vin ne le réconforta pas davantage. Il paya son addition et rentra s'enfermer chez lui.

Il se mit au lit et ne parvint pas à s'endormir. La cérémonie du matin lui revenait. Le sentiment de délivrance qu'il avait ressenti au Crématoire le torturait comme un remords. Il s'appliqua, comme il en avait lu le conseil dans des magazines, à laisser peser son corps et ses membres sans aucun contrôle de sa volonté, et il allait s'abandonner à une première paix quand il pensa : je fais le mort. D'un coup sa douleur se raviva. Il revit le cimetière du Bois-de-Vaux, les allées nettes, les milliers de tombes : au fond de chaque fosse un squelette couché, un cadavre en état de décomposition conservait rudimentairement la forme de l'homme qu'il avait été. Le « dernier sommeil » gardait la familiarité d'une habitude simple et bonne à quoi se reconnaissait, dérisoirement, le peu de pouvoir de la mort. Il y avait là quelque chose de rassurant, de ressemblant, qui perçait le cœur de Jean Calmet. La tombe comme un lit quotidien. Ces os duraient. Le crâne, les dents, les fractures, la taille du gisant étaient parfaitement reconnaissables, on identifiait des plombages de dentiste, des bagues, des lambeaux de vêtements. Cette espèce de survie purement physique semblait soudain à Jean Calmet aussi précieuse que l'éternité. Et lui, qu'avait-il fait de son père ? Qu'avaient-ils décidé, ses frères et sœurs, que lui avaient-ils fait approuver ? À les entendre, rien n'était sale comme ce corps pourrissant sous un peu de terre. Il fallait penser à Maman. L'image du docteur en décomposition la poursuivrait sans répit. Et l'hygiène ! On avait un automne particulièrement chaud. Raison de plus. Par ces temps-là les morts se gâtent plus vite. Jean Calmet approuvait avec soulagement. Le docteur serait réduit en cendres. Il ne fallait lui laisser aucune chance de conserver, dans la bonne terre, sa vigueur exaspérante et scandaleuse. Il s'agissait de détruire cette force, ces muscles, jusqu'à ces yeux sur lesquels on avait inutilement fermé pour quelques heures les grosses paupières rouges. Détruire son père. En faire un petit tas de cendres au fond d'une urne. Comme du sable. De la poussière anonyme et sans voix. Du sable aveugle.

Et maintenant Jean Calmet se déchirait à la pensée de cette urne. Où la placerait-on ? Il n'était pas certain que sa mère ne la réclamerait pas auprès d'elle. Le préposé des Pompes funèbres les en avait cérémonieusement avertis, ses frères et lui : il arrivait que la veuve exigeât de conserver les cendres dans son jardin, dans son salon, ou même au chevet de son lit, pour ne pas se séparer de son bien-aimé. Sur le moment, Jean Calmet avait souri intérieurement, pris de pitié pour tant de superstitieuse fidélité. Maintenant qu'il était couché dans l'ombre moite, éreinté par ses draps lourds, le souvenir des paroles de

l'employé se mit à l'inquiéter, à l'obséder : le vœu naïf de ces femmes provenait-il d'une intuition profonde, magique, qui conférait au récipient et à son pauvre contenu la vertu terrifiante de la présence ? Ces débris qu'il avait crus si totalement dénués de pouvoir retrouvaient ainsi, de par la sottise de vieilles gâteuses, une maléfique importance. Mais non, mieux valait se persuader de l'innocence d'une dérisoire poignée de scories. Des balayures. Jean Calmet se plut à se rappeler la modestie de quelques sages qui avaient prié que l'on dispersât leur poussière dans une forêt, dans une prairie, ou que l'on en saupoudrât le cours d'une rivière d'une fine pluie argentée. Il imagina la légèreté d'une semaison sur les eaux, sa fuite entre des rives ombreuses, très vite elle se mêlait à l'eau, devenait elle-même eau fuyante longtemps avant de disparaître dans la mer ou de s'évaporer en buée. Jean Calmet vit clairement l'âme de ce mort, dans les nuées, bienheureuse de s'assurer de la fin de sa destinée terrestre. Il envia ce mort et cette âme.

Il se tournait, se retournait, il s'efforçait de se calmer en se répétant qu'à cette heure les cendres de son père étaient encore au crématoire dans la boîte d'aluminium cadénassée et numérotée où l'employé les avait enfermées ce matin même. Lorsqu'il eut enfin à s'endormir, il rêva qu'il s'agrippait à de l'herbe noire pour gagner le sommet d'un haut talus. Quand il parvenait à mi-hauteur, un taureau énorme se découpait soudain sur le ciel nocturne, au-dessus de lui : le monstre le chargeait et l'écrasait. Dans la suite il se rappela souvent ce cauchemar.

Le Gymnase lui avait accordé deux jours de congé pour la cérémonie. Jean Calmet était libre aujourd'hui encore. Il se mit à penser à la réunion du soir. Elle avait été fixée à huit heures, à Lutry, on se retrouverait autour de la table de la salle à manger devant le fantôme du docteur au bout de la table. On lirait une nomenclature, on tournerait les pages d'un catalogue : sur la page de gauche, soigneusement reproduites dans de petits cadres noirs, il y aurait les photographies des urnes disponibles aussitôt en fabrique, sur la page de droite leurs dimensions, leurs avantages, et un prix courant quelquefois corrigé au stylo à bille. Jean Calmet s'étonna de son intérêt neuf et profond pour les catégories les plus diverses de l'appareil funèbre. Une semaine auparavant, il ne savait rien de l'insertion d'une annonce mortuaire, du choix d'une bière, des cartes de visite des fabricants d'urnes et des marbriers funéraires. Il ignorait jusqu'à la géographie du cimetière qu'il longeait pourtant en voiture, sur son interminable flanc, chaque fois qu'il descendait au bord du lac. Au début de la matinée, il lui sembla qu'un domaine immense et

ramifié lui avait été ouvert subitement, et qu'il y circulait en s'émerveillant de sa diversité et de ses hiérarchies. Vers midi, comme sans y prendre garde, il descendit à pied au cimetière, admirant le nombre d'entrepreneurs funéraires, sculpteurs, graveurs, marbriers, mosaïstes, dont les ateliers et les devantures se pressaient dans les alentours. Il ne les avait jamais remarqués auparavant.

Ce matin-là il lui arriva, préoccupé de toute la variété funèbre, d'oublier le véritable objet de sa visite. Puis il se souvint de son père et s'assombrit. Il entra dans le café où hier matin, exactement à la même heure, la collation avait été servie à la sortie du Crématoire. Ce café portait un beau nom : le Reposoir. Les serveurs ne le reconnurent pas, mais au fond de la salle, dans l'espèce de niche retenue hier pour la famille du docteur, une autre famille était attablée aujourd'hui devant les mêmes bouteilles, les mêmes tasses de thé, les mêmes gâteaux, et ce spectacle un moment réconforta Jean Calmet. Rien ne comptait, puisque les mêmes scènes pouvaient être jouées jour après jour sans que le patron ni les garçons de l'établissement remarquent rien d'autre qu'une famille en noir, toujours pareille, rassemblée trois ou quatre fois par jour au fond de la salle pour célébrer le passage de la mort.

Jean Calmet se ressaisit par un effort presque anormal de sa volonté. Aussitôt son corps goûta la fraîcheur ombreuse du café, son esprit s'enchantait de sa solitude. Dieu merci le docteur n'était plus qu'une mince couche de cendre au fond d'une boîte fermée à clef. Un matricule était scellé sur la boîte, que Jean Calmet avait soigneusement noté dans son carnet. Ce carnet était dans sa poche. Il tâta le mince calepin, à travers le velours du veston, sur son cœur qui battait à nouveau régulièrement. Tout était bien.

Dehors le soleil tapait sur des maisons éblouissantes. Jean Calmet songea avec agacement à la réunion de ce soir. On allait reparler du docteur. Le fantôme de l'énorme figure rubiconde rirait de toutes ses dents au bout de la table. Les cinq enfants baisseraient la voix pour entrer dans les détails de la mort et de l'héritage. Leur mère traverserait la pièce sans mot dire, elle disparaîtrait, elle reviendrait sur la pointe des pieds, une cafetière à la main, elle servirait chacun d'entre eux en silence. Les détails de la mort... Stupéfait, Jean Calmet s'avisa qu'il ne savait rien de la mort de son père. On lui avait téléphoné la nouvelle au Gymnase, il n'avait pas pris la communication lui-même et sur le moment le sentiment d'allègement qu'il avait éprouvé comme une convalescence délicieuse l'avait empêché d'imaginer les derniers instants de son père et oblitéré sa curiosité, plus tard, lorsqu'il s'était trouvé en présence du médecin qui l'avait assisté jusqu'à la fin. Alors il lui aurait été facile de se renseigner, même très discrètement, sur la façon dont le docteur avait

passé la dernière porte. Mais il n'avait pas interrogé le praticien. Il avait évité sa compagnie. Un seul instant, il s'était trouvé près de lui quand on était entré au café, mais la conversation très décousue n'avait pas dépassé les banalités de circonstance. « Ça a été terrible », répétait la mère, mais ce mot était le seul qui convînt à l'Ogre, et de toute manière le vocable passe-partout ne disait rien de précis du dernier drame. C'est bien fait, pensait Jean Calmet. Je ne vois pas pourquoi je souffrirais en me faisant raconter sa fin par le menu. C'était bien son tour. Il y a une justice. Et il se pénétrait de cette idée en savourant la régularité de son pouls qui battait distinctement à son poignet, et le souffle d'air qui gonflait ses poumons douze fois en soixante secondes. Air absorbé et rejeté. Battement du sang. Si je jouais à étouffer, se disait Jean Calmet, si je me retenais de souffler, comme autrefois, je verrais tout noir, j'apercevrais des cercles brunâtres tournoyant derrière mes yeux, je me sentirais gonfler, puis éclater, j'entendrais les mêmes cloches à toute volée dans mon crâne... Il retrouvait un carré d'herbe au fond du jardin de Lutry, il avait sept ans, il était couché sur le sol et les tiges des graminées fraîchement coupées lui piquaient les omoplates à travers sa mince chemise. Tout à coup il fallait mourir, pour être aussi vaillant que les héros et les chevaliers du livre d'histoire. Il se souvenait de Jeanne d'Arc rôtiissant dans les flammes et de Roland blessé à mort sonnait du cor sous les rochers, ses poumons éclataient en pluie de sang au fond de sa gorge. Le petit garçon écartait les bras comme un supplicié, il aspirait une énorme gorgée d'air, soudain il bloquait son souffle et le martyr commençait : les taches brunes, les points brûlants en feu d'artifice, les carillons dans les oreilles... Je souffre, se répétait Jean Calmet avec bonheur, et quelque chose inondait son sang d'un feu noir qu'il n'oublierait plus. J'ai été choisi pour souffrir. Je dois résister à la peur, je dois aimer cette souffrance. Le vertige le gagnait. Une gaie soûlerie d'initié et de victime. Puis il cédait à la panique, l'air bruyamment revenait en lui, le ciel reprenait sa transparence bleue où des ramiers et des mouettes fuyaient comme des truites.

En ce temps-là, une élève de Jean Calmet s'était mise à maigrir, à pâlir, des cernes verts s'étaient creusés sous ses yeux.

Des bubons poussaient sous ses bras, des ganglions à sa gorge. Il y avait eu une première opération en septembre, et quelques semaines on avait pu la croire guérie. Puis les ganglions étaient revenus, et la place de la jeune fille, en seconde classique, restait de plus en plus souvent vide.

— Isabelle va mourir, avait dit Eugénie à Jean Calmet. Elle le sait. On est allés faire des photos chez elle avec Alain. Vous voulez les

voir ?

C'était à la fin d'une leçon, un matin, la classe était tout ensoleillée, Eugénie avait tiré une liasse de photographies d'un petit sac de tricot orange.

Isabelle.

Les yeux brillants, d'un noir ardent, dans les orbites profondes.

La maigreur du visage. Sa pâleur. Ses cheveux sombres, la frange sur le front, et dans ce visage de sainte, épouvantablement vivante, la bouche grande, à la lèvre inférieure un peu renflée, comme pour une dernière becquée gourmande avant le saut. Isabelle-qui-va-mourir. Et qui le sait. Et qui fascine ses camarades.

Jean Calmet regardait intensément le visage supplicié, le cou maigre où se creusait mystérieusement un seul sillon qui entraînait dans la chemise à carreaux. Isabelle, sa chambre, son visage pris de très près, l'œil de Jean Calmet entre dans l'œil grand ouvert de la jeune fille au fond de l'orbite lumineuse comme du plâtre soyeux. Isabelle, les épaules nues, la tête appuyée contre un poster de Joan Baez, les persiennes presque fermées filtrent le soleil de quatre heures. Le visage est fermé lui aussi, les yeux sont dirigés au plafond, le nez pincé, les joues très creuses, la lèvre seule est gonflée comme pour un baiser à un amant invisible et désinvolte. Isabelle, les dents affreusement blanches, devant une porte à verrous. Isabelle coupée en deux, un seul œil noir et brûlant fixe Jean Calmet. Isabelle-qui-va-mourir. Et qui le sait. Et qui coupe sans le savoir dans le petit cœur de Jean Calmet.

Isabelle ne revenait en classe qu'une heure ou deux par semaine, comme en visite, un châle de laine sur les épaules, la pâleur phosphorescente devant la fenêtre. Puis elle fut absente quelques semaines. Jean Calmet apprenait par ses élèves qu'elle était de plus en plus maigre et qu'elle avait à nouveau des ganglions très apparents sous les clavicules. Chaque jour, après les cours, un petit groupe de camarades allait la voir, appliqués à donner le change et terrorisés, dans sa petite chambre de Sauvabelin. Elle n'était pas couchée. Elle dessinait frénétiquement, elle écrivait des poèmes, la fatigue semblait l'avoir quittée une fois pour toutes. Ses parents laissaient les jeunes gens en paix : le père, professeur dans l'autre Gymnase, souriait énigmatiquement dans le corridor. La mère apportait du Coca-Cola et des petits pains, elle disparaissait au fond de l'appartement.

Maintenant Isabelle ne pesait plus que trente-huit kilos. Elle revint encore.

— Je ne veux pas mourir vierge, avait-elle dit à ses amis.

Elle avait choisi Marc et ils avaient fait l'amour au bord du lac, cachés dans les roseaux, sur un sac de couchage apporté par Marc, une nuit d'automne que les cygnes, les foulques, les canards se répondaient

sur l'eau brumeuse jusqu'à l'aube devant les rives roses. Marc est beau. Il a un grand nez, une mèche lui barre les sourcils. Garçon à écharpes, à pull-overs, et qui grave sur cuivre des portraits d'Isabelle qu'il tire pour quelques camarades ; qui dessine Isabelle nue devant des forêts, qui tisse des tapisseries violettes et blanches. Elle avait choisi Marc. Elle avait fait l'amour trois ou quatre fois.

Le collier de ganglions apparaissait affreusement à son cou, parure de l'éternité. « Inopérable » avaient dit les médecins. Elle ne venait plus du tout en classe.

Quand elle pesa trente-cinq kilos, c'était deux semaines avant sa mort, elle organisa une expédition à Crécy, un village de la Broye suspendu sur un cirque de collines. Pourquoi Crécy ? Sa grand-mère y avait une ferme. Petit héritage. Les vacances d'enfance. Les moissons. La fontaine froide à l'aube après la première promenade nocturne avec un dragon marié, juste avant la communion, à quinze ans et demi, il joue à vous gicler, tout à coup il prend de l'eau dans sa main plate, il vous renverse contre le bassin, vous claque avec de l'eau glacée et violemment vous embrasse : sa bouche qui sent encore le vin et le cigare produit dans votre bouche une langue longue qui vous coupe le souffle et ramasse votre salive jusqu'au fond de l'ancre et des interstices des dents. Vous avez quinze ans et demi. Des poils tout frais, qui bouclent dans votre culotte. Vos règles depuis trois ans, vous ne vous y êtes pas encore habituée. Et toute la vie devant vous, parce que jamais vous n'avez même imaginé que vous mourrez à dix-sept ans, ange du seigneur, hypostase de trente-trois kilos, maintenant, petite martyre bourrelée par l'Auschwitz de Dieu.

C'était elle, Isabelle, qui conduisait l'expédition. Ils avaient leurs appareils de photo. Marc en était, et Jacques, Eugénie, Anna, Alain et le Turc Surène, Ils avaient pris un car jusqu'à Moudon et de là, à pied, ils avaient gagné Crécy où ils étaient tout de suite allés au cimetière sans s'arrêter ni au café ni à l'église comme Anna, qui a le goût du théâtre, voulait qu'on y mariât Isabelle et Marc devant la Sainte Table. Le cimetière de Crécy est à quelques centaines de mètres du village, légèrement en pente au-dessus de l'immense vallée. C'était le temps où l'herbe repousse toute verte, où des bourgeons luisent sur les branches et le tiède vent fait fondre les dernières plaques de neige à la lisière des forêts.

Isabelle savait qu'il lui restait quinze jours à vivre.

Au bout de la dernière allée, dernière place au-devant des champs, une fosse est prête, le tas de terre, conique, attend de recouvrir le cercueil enfoui dans la terre douce et froide de Crécy.

Le soleil inonde le cimetière.

Isabelle marche vers sa fosse, s'arrête un instant au bord du trou, se penche et cueille au creux de sa main un peu de la terre qui la

recouvrira dans quinze jours.

Les garçons et les filles sont assis sur deux bancs à quelques pas, compagnons, frères et sœurs, gardiens paisibles apparemment qu'effritent la terreur et la tendresse. La jeune morte maintenant se couche en plein soleil sur la tombe voisine de la sienne, le vent léger passe dans les cyprès qu'il secoue, une mésange appelle dans la haie, et de la vallée monte l'odeur des feux de branches sur les talus lointains des fermes.

Isabelle, on la voit respirer, elle est couchée sur la tombe voisine de la sienne. Elle a croisé ses mains sur sa poitrine, maintenant elle les décroise et de la main gauche, le bras tendu, elle touche, elle caresse le bord sablonneux de sa fosse.

Anna s'est mise à pleurer, elle se lève, elle s'en va seule au fond du cimetière.

Alain et Jacques prennent des photos : Isabelle couchée sur la dalle de son voisin, Isabelle palpant le bord de sa fosse, Isabelle marchant à sa tombe, pieds nus, ses sabots sous le bras, le vent soulève sa robe sur ses cuisses, c'est un fantôme peut-être qui s'en va dans la longue allée, les cheveux du fantôme volent autour de sa tête, les mésanges lui parlent de l'au-delà – où il faudra retourner – « reviens fantôme adorable de la plus belle fille qui fût jamais, retrouve les chemins d'ombre lunaire où tu naquis, redescends dans nos ravins pleins de nuit parfumée ! »

Mais Isabelle n'y croit pas. C'est la terre caillouteuse qui l'attend, et pourrir, et fondre dans ses planches disjointes. Dégueulasse. Dieu est un salaud. Et Anna pleure toujours, le front écrasé contre le mur couvert de lichens où courent des théories de petits poux rose foncé, les frères de tous les petits morts-nés de la vallée bienheureuse.

Isabelle a bougé sur sa dalle, se cachant les yeux du terrible soleil.

Silence. Puis les mésanges. Des corneilles, très loin, on ne les connaîtra jamais, elles planeront sur cette tombe, elles vivront deux ou trois hivers de plus que moi, je ne serai plus que des os vêtus d'un lambeau de tissu quand elles s'abattront à leur tour, petit tas de viscosités et de plumes glacées, derrière une haie de novembre. Moi je ne veux pas penser à ma dernière robe. Mais j'ai déjà choisi la blanche aux galons d'or. La blanche, la pure, ma robe, ô Marc, mon Marc, puisque nous aurons fait l'amour. Je ne mourrai pas vierge, Marc, mon doux, et tu me verras dans ma robe blanche, les mains jointes sur les galons tressés d'or, Papa et Maman refermeront le cercueil et vous m'accompagnerez à Crécy.

Une abeille s'est posée sur la dalle tiède, Isabelle rouvre les yeux, étend ses bras le long de son corps et des paumes touche la pierre. Bon soleil, petite abeille déjà poudreuse de pollen. Tu as besogné dans les premiers chatons des noisetiers, les primevères, l'arnica, petite abeille,

ton miel sera chaud cet hiver et moi je ne serai plus là pour le goûter.

Ce jour-là, Isabelle ne pèse plus que trente-cinq kilos.

À travers l'étoffe le soleil chauffe ses seins ronds, si préservés, si frais, si jeunes sur la misère des côtes.

Maintenant il se passe quelque chose de tendre. Marc s'est levé, il s'est approché de la jeune fille, il s'est assis auprès d'elle sur la dalle, il a posé sa main brune sur le front pâle d'Isabelle. Il ne bouge pas, il ne dit rien, il plonge son regard dans les yeux intensément noirs de la jeune fille, il lui parle avec son regard, il l'aime, il se tient à la frontière du jour et de la nuit, lui restera dans la lumière avec le miel, les oiseaux, l'été, elle s'en ira, ombre froide, ombre errante, dans les espaces désolés ! Ô Marc. Que ton geste était beau sur cette tombe, cet après-midi de mars, au-dessus des vallées ensoleillées. Que ta main était douce au front blanc, que ton regard était mystérieux et clair dans le regard de cette vivante qui déjà te parle de la nuit.

Leurs yeux se sont emplis de larmes. Ils pleurent, les enfants, ils pleurent sans bruit leur amour, ils pleurent leur solitude épouvantable. Qui décide ? Qui condamne ? Marc, Isabelle. Elle vivra dix jours, quinze jours, on lui mettra sa robe blanche, le corbillard la ramènera de Lausanne au cimetière qu'elle a voulu, à sa petite fosse, à ce soleil.

Orphée et Eurydice se sont couchés l'un à côté de l'autre sur la dalle, ils écoutent le vent dans l'herbe, ils respirent une odeur de feu de branches, frissonnent quand la mésange appelle par sifflets brefs. Les garçons et les filles se sont retirés au fond du cimetière, ils regardent la scène de loin, jamais ils ne l'oublieront.

Toutes ces choses furent racontées à Jean Calmet à la fin de mars, bien plus tard, au moment où les bourgeons apparaissaient sur les branches, où les chatons se couvraient de poussière jaune, où les pigeons bleutés et roses s'aimaient sur les tourelles de la Cathédrale.

Toujours inquiet d'être à l'heure, Jean Calmet arriva le premier aux Peupliers et il eut à subir la conversation anxieuse de sa mère. Il regardait la petite femme grise avec une compassion haineuse. C'était d'elle qu'il était sorti. D'elle qu'il tenait sa minceur, sa fragilité, son émotivité, et cette trop fameuse finesse que son père exaltait à grand éclat comme pour mieux s'en gausser et l'humilier. Grise. Grisâtre. C'était bien cela. Sa mère était une espèce de vieille souris effarée et terrifiée.

Elle n'osait pas aborder le seul sujet qui l'intéressât, tournait autour du pot, fuyait. Pour la première fois, Jean Calmet détaillait sans crainte la vaste salle à manger où les cuivres astiqués luisaient aux rayons du soleil couchant. Un banc courait contre le mur, la grande table était vide, mais des chaises de paille au dossier élevé

désignaient la place de chacun. Le bout de la table, contre le mur, c'était le territoire du père. Le docteur s'adossait à quelques centimètres de l'horloge au balancier solennel, un « morbier » haut comme un cercueil, qui venait du fond d'une vallée jurassienne où un arrière-grand-oncle goinfré de kirsch et de psaumes l'avait fignolé tout un hiver derrière ses petites vitres griffées de givre.

Jean Calmet regardait l'horloge. Le cuivre du cadran brillait à la lumière du crépuscule. Le battement net et lent découpait le silence, et une fois de plus Jean Calmet admirait que son père se fût tenu des années devant cette machine dressée comme un monument derrière lui : comme s'il avait voulu s'assimiler allégoriquement à cette force, comme s'il avait voulu les avertir tous de sa domination irrévocable. Mais le père était mort, et le grand morbier continuait à marteler ses coups dans sa boîte.

— Tu as eu congé aujourd'hui encore ? demanda la mère timidement.

Jean Calmet, par pitié, l'interrogea sur le docteur. Sa mère s'éclaira. Avec une fierté peureuse où il reconnaissait tout ce qu'il détestait en elle – cet orgueil d'esclave martyrisé vantant la rigueur de son maître –, elle raconta ses derniers jours.

— Il a travaillé jusqu'au bout, tu sais, mon pauvre Jean. Jusqu'au bout ! Il avait de la peine à souffler depuis sa dernière attaque, pourtant il s'acharnait à voir tous ses malades chaque matin, il ne voulait abandonner personne, et l'après-midi, il n'a jamais écourté la consultation. Il aurait pu supprimer ses visites ! Mais il a tenu à voir chacun de ses malades à domicile, sans jamais en oublier un seul. Pas un seul. Jusqu'au bout il a soigné chacun d'entre eux. C'était un saint, mon pauvre Jean. Tu te rends compte de l'effort qu'a dû faire son cœur malade ! Il étouffait, il avait des étourdissements...

Avec une angoisse croissante Jean Calmet se rappelait son excitation, ces matins où il accompagnait son père dans sa tournée, il avait huit ans, neuf ans, on montait des escaliers interminables, on claquait les portes d'ascenseurs miteux, après les deux coups de sonnette du docteur, on pénétrait dans des appartements encombrés et mal aérés, dans des chambres où s'épaississait l'odeur aigre d'un vieillard pas rasé et gémissant.

Ensuite c'était le ballet monotone et dur, les draps soulevés, la chemise relevée jusqu'aux hanches, le docteur palpant, enfonçant un doigt dans un ventre, pinçant un bourrelet de graisse, se courbant comme un cannibale sur un cœur, triturant cette chair qui s'abandonnait, flasque et bouffie, ou sèche, rougeâtre, fiévreuse, blessée, entre ses formidables mains. Chaque fois des sexes, des fesses ouvertes, des forêts de poils. Des gémissements, des souffles rauques, des larmes sales ou des tumeurs, des boutons, des taches, et toutes ces

pauvretés nues, tous ces sexes exposés, tous ces pubis pareils à des traînées de suie sur la peau blême figuraient une effrayante galerie blafarde sur laquelle régnait le maître de la chair douloureuse et humiliée. Assis dans un coin et silencieux, ou debout dans l'ombre, un peu hagard, Jean Calmet fixait la scène de tous ses yeux, fasciné par la précision des gestes de son père, malade de sa force et se soumettant lui-même à son empire. Quelquefois le docteur avait besoin de lui. Il fallait redescendre dans la cour, aller chercher un flacon ou une seringue propre dans le coffre de la vieille Chevrolet, ou préparer du thé à la cuisine pour le malade, diluer une poudre dans de l'eau tiède, la rapporter auprès du lit dont l'odeur surette lui nouait la gorge.

Mais il y avait trois jours, le cœur du docteur avait éclaté. Le maître avait suffoqué à son tour, rejetant ses draps, gesticulant comme ceux qu'il avait soignés, repoussant grotesquement la mort qui resserrait sa prise sur sa poitrine. Le tyran avait étouffé des heures, râlant, roulant des yeux fous, battant l'air de ses bras comme un gros bébé, et pour finir le gros cœur rouge avait explosé dans sa cage de côtes et de viande.

Jean Calmet regardait sa mère avec une curiosité nouvelle, se demandant comment elle avait pu supporter cette tutelle près de cinquante ans. Il lui en voulait de sa soumission. Tout aurait pu être différent, – sa vie à lui, Jean Calmet, aurait été une autre vie, si elle s'était révoltée. Mais elle avait vécu cinquante ans recroquevillée sous le poids des cris, des commandements, des caprices furieux, des gourmandises voraces et des manies autoritaires du docteur. Son père et sa mère appartenaient tous les deux à des familles campagnardes plutôt pauvres. Ils s'étaient mariés très tôt. Lui avait travaillé comme un fou pour payer ses études, manœuvre-maçon, terrassier, porteur de gare, à vingt-cinq ans il avait ouvert son cabinet à Lutry et il y était resté. Les vigneronns l'avaient adopté : avec eux il buvait sec, sa vigueur leur en imposait. À l'occasion il coinçait leurs filles, troussait les donzelles des cafés. Il avait la figure rouge, le nez busqué et luisant, la bouche grosse. Il sentait le cigare et le vin blanc. Il transpirait... Elle était petite, un peu voûtée. Elle s'effaçait. On la découvrait stupéfaite et immobile, entre deux portes, n'osant entrer dans la pièce où le docteur lisait son journal en éructant des injures à l'égard du monde entier. Ou le cou tendu, écoutant, plus souris, plus musaraigne que jamais, les pas lourds crisser dans le gravier de la terrasse et la porte de l'auto claquer : un instant de repos. Mais le maître rentrait bientôt, explosait, chambardait tout, et le trotinement recommençait d'une chambre à l'autre, la course menue, inquiète, les hésitations, les longues stations devant les portes où ses enfants la surprenaient, gênés, blessés de ses terreurs, et trop certains de leur propre peur pour oser la pousser à l'audace.

Le représentant des Pompes funèbres arriva en même temps que ses frères et sœurs. Tous s'assirent autour de la table. L'homme, cérémonieux, vêtu de noir, sortit de sa serviette une longue brochure et l'ouvrit posément sur la table.

— Je tiens d'abord à vous présenter les condoléances de notre maison, dit-il d'une voix douce. Nous savons que les familles éprouvées ont besoin de nos services. Et nous nous efforçons de leur donner entière satisfaction. Pour Monsieur votre père, il a été incinéré hier et c'est d'une urne, je crois, que vous voulez passer commande...

Tous se taisaient. Le représentant des Pompes funèbres marqua une pause, pour faire sentir l'importance de son message, puis il reprit avec onction :

— Bien sûr, notre maison dispose d'une vingtaine de modèles différents, du plus cher, du plus soigné, à l'article le plus modeste. Exactement comme pour les cercueils. Toute la gamme, du chêne massif capitonné de soie, à la simple boîte de sapin louée pour la circonstance. Mais il n'est pas question de cela. Voyons les urnes.

Il toussota et souleva son catalogue grand ouvert de façon que chacun, autour de la table, pût voir distinctement les croquis et les photographies qui brillaient de couleurs électriques sur le papier couché étincelant. Son visage fade rayonnait de gravité sur son costume sombre de commis mortuaire. Nécrophage, pensa Jean Calmet, tu t'enrichis d'un sale commerce, tu engraisse tes patrons d'une drôle de cendre ! Puis il se rendit compte qu'il enviait l'assurance de l'homme pâle et serein à tête d'ibis chauve qui plusieurs fois par jour, et peut-être chaque soir, tirait d'embarras des familles que le deuil venait d'engluer dans des devoirs inextricables. L'homme promena le catalogue sous les regards de l'assistance.

— Vous voyez, Mesdames et Messieurs, que nous avons toutes sortes d'urnes. (Il se rengorgea.) Le type A 1, reprit-il, le plus cher, est en marbre blanc de Carrare. La pièce est lourde : douze kilos cent. Quarante-sept centimètres de hauteur. Un modèle très stable. Évidemment le prix y est, mais c'est ce que vous trouverez de plus beau sur le marché. Regardez ces courbes, ces reflets lumineux. Une œuvre d'art !

Et il pointait son index avec respect sous la photographie d'un grand vase qu'on aurait pu croire taillé dans un morceau de glace neigeux et intolérablement pur.

— Le type A 2, poursuivit-il après une pose admirative, est très soigné lui aussi. C'est du griotte rose taché de rouge et de brun, moulures, pied rond, couvercle assorti, la garantie d'origine, onze kilos, quarante-cinq centimètres. Votre chat, votre chien peuvent jouer

tout autour, impossible de renverser une telle pièce. Le modèle B 1 est encore en marbre : une brocatelle authentique, regardez les petites coquilles incrustées, c'est importé spécialement pour notre maison. Cet article est exécuté en deux grandeurs : sur simple demande nous vous livrons le grand format, qui peut contenir les cendres de deux personnes. C'est pratique, notez bien, et c'est un réconfort pour beaucoup de gens de savoir qu'un jour ou l'autre leurs cendres seront mêlées à celles du défunt.

Jean Calmet eut un haut le corps. Personne n'avait bougé autour de la table. L'oiseau solennel tourna la page :

— Le modèle B 2 est un stuc très étudié, vert ou noir, inscription en or à la charge de notre maison. Le modèle C est un bronze brûlé artisanal. Flancs ornés de motifs en relief, à choix des corolles de tulipes ou des feuilles de lierre. Le type D est en acier, à anses cloutées, et un petit couvercle muni d'une clef vous donne la même sécurité qu'un coffre-fort. Remarquez au passage que nous exécutons ce modèle en miniature, grosseur d'un œuf de pigeon, pour les cendres des bébés mort-nés : l'article se glisse facilement dans un bagage, dans une valise, par exemple, dans un sac de dame, ainsi vous pouvez emporter votre petit disparu en voyage. Évidemment, pour les grandes urnes, les urnes d'adultes, c'est plus difficile. Mais tous nos articles sont livrés avec socle, sur simple demande, nous l'installons nous-mêmes dans votre salon, dans votre living-room, dans votre bureau, à votre convenance. De cette façon vous ne vous séparez pas du cher défunt.

Pour la deuxième fois Jean Calmet frissonna violemment. Il fallait à tout prix éviter que l'urne du père demeurât aux Peupliers. Il fallait l'enfermer loin d'ici, l'emprisonner derrière une solide grille définitive. Il prit la parole d'une voix anxieuse :

— N'y a-t-il pas moyen de déposer l'urne au colombarium ? Il y a certainement des cases vides. Ainsi nos connaissances pourraient rendre hommage à notre père sans envahir cette maison...

— Rien de plus facile, répondit le commis, au grand soulagement de Jean Calmet. Un simple coup de téléphone et nous arrangeons la chose avec le Crématoire. Nous nous chargeons de tout. Ensuite, nous vous transmettons une petite facture, c'est réglé comme sur des roulettes. Vous pouvez également acquérir une concession de vingt-cinq ans. À la fin de la vingt-quatrième année, vous êtes averti de l'échéance par le service officiel, en l'occurrence le Bureau des inhumations et des monuments cinéraires, à la Commune, et vous avez tout le temps de prendre vos dispositions. D'ailleurs il y a périodiquement des rappels dans les journaux.

Il ajouta, comme pour lui-même :

— Mais oui c'est une bonne solution, le colombarium, et puis le

gardien tient les cases très propres, il enlève la poussière chaque matin, votre urne brille comme un sou neuf !

Jean Calmet imagina le concierge en bleu, un balai de coton à la main, époussetant avec soin chaque pièce de marbre ou de laiton, insistant, fouillant les recoins derrière le vase sinistre, traquant la poussière sur les cloisons de la case et sur les anses, sur les bosselures, sur les raies du couvercle, sur le relief du ventre de l'urne, avec une méticulosité de maniaque surveillé par une assemblée de fantômes ombrageux. Mais un mot surtout le troublait, c'était la *case*, à l'idée de laquelle s'associaient aussitôt des vols moirés, des roucoulements, des gonflements de plume grise et rosée, des gorge-à-gorge amoureux que le colombarium, autre mot prometteur d'ailes caressantes et de tièdes étreintes emplumées, avait déjà commencé à susciter dès que le commis des Pompes l'avait prononcé en toute innocence. Ainsi ce lieu retraits dans son enclos de cyprès acquerrait-il une grâce fine, une légèreté de volière précieuse où le soleil filtré en rais réguliers par les arbres noirs irisait des rémiges, allumait un bec, faisait flamber des paupières de corail, des pattes de perle rose, d'interminables démonstrations de tendresse au fond des alvéoles frais.

Le commis parti, on se passa longuement le catalogue autour de la table. Jean Calmet regardait ses frères et ses sœurs avec stupeur. Jamais il ne s'était senti aussi éloigné d'eux. Ils s'agitaient, parlaient d'autant plus, et plus bruyamment, que les explications du bonhomme les avaient forcés au silence. Son regard allait de l'un à l'autre sans aménité. Étienne, l'ingénieur agronome, grand, cuivré comme le père, mais moins fort que lui, moins puissant, et qui s'était marié trop tôt pour échapper au docteur. Puis Simon, l'instituteur, fauve et fin, Simon qui avait eu des ennuis parce qu'il s'enfermait tout l'été avec des garçons dans un chalet de montagne. Simon le préféré de la mère. Simon qui avait passé son enfance lové en elle, réfugié dans ses jupes, dans ses confidences, dans ses chuchotements plaintifs. Simon l'ornithologue. Simon qui courait les bois, une paire de jumelles vissées aux yeux, Simon que Jean Calmet jalousait parce qu'il y avait toujours un jeune homme à plat ventre auprès de lui tenant l'aguet, ou agenouillé à ses côtés pour baguer un geai, pour caresser, d'un doigt léger, la tête de soie d'une mésange prise au filet qu'ils venaient de tendre entre deux pommiers du jardin. Il n'aimait pas ses deux frères. Mais ces deux-là encore, l'aîné et le puîné, Jean Calmet les comprenait, les devinait. De ses sœurs au contraire émanait un mystère opaque, qui l'avait constamment éloigné d'elles et faisait naître en lui une peur mêlée d'angoisse et de remords. Hélène, la blonde, la robuste, l'infirmière qui parlait des heures avec le docteur d'opérations, de traitements de choc et de tous les ragots de l'Hôpital. Et Anne qui avait deux ans de plus que lui, Anne qui ne faisait rien,

qui voyageait, on recevait des cartes postales de Suède, des États-Unis, elle disparaissait, elle revenait fiancée, elle changeait d'amant, elle repartait, allègre, pressée, elle se fiançait encore et apprenait une nouvelle langue, un nouveau pays, avant de s'enfoncer dans d'autres complications à son retour.

Jean Calmet était le cadet : le benjamin, le petit benjamin, comme on le lui avait dit des milliers de fois pendant toute son enfance, au point que ce mot lui était devenu odieux et qu'il rougissait de honte et de colère, à l'École du dimanche et au catéchisme, quand le pasteur racontait l'histoire du dernier fils de Jacob : « Rachel mourut en enfantant, elle avait souhaité appeler son fils Bénoni, fils de ma douleur, mais son père l'appela Benjamin, ce qui veut dire fils de ma droite... » Et lui-même, Jean Calmet, portait le second prénom de Benjamin, qui était écrit sur ses papiers officiels, ce qui expliquait qu'il éprouvât de la répulsion à montrer son passeport, sa carte d'identité, son livret militaire ou toute autre pièce lui rappelant ce nom détesté. Il se le répétait dans la solitude, pour se faire souffrir, en éprouvant le poids de ses consonnes : Jean-Benjamin Calmet, insistait-il. Jean-Benjamin Calmet, les Peupliers, Lutry, Vaud. Jean-Benjamin Calmet, étudiant en lettres. Fusilier Jean-Benjamin Calmet, Compagnie VII, section 4, En Campagne. Jean-Benjamin Calmet, professeur au Gymnase cantonal de la Cité, chemin de Rovéréaz 78, Lausanne.

Les enfants du docteur Paul Calmet et de Madame, née Jeanne Rossier. Une famille. Une descendance. Venez mes fils, accourez mes filles, vous réchaufferez mes membres, votre force adoucira les jours de ma vieillesse et quand je ne serai plus, vous prendrez soin de mes cendres. Ainsi vous saurez que je ne suis pas complètement mort, puisque ma race vit en vous jusqu'à la fin des générations. Étienne, Simon, Hélène, Anne et Jean. La fin des générations... Jean Calmet se retint de sourire ironiquement : Étienne seul avait des enfants qu'il ne cherchait pas à connaître, loin de là, ses neveux lui étant apparus comme des sauvages ébouriffés et hurlants les rares fois qu'il les avait surpris aux Peupliers.

Jean Calmet regardait pensivement le visage de ses frères et de ses sœurs, sous la lampe. La mort du père ne changeait donc rien ? Ils avaient les mêmes expressions tendues, les mêmes gestes irritants et presque craintifs en se passant le catalogue. Ses frères essayaient toujours de se prendre au sérieux. Ils jouaient leur rôle d'orphelins avec une application qui faisait mal. Hélène et Anne étaient toujours ces étrangères attirantes et repoussantes aux plis pleins de poisseuse humidité. Non, rien n'avait changé, comme avant le battement de l'horloge hantait interminablement la pièce, la lampe avait la même couleur orangée, teintant les cuivres et le banc sombre, on voyait le lac par la fenêtre ouverte, la nuit était bleue sur l'eau noire et tout au

fond du paysage, sous la montagne, brillaient les petites lumières d'Évian. Comme avant. Rien ne changeait. Une tristesse envahissait la chair de Jean Calmet, l'alourdissait comme une fatigue insupportable. Il s'intéressa au catalogue pour lui échapper, il s'ébroua, soudain il exulta intérieurement. Le père était mort et on l'avait brûlé au Crématoire. Mort, le docteur. Un petit tas de cendres ! Il relut à haute voix, en les commentant, la description des articles les plus recommandés par l'employé, détaillant certains points, revenant sur d'autres, il parlait d'abondance, d'une voix forte et claire, comme s'il avait analysé un texte devant ses élèves.

On se mit d'accord sur l'urne en brocatelle. Type B 1. Chacun trouvait beau ce marbre coquillier, le gris brun de la pierre virait légèrement à l'or, sa finesse et son nom rappelaient le velours. L'article faisait très naturel à cause des coquillages fossilisés qui égayaient le marbre : chacun pensait qu'elle convenait aux goûts *élémentaires* du père. On choisit le modèle à une place. Étienne fut chargé de passer la commande aux Pompes funèbres.

En rentrant chez lui, Jean Calmet rencontra un hérisson et il le regarda un long moment. Il avait laissé sa voiture au garage, il remontait à petits pas le chemin de Rovéréaz lorsqu'il perçut un raclement dans une haie, puis un souffle, une sorte de plainte flûtée, répétée, qui s'étouffait en grognements. Il peut paraître bizarre de relater ce nez-à-nez avec un hérisson distrait au point de ne pas même apercevoir Jean Calmet. Cette rencontre devait avoir, plusieurs jours, une signification bienveillante : comme un heureux présage qui lui aurait été donné par l'animal ; une leçon de sauvagerie au bord des jardins humides sous la demi-lune dans l'herbe bleue.

Jean Calmet vit d'abord de très beaux yeux qui brillaient sous les branches basses d'un laurier : une prune sombre cerclée d'or, autour de laquelle un poil long, lui aussi doré, moiré, faisait une plage voyante. Le nez bougea, avide, humide, petite cerise noire au bout d'un groin au poil ébène et très lisse. Immobile, stupéfait, Jean Calmet se demandait si l'animal allait l'apercevoir et disparaître. Quelque chose en lui voulait presque déraisonnablement qu'il reste. La bête avait un conseil à lui donner. Tous les sens de Jean Calmet se tendaient vers elle, – vers cette tête solide et fine qui se détachait, nettement éclairée par la lune, sur son fond de feuilles noires. Il y eut un crissement dans cette ombre et le corps apparut, souple et long, porté par un ventre rond d'une sensualité étrange. Les petites pattes courtes coururent quelques centimètres, le nez flaira le sol, le ventre ondula, rond et fourni, sous l'armure hérissée de piquants dont les pointes blanches faisaient un halo argenté qui allégeait, en la

spiritualisant, cette apparition prodigieusement terrestre.

Jean Calmet écoutait monter dans sa chair l'avertissement qui le bouleversait. Parfaitement immobile, il se sentait soudain criblé d'odeurs de chemins enfouis, d'herbe mouillée, d'humus pourrissant, de traces de limaces, d'insectes pattus, de rongeurs malins et craintifs, comme si des gouttes de vigueur violemment avaient jailli en lui du plus profond du sol secret, le soulant, le secouant, l'emplissant d'une excitation fraîche et neuve. La sauvagerie de l'animal était extraordinaire parmi les jardins soignés, les villas cossues. Sortie de la terre intacte et puissante, la bête pure, merveilleusement innocente sous sa couronne d'épines d'argent, était le signe primitif que Jean Calmet attendait depuis toujours, le symbole d'une liberté gaie et sauvage, la preuve qu'aucune domination ne soumet jamais les grandes forces telluriques qui sourdent, qui jaillissent, qui se coulent au milieu des constructions aberrantes.

Le hérisson se détachait sur le chemin avec la précision d'une figure héraldique. La lune blanchissait l'asphalte. D'argent au hérisson accroupi contourné de sable, pensa curieusement Jean Calmet, qui commençait à reprendre son souffle. Une longue minute s'écoula, pendant laquelle le vent fit bouger les feuilles des haies, l'odeur du sol devint plus dense, presque agressive tant elle était chargée d'émanations putrescentes et à la fois toutes neuves comme la saveur laiteuse des racines. Le hérisson demeurait sur place, noir, et phosphorescent des pointes. Soudain il se remit en marche, il acheva de traverser le chemin, s'insinua dans l'herbe et disparut sous un noisetier. Jean Calmet l'entendit encore qui remuait, les piquants crissaient contre des écorces, un insecte craqua dans la gueule de la bête et l'on ne perçut plus que le passage du vent dans les feuillages. L'ombre se refermait. L'animal était retourné à son mystère.

Dans les mois qui suivirent, Jean Calmet devait rencontrer quelques autres bêtes augurales. Cette nuit-là il s'endormit sans peine et se reposa profondément. À son réveil, le lendemain matin, il ne se souvenait pas d'avoir eu aucun mauvais songe. Pas de taureau, de père dévalant un talus et l'écrasant ! Il y vit un signe favorable, et se réjouit de retrouver le Gymnase.

Jean Calmet ferme la porte de la salle des maîtres et s'engage dans le corridor déjà désert où le buste de Ramuz, noir, sinistre, darde un œil vide sur le petit lavabo du Secrétariat. Jean Calmet marche lentement, comme si quelque mécanisme surnois venait de se détraquer au fond de lui. Pourtant la matinée a été bonne, il a donné ses cours avec l'allégresse des redépars... Une stupeur le frappe sur la place. Les cloches de la Cathédrale sonnent midi. Bourdon grave au

sommet de la colline, bronze bondissant sur tout le pays à la ronde, orchestre céleste des moines et des évêques qu'ont supplantés les calvinistes au bonnet carré. Une pie oblique fuit devant des trembles pareils à des auréoles poudreuses. Jean Calmet s'arrête, ses jambes se dérobent sous lui mais son regard photographie la scène gaie, les petits arbres, la molasse de l'édifice tout jaune dans le soleil et le précipice brumeux à la place de la ville, sous la colline. Il y a quelque chose de vif dans l'air après les cloches, de presque drôle, comme un pied de nez... Jean Calmet se remet à marcher, persuadé qu'il est le seul anxieux dans cette lumière de miel. Il a donné de bonnes leçons : Pétrone, Apulée. Ses élèves aiment lire avec lui. Les écrivains de la décadence leur paraissent ouverts, complices. Ils détestent Cicéron et Virgile qui leur semblent des valets du pouvoir et qu'ils assimilent à l'ennui scolaire, aux compositions, aux notes de thèmes et de versions. Au contraire la magie des textes des périodes troubles, leurs parentés orientales, leur espèce de passion irrationnelle les attirent, les fascinent et chaque cours, à son tour, se trouve animé par les sorcières, les loups-garous et les coquinerias d'Apulée. Mais cette fatigue, cette peur dans les membres ? Jean Calmet se dirige vers le Café de l'Évêché. Un groupe de filles en blue-jeans le devance, elles rient, elles parlent fort, leurs longs cheveux flottent sur leurs épaules encore bronzées. Jean Calmet entre à l'Évêché et s'assied à la seule table libre devant la vitrine. Il commande un Ricard et s'absorbe, morose, dans la contemplation du paysage. Justement les belles gamines en jeans passent sur la rive droite du pont Bessières, elles font les folles, se poussant, se retournant, leur gesticulation se détache comme un défi sur le ciel gris-bleu. Jean Calmet les ressent merveilleusement joyeuses et fortes, et il reçoit, en plein cœur, le coup qu'il connaît.

Il boit une gorgée de Ricard.

Mauvais, le Ricard, pour les inquiets. Ça tape trop vite sur le système. Deux ailes opaques de chaque côté du crâne, le doux et le dur qui brûle, qui soulève l'estomac dans l'œsophage : on est loin de la bruyante santé des gymnasiennes. Jean Calmet s'enfonce dans son malaise comme dans une rêverie cotonneuse. Pourquoi est-il devenu professeur ? Pour échapper aux adultes ? Il sait trop que l'adulte le plus terrible a toujours été son père, qu'il le demeure dans la mort. Les classes où il a pénétré, et où il entrera désormais, sont des refuges contre l'autorité de ce père qui s'acharne de tout son poids sur le reste du monde. Refuge précaire, et d'autant plus menacé que l'esprit du mort y entre plus aisément que sa grosse carcasse ! Pour quelle raison, à ce moment précis, Jean Calmet pense-t-il au chalet d'une fin d'été de son enfance avec une nostalgie presque désespérée ? Parce qu'il est solitaire et las ? Il revoit exactement le paysage : le soir, le vent vient

du fond de la vallée et fait fuir les feuilles des platanes, elles ne s'envolent pas comme les feuilles des autres arbres, elles fuient à l'horizontale vers la montagne fabuleuse dans l'ombre déjà pleine de cloches. En bas il y a la vallée desséchée. Là, c'est la fraîcheur tourbillonnante qui emporte les feuilles dans l'indigo violent du ciel... Jean Calmet revoit son père et sa mère assis sous la lampe rouge de la chambre boisée, il est seul auprès d'eux, il lit *L'Île au trésor*, il se lève, il s'approche de la fenêtre et le vent rabat ses mèches dans ses yeux. La scène se fixe devant lui avec une netteté aiguë : l'herbe secouée contre le chalet, le soir violet, dedans la lampe, la chemise blanche de son père ouverte sur ses poils grisonnants, sa mère un peu retirée de la lumière, un magazine sur les genoux, on se tait longtemps, on écoute la plainte du fœhn dans les platanes. Ah tout était possible, alors, se dit Jean Calmet que l'image heureuse déchire : on jouait à tailler des bateaux de sapin, on pouvait lire des histoires de pirates, décorer la motte de beurre à la pointe d'une fourchette, imaginer des courses de fantômes dans les greniers, essayer de rattraper le docteur dans les pierriers, ou suivre inlassablement le vol des choucas sur la crête blanche, comme une broderie aux cris rauques dont les menaces font sourire.

Jean Calmet vide son Ricard d'un trait et ses yeux se reportent sur l'image ancienne : alors on était protégé, gardé, la vie était devant soi, ouverte, possible, rien ne détruisait la certitude et la tendresse...

Un frisson le secoue. Autour de lui les ouvriers en bleu, les commerçants en blouse blanche paient leur addition avant de regagner leurs garages et leurs boutiques. Les premiers gymnasiens de l'après-midi commencent à les relayer par petites troupes rieuses, ils s'asseyent et allument des cigarettes, commandent des cafés, les garçons passent le bras au cou des filles. Jean Calmet ne parvient pas à se lever et à sortir. Aucune décision. Disparue, la force de ce matin. Mais comme si c'était la revanche du Gymnase, lieu pur, sur le monde des adultes et des sérieux, il aime que l'Évêché soit périodiquement envahi par les jeunes gens qui rétablissent son ordre à lui. Ou son désordre ! Mais personne ne peut lire en lui depuis que le docteur est mort, cette idée elle aussi le rassure. Avec satisfaction, il tâte le bandeau de soie noire qui barre depuis six jours le revers de son veston. Quelques-uns de ses élèves le saluent gentiment. Il commande de la viande froide pour se donner une contenance et se contraint à la manger entièrement. Deux heures et quart approchent, l'heure des cours : les groupes se hèlent, se lèvent, dans la rue c'est un chahut coloré, un coudoisement de grands enfants à cheveux longs, une parade de colliers à clochettes, de saris, de jeans délavés, d'insignes antiatomiques, de blousons U. S., de barbes frisées et de dents luisantes. Puis plus rien. La Cathédrale sonne le quart. Dans le café

déserté, la serveuse vide les cendriers dans une grosse boîte d'aluminium qu'elle promène d'une table à l'autre en rouspétant. Jean Calmet se lève, sort, s'engage à petits pas rêveurs dans la rue de la Mercerie.

Il poussa la porte de la petite boutique et fut heureusement surpris par l'odeur de cosmétique assez vulgaire qui régnait. Pour que la demi-heure demeurât tout à fait pleine et bonne, cette odeur fortement douceâtre était nécessaire. Il fut content aussi d'être, à cette heure, le seul client du salon : M. Liechti aurait tout son temps, le gâterait, le choierait. Jean Calmet allait pouvoir s'abandonner sans témoin à son plaisir. Autre condition indispensable : pas de regard impatient dans son dos. Pas de journal nerveusement froissé ou agité, pas de toussotement avertisseur, de raclement de gorge dans ses épaules... Assis dans un fauteuil d'osier au milieu de sa petite boutique, M. Liechti lisait un magazine italien. Il s'épanouit, se leva et Jean Calmet éprouva un rassurant sentiment de tranquillité à revoir les longues dents écartées, les joues creuses et le haut front dégarni du vieux coiffeur. Un peigne blanchâtre sortait de la pochette de sa blouse bleue. D'un geste théâtral il invita Jean Calmet à prendre place dans l'un de ses deux fauteuils de cuir usé. Jean s'assit, se renversa légèrement, sa nuque rencontra la fraîcheur de l'appuie-tête. Aussitôt l'envahit un plaisir annonciateur d'une félicité plus complète. Mais il ne fallait rien presser. M. Liechti avait des gestes lents, méticuleux, et Jean Calmet s'enchantait de ces préparatifs dans la boutique silencieuse où flottaient les effluves acides des eaux de Cologne.

Ce n'était pas au hasard que Jean Calmet avait pris l'habitude de s'abandonner à ces lieux. Vieilloté, foraine, la boutique était peu fréquentée. De plus, avantage sans cesse appréciable à qui veut descendre sans interruption en soi, M. Liechti n'était pas de ces coiffeurs qui assomment leur victime de ragots sportifs. Il était silencieux, timide, et seule une brève question : « Je ne vous coupe pas ? » sortait légitimement de sa bouche mince.

Il noua une serviette autour du cou de Jean Calmet qui s'étonna une fois encore de la transformation que ce simple morceau de toile apportait immédiatement à son visage. Dans le miroir un peu mité à l'angle où il rencontrait la tablette de marbre artificiel, ses traits s'étaient curieusement creusés, accusés. Leur netteté frappait sur la toile immaculée et Jean Calmet se regardait, pour une fois, sans sévérité et sans hargne.

M. Liechti prit une boîte en verre sur un rayon et la secoua sur un bol d'aluminium qu'il emplit d'une farine légèrement granuleuse. Il y ajouta de l'eau tiède et, à petits coups de blaireau, il fit lever dans le

récipient une mousse qui brillait devant les boiseries de son officine. Plusieurs minutes, le blaireau tourna et retourna dans l'écume qui s'épaississait. Puis M. Liechti éleva l'instrument dans la lumière et apprécia la fermeté de la crème d'un œil satisfait. Alors, seulement, il entreprit de l'appliquer sur le visage de Jean Calmet, par larges bandes plates dont il dérangerait bientôt l'ordonnance d'un pinceau vif, savonnant longuement la peau de son client qui fermait les yeux, la tête renversée sous sa pression vigoureuse et régulière. Le savonnage emplissait Jean Calmet d'un calme et d'une fraîcheur qui le faisait frissonner jusqu'aux genoux.

Maintenant M. Liechti saisissait son rasoir et affûtait la longue lame sur le cuir large comme un ceinturon qu'il tirait et tendait de la main gauche. C'était un couteau d'acier, luisant, au manche de corne jaune, dont le tranchant faisait un chuchotement rapide et régulier sur l'aiguiseur. Puis, d'un pouce, il en éprouva le fil :

— Au travail, monsieur Calmet ! dit-il en souriant de ses dents écartées. Et de la main gauche, prenant le blaireau, il raviva la souplesse de la crème sur les joues et le menton.

Le rasoir se mit à courir sur la peau du patient avec une délicatesse prodigieuse. Autour des favoris, d'abord, dont il marqua précisément la ligne, puis le long des joues, en respectant la symétrie des gestes exacts : coup de lame à gauche, glissade crissante, immédiatement suivie du même passage sur la joue droite, retour à gauche et prolongement de l'opération jusqu'à la commissure des lèvres ; aussitôt le rasoir rejoignit l'autre côté, la bouche se tordit un peu pour tendre la peau qui s'offrait ainsi plus plate et plus heureuse au tranchant acéré. Comme pour ne rien laisser au hasard, M. Liechti revint encore une fois au sommet des joues et repassa la lame, soigneusement, mais sans peser, sur la plage nette.

Jean Calmet, les yeux fermés, éprouvait une félicité fraîche. Il ressentait une paix profonde, légère, chaque caresse du rasoir était une attention fine qui le comblait. Il ne se rappelait plus sa solitude ni sa fatigue. Il s'abandonnait à ces doigts durs et habiles, à cette lame sèche, à l'odeur acidulée de la blouse et de la boutique, au petit bruit régulier du rasoir sur la barbe, grattement doux, chuintement, glissement qui le berçaient, endormaient ses souvenirs, éveillaient à la surface de toute sa peau une volupté qui se répandait. Maintenant M. Liechti lui inclinait fermement la tête en arrière et il attaquait le menton à menues touches circulaires : la lame allait avec plus de circonspection, tournait, revenait à plat sous la lèvre, s'attardait encore, cependant que de l'index et du pouce le coiffeur pinçait et repinçait la peau, la retenait, la reformait à la convenance du rasoir qui s'affairait et améliorait sans cesse son effet.

Puis le tranchant descendit le long de la pomme d'Adam et suivant

le col de la serviette, il remonta la gorge à petits coups, la pente de gauche, la pente de droite, gagna l'oreille, redescendit, s'attarda à une petite zone intouchée, courut encore jusqu'aux favoris, retourna aux ailes du nez, gratta, rongea de la pointe arrondie, polit les joues, ponça le menton.

Une allégresse paisible hantait Jean Calmet.

M. Liechti posa son rasoir sur la tablette de faux marbre.

Il rajouta un peu d'eau tiède à la mousse, fit tourner le blaireau dans le bol, enduisit encore les joues et le cou de Jean Calmet, reprit le rasoir, affila une nouvelle fois la lame et très lentement, comme pour enlever la mousse de la peau, il repassa par toutes ses glissades : le visage apparut lisse, et luisant légèrement dans le miroir.

M. Liechti souleva un pan de la serviette, y logea une éponge chaude, toucha Jean Calmet derrière les oreilles et sous le maxillaire. Il déboucha aussitôt un grand flacon dépoli et aspergea toute la peau d'une eau de Cologne piquante, aigrette comme un bonbon de foire, tout le visage soudain brûla et vivement fraîchit presque aussitôt quand l'alcool se fut évaporé. M. Liechti secoua la serviette, éventa Jean Calmet, le frisson dura sur tout le corps.

— Un coup de peigne !

M. Liechti recoiffa posément Jean Calmet.

C'était fini.

Jean Calmet paya, serra la main tendue de M. Liechti, s'arrêta un instant sur le seuil de la boutique. L'air était bon, la lumière dorée, septembre touchait à sa fin, le soleil de l'après-midi roussissait la vieille rue... Jean Calmet respira à pleins poumons et s'en alla flâner aux devantures des échoppes. Il songeait à son plaisir de tout à l'heure, il demeurait détendu, une joie particulière le portait : c'était dans sa fibre comme une force qui voulait se faire reconnaître, se faire aimer, pouvoir neuf. Jean Calmet regardait les passants avec une assurance nouvelle aussi, détaillant leur visage et leurs habits, examinant leur démarche, admirant les femmes, surtout, scrutant leurs yeux, s'étonnant de la diversité de leur attrait et de la lueur qui couvait au fond de leurs prunelles. Plusieurs d'entre elles lui rendirent un regard qui brûla Jean Calmet jusqu'au fond du crâne. Il pouvait donc être heureux, lui aussi ? Il pouvait compter pour quelqu'un, être remarqué, être fixé dans la foule par une femme ? On s'intéressait à lui, on le distinguait ? Il lui sembla qu'une effrontée le guignait mine de rien, qu'à travers des vitrines de magasins des vendeuses croisaient son œil et ne se détournaient pas tout de suite. Jean Calmet s'arrêtait, avec gourmandise il examinait les cheveux, les peaux, les gestes, il devinait des désirs et des désillusions, il flairait des pistes, il inventait des rendez-vous et des intrigues, il imaginait des correspondances intelligentes et voluptueuses, tout un automne de tendresse et de

confiance ininterrompues.

Il ne se hâtait pas. Ses cours du lendemain étaient au point, y penser lui donna un autre motif de se réjouir. En l'honneur des *Métamorphoses*, il nomma Photis et Psyché deux sœurs jumelles, blondes et bronzées, qui sortaient d'une boutique pop chargées de grands sacs de plastique multicolore. Il croqua un hot dog en plein vent et entra boire une chope au café du Pont, d'où il s'absorba à regarder encore la cohue à la porte des grands magasins.

Les lampes s'allumaient.

La douceur de septembre faisait comme une auréole autour des gens et des choses qu'illuminaient les réverbères dans la lumière rose du soir.

C'est au moment où il retrouvait la petite place de la Palud qu'il chancela, crut s'évanouir, dut s'appuyer contre un mur pour ne pas tomber : son père marchait tranquillement de l'autre côté de la place. Son père ! Couvert de sueur, Jean Calmet enfonçait les ongles dans la molasse de l'Hôtel de Ville. Exorbité, il fixait le fantôme avec désespoir : c'était bien le docteur, aucun doute n'était possible, le pas lourd prenant paisiblement possession du trottoir, la carrure épaisse, le profil rouge et goguenard sous le chapeau de travers. L'apparition s'arrêtait devant un café, une main tendue vers la poignée de la porte... Terrifié, Jean Calmet passa les doigts sur son front en eau. Il ne réfléchissait pas, il tremblait, il respirait précipitamment et de l'autre côté de la place, à vingt mètres, cet affreux film au ralenti, son père qui pousse la porte du café, la grosse silhouette horrifiante qui pénètre dans l'établissement, la porte qui se referme sur elle !

La conscience lui revint avec le sentiment d'un froid aigu qui le glaçait des pieds à la tête. Un camion à remorque passa, lui cachant le café où le revenant devait boire son vin blanc, maintenant, le cigare aux doigts, son chapeau posé devant lui sur la table. Jean Calmet se décida soudain, traversa la place en courant, s'engouffra dans le café du Raisin : pas de docteur. Quatre ou cinq solitaires sirotant leur verre et tout au fond, sous la pendule, un gros type vaguement rougeâtre, l'épaule ronde, l'œil avachi par la fatigue... Était-ce l'homme qu'il avait pris pour son père ? Impensable. Il y avait à peine quelques minutes le docteur passait avec lenteur sur le trottoir pavé, Jean Calmet avait parfaitement reconnu son profil, sa démarche pesante ; le docteur avait son chapeau en goguette, son pantalon tirebouchonnant, sa grosse force dure rayonnait... Jean Calmet rentrait chez lui. À sa peur se substituait maintenant une pitié aiguë : son père était mort et il revenait chez les vivants comme un errant parce qu'il était malheureux, inquiet, peut-être désespéré. Qui l'aiderait ? Quel secours implorait-il de l'au-delà ? Un dégoût crispa l'estomac de Jean Calmet. Il n'aurait donc jamais la paix. Aucun répit. L'humidité de l'automne

lui tomba sur les épaules. Il s'enferma dans sa tanière en frissonnant, et se bourra de somnifères pour être certain de dormir.

Le lendemain, le dégoût durait. Ses cours donnés, Jean Calmet remonta chez lui et entreprit de répondre à la pile de lettres de condoléances qui refroidissaient sur sa table depuis une semaine. « ... Profondément touché de votre sollicitude..., ému par votre sympathie... », il alignait les formules, distrait de son écriture par la tête de ses correspondants, des collègues, d'anciens élèves, des camarades d'Université : entre sa lettre et lui, toute une galerie de juges ironiques qui perçaient le pauvre vide de ses clichés à mesure qu'il les resservait. Plus sournoisement, la crainte et le doute s'étaient infiltrés en lui dans l'après-midi et ne cessaient de croître depuis qu'il avait rouvert les enveloppes bordées de noir, relu les messages funèbres, commencé lui-même ses réponses. Il remerciait des gens de lui avoir écrit pour la mort de son père. Mais hier, à la Palud, le fantôme... Le docteur était-il vraiment mort ? Tout le matin Jean Calmet s'était tancé de ses visions ridicules. Il s'était laissé piéger tout l'après-midi à une trompeuse douceur de vivre et pour le punir il y avait eu l'apparition, ce revenant, cette hallucination grotesque. Sur la langue, le goût amer des somnifères, et le remords dans le cœur, le reproche qui ne se tairait pas toute la matinée ; il s'était bien juré de ne plus se laisser prendre à ce fantasme. Le docteur rôdant par la ville ! Fallait-il être émotif et faible pour se faire attraper à la première vague ressemblance qui surgissait à l'improviste. Il ne trouvait pas assez de mots pour se blâmer, se goriller. Ce soir les choses étaient moins simples. L'inquiétude s'insinuait en lui. « ... depuis que votre père est mort, mon cher Jean... » Il repoussa le dernier message avec colère et prit dans sa serviette un traité d'hygiène qu'il avait emprunté cet après-midi même, en s'assurant qu'on ne le voyait pas, à la bibliothèque du Gymnase.

Il l'ouvrit à la page 215 et relut avec une extrême attention l'article qu'il avait parcouru en hâte dans les travées garnies de livres. Il était intitulé *Les Signes de la Mort*, et Jean Calmet le détailla mot par mot :

Outre l'arrêt de la respiration, les signes de la mort sont les suivants :

1. *L'arrêt des pulsations cardiaques.*
2. *L'absence des réflexes pupillaire et cornéen ; le ternissement des yeux.*
3. *La chute de la température du corps : au-dessous de 20°, la mort est certaine.*
4. *L'apparition de la rigidité cadavérique.*

5. *L'apparition des taches cadavériques : taches d'un rouge bleuâtre sur les parties déclives.*

6. *La décomposition cadavérique.*

Immédiatement Jean Calmet eut honte d'avoir emprunté ce livre idiot. Il ressentit sa puérilité comme une tare : il se revoyait à la bibliothèque, inquiet, furtif, glissant nerveusement le traité dans sa serviette entrouverte... Son père était mort le 17 septembre. On l'avait brûlé le 20 au Crématoire. Dans l'intervalle, et dès les premiers instants qui avaient suivi le décès, le docteur Gross avait dû signer l'acte après avoir constaté la mort. La bonne mort. La mort indubitable, dont personne jamais ne revient. Jean Calmet se mit à rêver sur les taches rouges et bleues des cadavres. Les parties déclives. Les grosses cuisses blanches marbrées de vergetures comme du stuc. Jean Calmet souffrit de penser trivialement à du gorgonzola, pâte pâle, elle aussi tachée de bleuâtre, de mie vert-de-grisée comme des veines mortes dans de la chair rigide. Des mouchetures sales au gras de la jambe et aux genoux. Des blessures, des ocelles violacés, des ecchymoses sanguines. Aux genoux ! Jean Calmet se souvint d'un détail qu'on rapportait communément sur les crématoires : les rotules résistaient au feu, le préposé devait les retirer des cendres à la pelle, puis il les jetait dans un cornet de serpillière qui ressemblait bientôt à un sac de billes funèbrement tintinnabulantes. Vision gamine ! Mais un instant cette légende amusa Jean Calmet, le distrayant de l'angoisse qui le poignait depuis des heures. Son esprit vagabondait autour du gril de saint Laurent, des flammes de l'Inquisition, des fours d'Auschwitz. Bonne affaire, songeait Jean Calmet. Vraiment la solution finale. Prenez un hérétique, battez-le, enfermez-le, mettez-le à l'amende, proscrivez-le, rattrapez-le, battez-le encore, décidément il refuse de se taire, il s'obstine, il parle encore ! Brûlez-le. C'est le silence. Vous lui enlevez jusqu'à sa forme. Le feu ! Le beau purificateur ! Votre homme n'est plus qu'un peu de cendre à jeter au fleuve ou à abandonner au vent. Et l'on n'a jamais entendu parler de la cendre ! se dit avec contentement Jean Calmet qui saisit aussitôt toute l'étendue de son erreur. C'est le contraire ! se jeta-t-il avec un accent ironique et dur. Les cendres parlent d'autant plus haut que le martyr est plus atroce. On ne réduit pas au silence les restes des persécutés. Les croix de l'Inquisition, les feux de la Saint-Jean, les tas de souliers, les piles de dents en or d'Auschwitz clament victoire. La cendre est vivante, loquace, vindicative, elle se réincarne, elle remonte à la charge, elle enseigne, elle triomphe, elle persécute à son tour ! Le gril du saint a plus de pouvoir que les tisons de ses bourreaux. Ceux qui sont morts par la flamme reviennent et prennent la parole. Et les corps détruits dans le feu... La vision de son père dans le four du

Crématoire de Montoie bouleversa Jean Calmet. La chair du docteur avait craqué dans la chaleur épouvantable, des fissures s'étaient ouvertes, éructant la graisse, crachant l'eau, des trous avaient bée, bordés de crêtes boursouflées, la sueur avait fumé dans les failles, tout le corps torturé se défaisait, s'affaissait, à la fin il s'était effondré au fond du four, affreuse incandescence gluante qui s'amenuisait, s'aplatissait, qui avait refroidi lentement, pâte grisâtre d'os et de viscères, puis scories, pauvre sable, mince couche de poussière tassée dans l'obscurité du four dont les corps de chauffe refroidissent eux aussi et se contractent en bourdonnant... La tristesse l'étreignait. Une fatigue faite de remords et d'horreur lui comprimait le thorax. Il avait peine à rester assis à sa table surchargée de livres et de travaux d'élèves, c'était comme si quelque violent coup lui avait rompu la colonne au niveau des omoplates, et la douleur lui serrait le torse, lui écrasait les poumons, lui plombait le cœur. Sa lampe jetait une double lumière, blanche en bas, rousse en haut, sur les parois couvertes de livres et de gravures de son bureau. Son bureau ! Encore un terme qu'il avait pris à Lutry comme on attrape une maladie. « Papa est dans son bureau. Papa t'appelle dans son bureau. Dépêche-toi ! Mais Jean qu'est-ce que tu attends, papa veut te voir dans son bureau ! » Il fallait tout quitter, courir, dévaler les marches sonores, pousser la porte de l'ancre où le docteur rouge luisait à la lumière de sa lampe, derrière ses fiches et ses dossiers, tandis que l'ombre de ses gestes bougeait énorme sur la bibliothèque. Et sa voix. Tout de suite un ton agressif, peut-être parce que le docteur était trop pressé par son travail pour nuancer, pour s'expliquer, pour écouter les autres qui lui cédaient aussitôt ? Jean Calmet se rappelait son humiliation : il se tenait debout devant son père, n'attendant que le moment de s'enfuir, mais il fallait écouter les ordres, subir le torrent, les rires, la colère, la drôlerie, toute cette vigueur concentrée qui éclatait comme un orage sur sa tête. Ton rogue. Les yeux qui vous brûlent le cœur. Les paroles blessantes pleuvaient :

— Petit crétin, imbécile, tu ne seras donc jamais bon à rien. Quand je pense que je me tue pour vous tous, pour toi en particulier, pour tes études, pour tes plaisirs, et qu'est-ce que j'ai comme récompense, un mou, un recroquevillé, un vasouillard qui me tire la gueule la journée faite. Et si au moins tu te donnais de la peine dans tes études ! Mais rien de rien. Bernique. Monsieur repousse ses examens, saute les séminaires à pieds joints et passe le plus clair de son temps dans les cafés de la Cité. À boire des verres. Et avec qui, je vous le demande ? Avec des petits enfoirés comme lui, des raisonneurs, des parasites, des ratés, des parloteurs. Belle compagnie mon pauvre ami. Tes livres ? Tes cours ? Ton fameux latin ? Ceinture. Monsieur traîne, Monsieur rodaille, Monsieur discute, Monsieur écrit des poèmes. Et pendant ce

temps, moi, qu'est-ce que je fais ? Je travaille, oui, Monsieur ! Je cours, j'opère, je visite, j'ai la consultation, l'Hôpital, tous les emmerdements du bureau, les fiches d'assurance et le reste, je n'ai pas une minute à moi, je mange en vitesse, je ne dors plus, je cours jour et nuit, je me sacrifie pour toi, je me saigne aux quatre veines, je me tue, je te le dis solennellement mon pauvre Benjamin, je me tue pour vous, je me tue pour toi !

La grosse voix furieuse emplissait le bureau. Les terribles yeux bleus fulguraient dans le visage rouge. Les épaules du docteur se soulevaient d'indignation, des quintes de toux le secouaient, maintenant, il soufflait fort, il rugissait encore, il étouffait de colère. Debout devant lui, un peu voûté, les mains ouvertes, Jean Calmet regardait avec désespoir son maître en transe. Que lui répondre ? C'était le plus douloureux : son père le paralysait. Il aurait voulu lui crier qu'il se trompait. Qu'il l'aimait. Qu'il accomplissait ses études avec un certain plaisir. Qu'il se plongeait dans les auteurs latins avec passion. Qu'il lui était reconnaissant de lui permettre de travailler dans des conditions agréables. Mais rien ne sortait de sa bouche. Jean Calmet demeurait stupide, muet, l'air buté et coupable, et c'était justement ce qui enrageait le docteur cramoisi. Impossible de se délivrer de cet affreux silence, de tout dire d'un seul jet de sa solitude et de son désarroi, impossible de lui sauter au cou, de l'embrasser, de pleurer contre ces épaules indestructibles, de coller sa joue à cette joue rugueuse, comme autrefois de sentir la barbe qui gratte et râpe son visage, d'écouter la forte voix dans la gorge en collant son oreille contre son cou...

— Maintenant fous le camp, petit crétin. Tu es aussi bête que tes frères et sœurs. Et dire qu'à cinquante-huit ans je ne sais pas sur qui m'appuyer un seul instant dans cette maison !

Cinquante-huit ans. Un vieillard. Allons donc. Jean Calmet se souvint avec une honte extraordinaire de la sale histoire de Liliane. Liliane était une jolie fille de Paudex, même plutôt belle, de grands yeux bruns, une queue de cheval, grande, fraîche, une poitrine qui bougeait dans un soutien-gorge bien visible sous la chemise de toile. Dix-sept ans. Un peu vulgaire peut-être, le père manoeuvre, cinq ou six gosses entassés dans le galetas d'une bicoque de pêcheur. Au chômage, Liliane. Un apprentissage de vendeuse interrompu au bout de deux mois. Elle se baladait sur la plage de Lutry, buvait des Cocas en fumant des cigarettes sur la terrasse de l'Hôtel du Rivage. C'est là que Jean Calmet l'avait rencontrée. Drôle, ronde, fauchée, ils s'étaient revus tous les après-midi d'un long mois d'été, ils allaient à la plage, ils nageaient, ils louaient un bateau, ils ramaient au large, ils revenaient tranquillement sur la petite côte... Liliane riait, bronzait, s'épanouissait. Jean Calmet n'osait pas lui toucher les seins, il

l'embrassait devant sa porte, vite, il attendait le rendez-vous du lendemain avec une impatience croissante. Liliane était toujours fauchée. À la fin de l'été ses parents avaient exigé qu'elle retrouve une place de vendeuse ou de surnuméraire à l'Usine à gaz. Jean Calmet se désolait de la perdre. Il avait eu une idée. Son père se plaignait sans cesse d'être débordé par les écritures de son bureau, les fiches d'assurances lui prenaient un temps fou, d'autre part la vieille bonne devenait incapable de faire correctement son travail de demoiselle de réception. Et si l'on engageait Liliane ? Pour une fois le docteur avait accueilli l'idée avec satisfaction. Liliane était entrée aux Peupliers le 30 août.

Tout de suite elle avait changé. La première semaine déjà, bien que le cabinet fermât le jeudi, ce jour-là elle avait refusé de sortir avec Jean Calmet, et il avait tristement rôdé seul autour de sa maison, parmi les tas de sable et de ciment, dans le port de Paudex fusillé de soleil. Vers sept heures il l'avait enfin vue rentrer, il avait couru vers elle mais elle avait fui dans son corridor, elle pressait le pas, il l'avait appelée d'en-bas :

— Liliane, Liliane, attends-moi !

Elle s'était retournée, et le regard qu'elle lui avait jeté était triste et rempli de honte. Mais cela, il l'avait su beaucoup plus tard, en repassant dans sa mémoire toutes les fois qu'il l'avait aperçue, et ses moues, ses regards, ses silences.

— Liliane !

Pas de réponse. Ces yeux. Tout leur regret. La porte d'entrée est restée ouverte, le soleil du soir se déverse dans le corridor frais. Liliane est debout sur une marche dans un flot de lumière qui l'éclairé violemment, sa poitrine bouge sous la toile, ses jambes nues brillent... Elle se retourne, elle s'engouffre dans l'ombre, Jean Calmet l'entend qui monte l'escalier en courant. Une porte claque. Cauchemar. Il ressort dans la chaleur, il ne voit rien, il a les yeux pleins de larmes, il rentre par le bord du lac aux Peupliers.

Les jours suivants elle persistait à le fuir. Aux Peupliers, il la rencontrait sur le seuil, le matin ; il la croisait dans le vestibule ou soudain, tandis qu'il essayait de lire au jardin, sa tête apparaissait à l'une des fenêtres de la salle d'attente ou du cabinet du docteur, au rez-de-chaussée, elle le découvrait avec stupeur, elle le saluait péniblement et les vitres étincelaient aussitôt, la fenêtre se refermait, l'image de Liliane disparaissait dans la pièce. Cela avait duré un mois. Un mois d'agacement, de doute, d'impatience. Jean Calmet ne mangeait plus. Dormait mal. Ou pas du tout. Quand il apercevait Liliane au fond d'un couloir, à son tour il fuyait dans une encoignure, comme s'il sentait trop honteusement sa propre disgrâce pour oser l'aborder de front. Il se cachait d'elle. Il souffrait. Mais il souffrit bien

davantage, plus salement, et durablement, quand il apprit la vérité.

Ce fut par un beau jour d'automne, à la fin de l'après-midi. La consultation devait être terminée, et Jean Calmet avait besoin de consulter un dictionnaire qui se trouvait dans le bureau du docteur. Il descendit au rez-de-chaussée, un peu inquiet, et comme à l'ordinaire il frappa deux coups brefs : pas de réponse. Il attendit quelques instants, puis il entra. À droite, le cabinet était vide. Il s'engagea distraitement dans le corridor, poussa la porte du bureau et reçut la scène dans la figure : debout, les seins nus, Liliane se pressait contre le docteur qui l'embrassait à pleine bouche. Les épaules, le torse, le ventre de Liliane ruisselaient de lumière, elle se tourna, stupéfaite, et Jean Calmet, pour la première fois, vit les aréoles sur la lourde poitrine ronde de la jeune fille. Le docteur soufflait fort. Personne ne bougeait. Quelques secondes passèrent, personne ne parla. Puis Jean Calmet recula d'un pas et referma la porte. Un vertige le prenait. Une seconde. Deux secondes.

— Merde ! cria la voix rauque du docteur de l'autre côté de la paroi.

Jean Calmet s'enfuit, s'enferma dans sa chambre et s'effondra sur une chaise. Cela faisait presque vingt ans. Lui en avait dix-neuf, alors ; il allait commencer son deuxième semestre de lettres. Vingt ans, et la tristesse, la honte, l'humiliation ne passaient pas. Il se revoyait cassé en deux sur sa chaise, immobile, silencieux, ne pouvant même pas pleurer. Et Liliane nue dans la lumière éblouissante. Et son père, rouge, soufflant, furieux. Et lui-même assommé de douleur. Mais pourquoi Liliane avait-elle cédé si facilement à ce salaud ? Il l'ignorerait toute sa vie. Il l'avait revue quelques jours après, et cette fois elle n'avait pas osé l'éviter. Ils avaient marché cent mètres le long du lac. Crispé, tendu, Jean Calmet :

— Liliane, tu as couché avec lui ?

Il avait encore dans l'oreille l'intonation vulgaire de la réponse :

— Ben quoi, il m'a dépucelée. Il fallait que ça se fasse une fois, non ?

Il l'aimait. Elle avait dix-sept ans. Lui, dix-neuf. Elle était femme. Lui vierge, et blessé jusqu'au fond de l'âme, apeuré, ne trouvant plus même quoi dire qui pût traduire un peu de son désarroi et de sa tristesse. Pourtant il la regardait avec une intense curiosité : les lèvres pulpeuses sur les larges dents, la mèche frisée dans les grands yeux qui ne se détournent plus, le cou bruni dans la blouse où pèse la poitrine... Derrière elle le soleil de sept heures faisait flamber le lac, des nuages orange s'étaient immobilisés, frangés d'or liquide, des bateaux blancs croisaient au large sous la pente verte de la Savoie. Qui décide pour nous ? Qui triomphe dans la beauté du monde ? Quelle angoisse à boire comme un poison dans la lumière de ce soir ? Liliane

était femme et le docteur était son amant. Son propre père. Jean Calmet s'enfonçait les ongles dans les paumes. Son propre père avait mordu à cette bouche. Goûté à l'odeur de cette nuque. Empoigné ces seins aux bouts roses. Ouvert ces jambes bronzées. S'était enfoncé dans ce ventre. Le maître avait exigé son dû. Avait possédé. Ça continuait, Tous pliaient. Tous cédaient. Il régnait. Il se repaissait de leur soumission. Et il avait voulu cette chair fraîche comme un tribut naturel à sa puissance. Cette petite fille était à lui. Elle avait ployé dans ses bras. Elle avait gémì sous ses mains, haleté sous sa force infailible. Il était le père ! L'homme de vigueur, le propriétaire, la loi ! Cinquante-huit ans. Dix-sept ans. Mais la loi... Jean Calmet écartait aussitôt l'idée d'un détournement de mineure : le docteur n'avait pas dévoyé cette jeune fille, pas séduite. Il avait exercé un droit. Qui le lui contesterait jamais ? Jean lui-même cédait à cet empire, il en avait honte, il rageait, mais il s'inclinait devant la domination souveraine de son père... Un beau soir, oui. La Savoie verte, le ciel qui brûle le lac comme du cuivre en fusion, et devant, Liliane qui le regarde avec une espèce de tendresse, maintenant, comme si tout était encore possible, comme si leurs promenades allaient reprendre. Comme si, après le père, le fils à son tour allait se ruer sur cette viande. Jean Calmet souffrit aussitôt de ce vilain mot. Cette viande ? Qui disait des choses aussi sales ? Et il retrouvait son père, le docteur infailible palpant des chairs, triturant des fibres dans les petits appartements aigres, le matin, après l'ascenseur bringuebalant ou l'escalier noir, quand il l'accompagnait chez les pauvres, les humiliés, les malheureux qui suppliaient le maître de leur donner de quoi vivre encore un peu. À ce moment-là Jean Calmet avait eu une espèce d'illumination : comme une révélation qui l'avait enfoncé d'un cran plus certain dans sa solitude. Eux aussi, les malades, ils l'aimaient. Ils l'adoraient à leur manière. Le docteur était généreux. Il se dévouait. Il accourait. Il fonçait. Il se battait contre les assurances. Il organisait leur enterrement. Il suivait dans le convoi. Il prenait la parole sur leur bière. À leur lit grisâtre, seul il apportait le bruit, la drôlerie, toute la diversité du dehors. Liliane avait été conquise par ce pouvoir. Et lui, Jean, le pauvre nain ? Cette belle fille avait la fibre tendre et méconnue. Père manoeuvre. Mère manoeuvre. Trop de gosses dans sa chambre. Et quel avenir ? Un étudiant nerveux et affolé ? Le docteur rayonnait de rumeur. Maintenant Jean Calmet regardait Liliane avec tendresse. Ils étaient frère et sœur, cette douceur et lui. Ils avaient subi la même saleté. La tyrannie. Ils pourraient remonter à la surface. Se retrouver. Sortir du cercle infernal. Un jour il y aurait l'issue. Le docteur mourrait. On verrait bien qui entrerait dans le vrai royaume. *Mais mon royaume n'est pas de ce monde ?* Avec un extraordinaire sentiment de délivrance, Jean Calmet se retrouvait soudain ouvert,

léger, complètement nettoyé de toute colère. De la jalousie ? Elle, on la choierait plus tard. Il le savait. Il la chassait au fond de son crâne comme une vieille peur. Le ciel virait au gris doré. Le lac charriait de l'ambre. En face, la France prenait des teintes rougeâtres, des nuances de bois de fin d'automne et de pelage d'écureuil. Une odeur de poisson, suavement écoeurante et apaisante, rôdait autour des égouts de la baie de Lutry. Une barque accostait. Des gens s'agitaient sur un ponton. La bataille ? Une jeune fille inquiète et bourrée de saveur le fixait au fond des yeux.

— Jean ! Il fallait bien qu'un jour ou l'autre...

Il n'avait pas eu la patience d'attendre. Tout à coup il avait tourné le dos, il s'était mis à courir dans le gravier de la jetée, du sable avait crissé dans ses sandales comme le dernier rappel de l'été. Liliane ! L'été ! Et Jean Calmet s'était jeté comme un perdu dans la brume tiède.

Voilà ce qu'il se rappelait, assis à sa grande table devant ses livres et ses fiches, au milieu de cette nuit peuplée. Il passa la main sur sa gorge : la barbe recommençait à piquer. Comme au visage des cadavres... Ratatiné, Jean Calmet. Tout était bien. Il se leva, vérifia soigneusement le verrou, la fenêtre, l'électricité, se lava les dents, se rasa, se doucha, revint rôder devant les rayons de sa bibliothèque, ouvrit le Baudelaire de la Pléiade, le referma, but un verre de Contrexéville en le trouvant fade comme sa vie, revint tourner autour de Baudelaire, fouilla dans une pile et trouva la photo de Nadar, ressentit le terrible pli des lèvres comme un ricanement, se récita deux vers de *Chant d'automne*, frissonna, éteignit sa lampe, aéra dans le noir tandis qu'une ou deux voitures pétaradaient derrière des jardins imbéciles où de stupides animaux, des hérissons aussi paumés que lui, pompaient les derniers hydrocarbures de l'air urbain et humide.

La cérémonie de l'installation des cendres eut lieu le vendredi 20 octobre. C'était le milieu de l'après-midi. Un petit soleil jaunissait le cimetière où des touffes de bruyère rosâtre faisaient des taches un peu sales dans les rais de lumière comme des souillures de sang dans du linge ambré. Jean Calmet retrouva sa mère devant le Crématoire, en manteau d'astrakan noir, elle était pâle et courbée. Ses frères et ses sœurs l'entouraient. À quatre heures juste le représentant des Pompes funèbres déboucha dans l'allée centrale hérissée de croix et de monuments tarabiscotés, le chapeau noir à la main, et le préposé au Crématoire, lui aussi vêtu et chapeauté d'anthracite, les rejoignit sur le seuil de la chapelle.

Tous deux s'inclinèrent devant la veuve, lui serrèrent longuement la main, saluèrent chacun de ses enfants avec une gravité extrême.

— C'est la niche n° 157, dit le préposé. L'urne a été apportée ce matin. Comme l'exige l'usage, les cendres y ont été versées en l'absence de la famille. Bien entendu vous pourrez les voir tout à l'heure. Si vous voulez bien me suivre...

La mince procession s'engagea dans le cimetière, remonta une allée, grimpa un escalier bordé de buis, tourna, prit une allée encore entre les tombes et les arbrisseaux, enfin l'on arriva devant le columbarium dont les portes grillagées étaient ouvertes.

— Entrez, madame, je vous en prie, dit le préposé, qui indiquait l'intérieur voûté avec son chapeau noir.

Étienne prit le bras de sa mère et tous s'engagèrent dans le petit bâtiment. La lumière du jour filtrait sous la voûte par des meurtrières minuscules. Jean Calmet pirouetta sur lui-même : les murs étaient entièrement cloisonnés en centaines de niches numérotées dont on distinguait mal la profondeur. L'une d'entre elles, à la hauteur du regard, était fermée par un petit rideau noir frangé d'argent : elle portait le n° 157, et on se la montrait du regard et du doigt. Puis le silence se fit et chacun se tint immobile. L'envoyé des Pompes funèbres et le préposé s'étaient avancés au pied de la paroi. Au nom de son entreprise, l'homme des Pompes réitéra ses condoléances d'une voix douce. Puis il tira un papier de sa poche et lut le règlement municipal sur l'entrepôt des cendres au columbarium. Son papier replié, le personnage se retira d'un pas avec un air de modestie affligée.

Alors le représentant des Pompes funèbres vint se placer au-dessous du rideau noir et lentement, avec une solennité empesée, la tête droite, il découvrit la niche du docteur : l'urne de brocatelle apparut, superbe, lumineuse sur son fond d'ombre, et chacun dans la petite assistance put lire l'inscription en capitales de bronze clair :

DOCTEUR PAUL CALMET

1894-1972

Les lettres et les dates luisaient au flanc grumeleux du vase. L'homme des Pompes, tourné vers la famille, pointait l'index vers la case : tout autour d'elle, au-dessus, à côté, au-dessous, d'autres urnes surgissaient sur le fond noir d'autres niches et c'était comme une étrange assemblée de fantômes immobiles et ronds qui montait la garde, silencieusement, dans ces murs froids. Jean Calmet frissonna. Voilà la demeure de son père pour quinze ans. Toutes ces années le docteur allait se tenir immobile sous cette voûte. Immobile ? L'urne était sûrement arrimée. Mais le préposé grimpait sur une échelle double et saisissait à deux mains le vase pesant. Maintenant il l'apportait à M^{me} Calmet et soulevait le couvercle :

— Voyez, madame. Nous avons soigneusement fait le nécessaire. Les cendres de votre mari seront à votre disposition quand vous le voudrez. En tout temps vous pourrez résilier votre contrat par une simple lettre dûment signée à notre Bureau municipal.

Puis il promena l'urne de l'un à l'autre, certains la touchaient, se penchaient sur son orifice béant et regardaient un instant à l'intérieur. Jean Calmet recula avec horreur quand ce fut son tour, le préposé le dévisagea curieusement et s'en alla reposer l'urne dans sa niche.

On sortit. Il faisait froid. Le soleil était une boule rouge au ras des milliers de tombes ensanglantées. On se retrouva devant une bouteille de vin blanc, du thé, le préposé et l'homme des Pompes avaient suivi, le café du Reposoir était plein de gens en deuil et Jean Calmet scrutait les comédies bruyantes auxquelles se livraient, corps et âmes, les familles des misérables qu'on venait d'enfoncer dans un trou ou de rôtir à mille degrés dans une machine en fonte d'acier. Il n'accompagna pas ses frères et sœurs aux Peupliers où sa mère leur proposait d'aller souper tous. Il les quitta, plein du remords de les abandonner trop tôt dans une telle circonstance, et il retrouva les rues de la ville avec un merveilleux plaisir.

C'était l'heure où les bandes de garçons et de filles descendent des hauts de Lausanne, où sont les écoles et les facultés, sur la gare où ils vont prendre les trains qui les ramènent dans tout le canton. Qu'ils sont beaux ! se disait Jean Calmet qui s'était arrêté au milieu de la rue de Bourg et qui regardait déferler les hordes de gosses bronzés. Souples, solides, ils se hâtaient vers la station en parlant très fort. Leur splendeur lui coupait le souffle mais il était heureux de cette agression : déliés, blonds, casqués de moire ou de mèches tressées comme celles des Celtes aux yeux de source, les enfants bondissaient, bavards, les seins des filles bougeaient dans leurs blousons, dans leurs longues robes indiennes violettes ou orange, et bien qu'on ne fût encore que dans le premier automne, beaucoup d'entre elles portaient des bottes hautes qui leur faisaient des démarches de conquérantes innocemment perverses et cruelles. Une excitation soulevait Jean Calmet. Il recevait dans sa chair la force des gars et l'humidité somptueuse des jeunes filles. Ces garçons guenilles en guérilleros et en copains de Clint Eastwood, ces magnifiques paquets de santé à la poitrine bringuebalante dans le simili-cuir et le beau bleu Levi's, Jean Calmet les contemplait avec une ferveur tendre qui le guérissait des austérités de Lutry, des simagrées du Crématoire. Ils étaient loin des étouffements de sa famille ! Leurs oripeaux insultaient la bonhomie vorace du docteur. Qu'ils aillent, qu'ils continuent, qu'ils persévèrent, qu'ils cassent la baraque, qu'ils détruisent ces saletés de familles et ces

patriarches et ces tyrans et les gros imbéciles qui nous paralysent depuis des siècles. Une rage le prenait, le secouait. Puis il se remit à sourire, parce que des centaines de jeunes gens survenaient encore par groupes de trois, de quatre, le manteau ouvert sur de longues jambes, sur des cuisses fermes dans le jean râpé, sur des ventres étroits et ceinturés de chaînettes de fer et d'argent.

Ils le vengeaient, ces barbares gais ! Ce n'était pas eux qui allaient trembler devant des pères ou des maîtres. Leur santé surtout frappait Jean Calmet : tous étaient forts, déliés, rapides, et la clarté hâlée de leur peau, la transparence de leur regard l'encharmaient. C'était la même fascination que ses élèves exerçaient sur lui : leur beauté, leur animalité drôle et fine le comblaient mystérieusement à chaque instant de chaque leçon. Ils bougeaient sans cesse. Ils se mouchaient dans des mouchoirs en papier qu'ils laissaient tomber sous leur table. Les filles se raclaient la gorge et se grattaient comme des vachers. Ils couraient à travers le préau en poussant des cris. Ils organisaient des manifs à tout bout de champ, pour la paix au Vietnam, contre les raids israéliens en Jordanie, pour la liberté sexuelle, contre M^{me} Golda Meir, contre Nixon, pour venger la mort d'Amilcar Cabrai. Ils distribuaient des tracts ronéotypés sous la pluie battante, ils colportaient des posters antiatomiques dans la bise glaciale, ils scandaient des slogans œcuméniques sous la neige, ensuite ils se battaient à coups de boules, se savonnaient à pleines poignées fondantes, couraient, s'écroulaient sur leur table de classe comme des petits chiens épuisés.

Jean Calmet ne savait pas qu'il s'était mis à sourire. Le flot passait toujours, l'éclairage rouge et or des devantures faisait briller les cheveux, scintiller les dents, des insignes flambaient à des ceintures, des pendeloques renvoyaient l'éclat des vitrines comme des miroirs. L'enthousiasme portait Jean Calmet. Il sentait, dans sa chair, la chaleur rayonnante de ces garçons et de ces filles. Leur sang passait dans le sien comme une liqueur. Il exultait. Il se mit à rire. Leurs yeux allumaient son propre regard. Leur souffle ravivait le sien. Des sèves bouillonnaient dans les garçons. Les filles sécrétaient des merveilles. Des unes et des autres Jean Calmet se gorgea, se nourrit, s'abreuva, se fortifia. Il se revoyait en classe, après le cours, quand ses élèves se pressaient autour de son pupitre, l'enfermant dans leur cercle, l'agglutinant, feuilletant ses livres, le questionnant, l'accompagnant à l'Évêché pour la récréation qui se passait à boire des cafés, à manger des croissants dans le raffut ; puis ils remontaient avec lui au Gymnase et le suivaient jusqu'à la porte de la salle des maîtres où Jean Calmet ne faisait jamais que de brèves apparitions, ses collègues, en dépit de l'estime qu'il leur vouait, lui apparaissant comme autant de censeurs placés eux-mêmes sous l'autorité paternelle du Directeur, censeur suprême, que Jean craignait le plus souvent de rencontrer. Toujours ce

sentiment d'être pris en faute, d'être coupable... Alors que les garçons et les filles turbulents et clairs le guérissaient de ses angoisses et lui transfusaient leur force en plein cœur.

Sept heures.

Jean Calmet était resté debout un long moment sur ce trottoir à admirer et à rêver. Maintenant les groupes s'éclaircissaient, l'animation cédaît la place à l'opulence feutrée d'une rue chic où les boutiques de mode et les devantures des bijouteries reprenaient sûrement le pouvoir. Jean Calmet alla manger une pizza au City, il but du chianti, commanda du fromage, lut les journaux avec tranquillité. Solitaire ? Même pas. Il était hanté par ces bataillons d'enfants beaux. L'urne était officiellement, municipalement, contractuellement enfermée derrière la haute grille du colombarium. En somme l'ordre régnait. Il fallait s'habituer à ce bonheur calme. L'hiver allait être doux et long. Jean Calmet s'imaginait renard, martre, perpétuel sauvage au chaud dans son terrier tandis qu'au-dehors la neige tombe, tombe sur la campagne et les forêts. Des cheminées se mirent à fumer dans des vallons. Le ciel fut noir sur les collines, une auto passa sur la route gelée... L'hiver s'accomplissait loin des contraires. L'hiver, déjà ? Mais quel hiver ? On n'était qu'en octobre et cette journée avait éloigné Jean Calmet de ses prisons. Il écoutait l'automne de cuivre, le raviné, le pourrissant, céder à la grande paix blanche. Des profondeurs désertes s'ouvraient dans le pays où des assemblées d'oiseaux immobiles, des chouettes, des grands-ducs, et des cerfs, des sangliers, des blaireaux, animaux des anciens âges qui avaient persévéré, qui s'étaient obstinés au fond des bois, lui parlaient leur langue rusée. Leur langue première ! Jean Calmet les écoutait fouiller du groin, gratter du sabot, creuser des défenses dans le sol. Des ongles saisissaient, des becs tranchaient dans la chair des mulots affolés, des vols de fumée tendaient leurs réseaux entre les arbres tutélaires.

Chaque matin Jean Calmet hésitait entre ses deux rasoirs : le Gillette et le rasoir électrique. Quand il n'était pas bien, pas sûr, il se servait de l'électrique, lequel lui évitait l'eau, avantage supplémentaire. Quand il se sentait fort il prenait le Gillette. Depuis l'installation de l'urne au colombarium, il avait décidé de supprimer le débat et de se servir de la lame tous les matins, *naturellement*. Il y avait trop longtemps que le Gillette le défiait. L'apeurait. Qu'il le mettait en condition, du fond de sa boîte bleue. Mais la décision prise et tenue, il fallait le manier avec précaution : l'objet demeurerait chargé de pouvoirs très évidents, et sa capacité de ranimer le souvenir était ironiquement inépuisable. À sa vue, à son contact les fantômes surgissaient et l'un d'eux faisait résonner la salle de bains,

l'appartement, et plus gravement l'esprit tout entier de Jean Calmet, de sa voix terrible et furieuse. Enfant, des centaines de fois, Jean Calmet avait regardé son père se raser. Il s'asseyait sur un escabeau, à deux ou trois pas du docteur, et il ne se lassait pas de le regarder se savonner le visage à petits coups précis, tournants, qui l'enfouissaient bizarrement dans la mousse blanche. Souvent le docteur se retournait, et pour jouer, il allongeait vivement le bras : d'un coup de blaireau il ensavonnait le nez de Jean Calmet qui gardait la pâte odorante aussi longtemps que possible collée à la peau. Puis c'était l'aiguisage sur une espèce de chariot fixé dans une boîte plate en acier, et le rasoir enfin chargé, l'opération commençait. Tout de suite le docteur dramatisait. Il mimait la douleur, se tordait la bouche avec deux doigts de la main gauche, poussait d'étranges gémissements en s'attaquant le menton, et s'il se coupait, ce qui était fréquent à cause de son excitation et de sa hâte, il tendait le tampon d'ouate rougi à Jean Calmet, se penchait sur lui, offrait la gorge, faisait toucher la blessure d'où suintait un mince filet cramoisi qui se ramifiait sur la peau brune en petites rigoles étoilées. Alors son père pleurait, criait, haletait, feignant de souffrir, et bien qu'il sût qu'il s'agissait d'une scène qui revenait comme un rite dans leurs rapports de père et de fils, l'enfant ne pouvait s'empêcher de souffrir, de s'inquiéter, et il restait toute la journée impressionné par la gesticulation tragi-comique du docteur. Quand il avait été en âge de se raser, il avait voulu un Gillette tout semblable à celui de son père. En argent ! Dans la même boîte bleue ! Et ce matin il la fixait d'un œil assombri, cette boîte où durcissait l'objet sacré. Il tendit la main vers la tablette de verre, sous le miroir qui lui renvoyait son image trop nette. Il ouvrit la boîte : le rasoir luisait dans la soie. Argent noirâtre. Il le prit dans sa main gauche et de la droite tourna la vis ronde, au bout du manche, qui commandait les deux fixateurs de la lame : elle apparut, bleu sombre, les deux tranchants blancs, luisants, et qui luiraient bien plus encore dans quelques minutes quand il les aurait aiguisés sur la plaque de cuir du chariot. Jean Calmet enleva la lame et la tint entre deux doigts, froide et bleue comme un présage nocturne. Il avait reposé le rasoir, il élevait la mince lame vers la fenêtre : elle vivait d'une vie extraordinairement concentrée et autonome. D'une vie violente. Jean Calmet la regarda quelques instants encore, puis il la fixa sur le chariot, l'aiguisa longtemps des deux côtés, la remplaça avec respect dans le rasoir.

Samedi 21 octobre : c'était sa dernière matinée de cours avant les vacances d'automne. La fin d'octobre s'annonçait belle. Il y aurait des promenades, des rêveries sur les petites routes, des paysages. Jean Calmet se promit de monter plusieurs fois dans le Jorat pour voir la forêt, les prairies. Il lirait. Il prendrait des notes en préparant ses cours de la rentrée. Il se rasa paisiblement, sécha la lame, remplaça le rasoir

dans la petite boîte : au fond de sa mémoire, avec netteté, il distinguait le visage de son père.

Soleil, un air vif, les arbres des parcs brunissaient sur le bleu. Jean Calmet aimait le matin. La ville était nettoyée. Des bancs de moineaux s'abattaient en piaillant sur les trottoirs ; aux feux rouges, par la vitre ouverte, il percevait leurs cris continus comme une promesse drôle et gaie. Derrière la Cathédrale, on voyait briller l'or doux des chênes de la forêt de Sauvabelin et la fumée des petites usines montait toute droite dans le ciel de soie, comme dans les peintures de Lausanne au siècle passé, dans leurs cadres tarabiscotés, chez les antiquaires du quartier de la Cité. Une escouade de gendarmes débonnaires sortait de la caserne et s'entassait en s'esclaffant dans deux camions. Un petit matin, au pied des tours de molasse, les ouvriers du service archéologique ont étendu les squelettes des moines burgondes à côté des fosses ouvertes, des photographes à la mine grave s'affairent à poser des trépieds et à prendre des mesures sous l'œil curieux des passants. Hier Jean Calmet a regardé longtemps le rictus des crânes, les trous des yeux, les dents qu'une étudiante nettoyait du sable de la fosse à petits coups de pinceau précis. On lui a expliqué que c'étaient des ossements du haut moyen âge : un cimetière sur la colline, l'église est construite sur des tombes ; au flanc nord-est s'accotait le cimetière du cloître qu'on vient d'ouvrir et de photographier. Jean Calmet s'est anxieusement penché sur les squelettes : intacts, et ce rire silencieux des mâchoires... Une de ses élèves a glissé un brin de géranium dans la grande bouche béante du mort. Un instant les tresses blondes de la petite Burgonde ont frôlé les os du saint surgi de l'éternité.

Jean Calmet gara sa voiture dans la cour du Gymnase. Des groupes de filles et de garçons étaient assis sur les bancs de pierre. La sonnerie retentit. Il monta l'escalier de sa classe avec François Clerc, un de ses collègues. Il aimait bien François Clerc, un type indépendant qui avait publié des poèmes et qui enseignait le français. François s'arrêta sur la dernière marche :

— On se voit un jour de la semaine prochaine ? On fait une balade ? Tu pourrais me prendre en voiture, on irait boire un verre du côté de la Broye, qu'est-ce que tu en penses ?

Un sourire gai, calme, et les yeux gris de François Clerc qui disaient « accepte, tu n'es pas dans ta peau depuis quelque temps, cette promenade te fera du bien et moi aussi j'en ai envie ». Ils se promirent de se téléphoner dès le lundi, ils firent encore un bout de chemin dans le corridor où couraient des élèves en retard, puis ils se serrèrent la main. Jean Calmet entra dans sa classe.

Ils avaient gagné la Broye par les petites routes, et une fois de plus

Jean Calmet était bouleversé par la beauté des paysages. Les sapins mêlés aux chênes et aux trembles dressaient des cierges noirs dans le cuivre roux des feuillus. Des prairies rosissaient sous le soleil gris. Des troupeaux doux et graves traversaient les pacages au tintement des cloches, comme dans les poèmes de l'enfance. Des villages au clocher pointu surgissaient entre les collines, tuiles rouges, maisons basses, fermes semblables à des châteaux forts, l'auto croisait des tracteurs tirant des tonnes de betteraves et des sacs de pommes de terre alignés comme des moines sur le pont des chars. Le conducteur levait la main pour saluer, des gamins en salopette agitaient un foulard ou une casquette. Thierrens, Molondin, Combremont, le pays devenait plus vallonné, plus secret : la route s'enfonçait dans des régions désertes et vertes, les forêts sur les contreforts étaient serrées et sombres, des bancs de corneilles s'abattaient sur les pentes. Jean Calmet aimait ces solitudes à légendes et à renards courant sous la lune orange. Il conduisait sans hâte, et par un commun accord, les deux amis se taiseaient. Ce jour d'automne les saisissait : l'herbe semée de colchiques, les perles de brume dans la grisaille, les oiseaux, les haies de bronze, les chemins qui se perdent dans la forêt hérissée, les fumées des feux sur les talus où les cantonniers, debout, boivent de la bière et se passent des cigarettes en riant. On descendait vers la Broye : elle brillait derrière des saules au centre d'une plaine étale et verte. Plus loin, la brume phosphorescente. On voyait palpiter l'eau de la rivière entre les branches et les roseaux, le courant fuyait en scintillant, tout le paysage était allégé par sa délicatesse fraîche. Une ivresse gagnait Jean Calmet, le soulevait, il regardait la route, la rivière, les bois, tout le fond du paysage sous sa couche de gaze, avec un merveilleux plaisir. L'auto garée sous un peuplier, les deux amis gagnèrent la berge et s'assirent. Midi. Les cloches des villages se mirent à sonner à toute volée. Jean Calmet imaginait la danse de l'airain dans les beffrois, toutes les petites places pavées devant chaque église, les portes en ogive ouvertes dans la tendre lumière de la rue et sur le seuil un chat tigré se lave et s'endort...

François Clerc s'était étendu dans l'herbe rase, il avait fermé les yeux, Jean Calmet regardait le fin visage s'abandonner par degrés à la détente. La tache de la barbe cernait la bouche. À son tour il se coucha sur le talus, il sentit le froid du sol à ses épaules et l'herbe lui piquait le cou, coupante et sèche. François fuma. Il chantonnait. Jean Calmet sifflotait lui aussi le petit air, le soleil dissipait la brume, les alpes de Fribourg apparurent éblouissantes dans le ciel bleu. Les yeux fermés un instant, Jean Calmet écouta couler la Broye. C'était un bruit vif et soyeux : une perpétuelle déchirure, comme si l'eau se cassait, se coupait, se défaisait indéfiniment, en même temps le courant caressait la rive gazonneuse et le doux bouillonnement s'arrachait à regret aux

gorges, aux creux, aux cicatrices de la berge. Jean Calmet se savait frère de cette eau : elle coulait en lui, elle le traversait, elle l'emportait à travers la plaine vers les collines boisées, les herbages, les villes allemandes, le Rhin... François Clerc s'ébroua, s'assit, les deux amis parlèrent un quart d'heure au soleil. Puis ils se rendirent à Lucens, suivant la Broye, et ils entrèrent dans une auberge pour déjeuner. C'était le Café du Chemin de Fer : une salle longue cassée en deux par un angle étrange, la patronne jeune et provocante, la sommelière française au verbe haut ; des clients solitaires mangeaient à des petites tables, voyageurs de commerce, employés de la gare en blouse bleue, et tout près du comptoir la table beuglante des joueurs de cartes en goguette. La Française chaloupait entre les tables, apostrophait son monde, éclatait de rire. Jean Calmet mangeait avec tranquillité : le vin était bon, le rôti avait le goût du thym et du laurier, la conversation prenait un tour gai qui enchantait les amis. François racontait l'histoire embêtante qui était arrivée récemment à l'un de leurs collègues du Gymnase : il s'était mis à écrire des lettres à deux de ses élèves, deux inséparables copines plutôt en marge, et minettes : d'abord des messages innocents, puis des coquinerie, des vers de plus en plus explicites. Quelques petits soupers avaient suivi : les mignonnes y étaient allées assez peu vêtues, s'en étaient vantées. La classe, qui n'aimait pas ce maître, avait commencé à s'agiter. François narrait l'enquête du directeur et la réaction du collègue, plutôt penaud, et tancé. L'un des poèmes avait fait le tour du préau et François le récitait en s'esclaffant :

*Ne soyez cruelle blondine,
Et vous perfide brunette...*

Les élèves aussi avaient ri. Le Directeur ne l'avait pas entendu de cette oreille. Il avait fait une enquête, proféré des menaces.

— Le gars a perdu la tête, disait François Clerc. Il s'est affolé, il avait fini par s'enfermer sérieusement. Il ne savait plus quelle figure faire, après le truc. Ça a éclaté la semaine passée. Tu verras qu'à la rentrée tout le Gymnase le saura. Je le plains, ce pauvre Verret. Pauvre vieux fasciste. Avec, en prime, la gueule qu'il a...

Et c'était vrai que Verret avait un crâne et un torse singuliers : comme soudés, tout d'une pièce, il ressemblait à une grosse grenouille courte sanglée dans des chemises de flic gris verdâtre. Mais il roulait de bons gros yeux inquiets qui émouvaient Jean Calmet. Était-il vrai qu'il avait été fichu à la porte d'un internat pour pédérastie ? On ne savait pas grand-chose de sa vie privée : il devait avoir épousé une Autrichienne, ou une Allemande, on ne savait pas, une fille beaucoup plus jeune que lui. Dans son armoire de la salle des maîtres, il avait

punaisé la photographie de Gudrun Ensslin, la terrible maîtresse de Baader, qu'il avait découpée dans *Stem*. Une figure dure, sensuelle, sous le casque blond. Elle avait fait le coup de feu, flingué des types, braqué des banques. Fille de pasteur, évidemment. Verret l'avait eue comme élève, tout un hiver, dans un lycée de Stuttgart. Elle avait dix-sept ans. Puis la débauche, le crime, la bande à Baader, les attentats à la grenade, les journaux...

Et Verret demeurait ce curieux mélange d'orgueil et d'humiliation, promenant sa tête de grenouille et ses pantalons trop courts avec des soupirs d'accablement, fixant tout le monde de ses gros yeux pathétiques ; et fuyant, oblique, se taper un kirsch à l'Évêché pour essayer de se remettre le cœur en place. À quoi rêvait-il, Verret, devant son alcool ? À la flingueuse de Baader ? À la petite fille du pasteur de Stuttgart à laquelle il faisait réciter Lamartine ? Aux garçons de la L.V.F. qu'il avait peut-être désespéré de rejoindre dans les plaines de Poméranie ? Aux culottes courtes et aux pyjamas de l'internat ? Aux deux minettes qui l'avaient aguiché, puis lâché, après l'histoire des soupers ? Sans doute à tout cela à la fois, lentement, comme on mâche la nostalgie, et l'amertume du brouet le faisait baisser son large front sur la nappe rouge. Il idolâtrait l'allemand. Souvent Jean Calmet lui avait parlé des poètes, et Verret, s'illuminant d'une tendresse étrange, avait cité des bribes de Schiller, et Heine, et Kleist, et Jünger. Un soir qu'ils s'étaient rencontrés assez tard, ils étaient allés boire de la bière dans un café enfumé. Verret, les yeux rayonnants, avait chuchoté Goethe au passage d'une fille toute jeune, tout étonnée, que son amant traînait par le bras dans la cohue :

*Du liebes Kind, komm', geh mit mir
Gar schöne Spiele spiel'ich mit dir...*

et aussitôt son visage s'était éteint, un air de lourde tristesse s'était figé sur ses traits et Jean Calmet avait posé sa main, sans aucune gêne, sur la main carrée de son collègue.

— Tu crois qu'il tient le coup ? demanda soudain François Clerc, tirant Jean de sa rêverie. Il est complètement fou.

— Je crois surtout qu'il souffre, dit Jean Calmet, qui revoyait le regard de Verret. C'est un type très fin et très solitaire. Il n'a pas eu de chance. Personne ne lui tend la perche. On est tous salauds avec lui. Toi et moi, nous devrions l'encourager à la rentrée. Le voir de temps en temps. Le défendre.

Et il se promit, quelle que soit l'attitude de François, de revoir régulièrement Verret dès la semaine suivante. Mais le souvenir de son collègue lui tournait autour comme un remords. Le vin le soûlait légèrement. Il se leva, s'excusa et se rendit aux toilettes.

Le corridor était humide, Jean Calmet le parcourut sans hâte, heureux de se retrouver seul un instant. Les murs perdaient des plaques sous lesquelles gagnait le mois. C'est juste à côté de la porte des W. C. qu'il s'arrêta, saisi par la gêne soudaine où le jetait ce qu'il voyait – ce qu'il se mit à regarder de tous ses yeux exorbités : exactement à côté de la porte, en face de lui qui arrivait sans se presser au bout du couloir, le guettant sous la lumière blanchâtre d'un carreau nu pour le prendre au piège, le déchirer, le narguer, il y avait un porte-parapluie rouillé où une seule canne, objet dérisoire et inutile, tournait vers Jean Calmet son corbin arrondi. Dérisoire, évidemment, pour tout le monde, cette vieille chose. Un peu de bois à jeter aux ordures, ou à brûler, à débarrasser avec la ferraille rouillée qui la portait, et où l'on devait se cogner les pieds, se blesser. En attendant, la sale chose était là, peut-être depuis des années, et Jean Calmet ne pouvait détacher le regard de ses renflements détestables. C'était une canne en noisetier noueux, comme tressé, longue d'un mètre vingt environ et qui dardait vers lui sa large poignée terminée par un gros bourgeon : une espèce de bouton saillant, un gland particulièrement visible dont Jean Calmet ne détachait plus les yeux. Pourquoi pensait-il au sexe de son père ? Quel démon hantait ce corridor, ou ce porte-parapluie, ou ces W. C. dont le ruissellement lui faisait froid dans le dos, quel mauvais génie avait-il dérangé, derrière les plaques moisies des parois, pour qu'aussitôt sa peur et ses dégoûts le figent comme un coupable dans cette lumière blafarde ? Le sexe de son père se tendait vers lui par-dessus le cercle piqué du porte-parapluie, d'abord le gland bourgeonnant et grisâtre, puis le membre renflé, noué, coudé, que l'usage avait fortifié, poli, sans rien lui enlever de son agressivité épaisse. Jean Calmet tentait de se rassurer en regardant le fût de la canne, en le suivant jusqu'à son extrémité, que terminait un embout de caoutchouc noirâtre dans l'ombre du porte-parapluie. Peine perdue, vite il remontait la hampe jusqu'au gonflement, jusqu'à cette tête saillante, luisante, qui se tournait vers lui du fond de quel ironique néant ? Le sexe de son père oublié dans un corridor au fond de la Broye : il avait fallu qu'il passe justement par là, et distrait, apaisé ; qu'il entre dans ce café perdu et s'y sente bien ; qu'il enfile ce couloir ignoré du monde entier sans détourner ses yeux des détails humiliés de son ornement ; qu'il tombe enfin sur ce porte-parapluie où le docteur l'attendait, rappel, éclat de rire, blessure. Et maintenant paralysé, englué, Jean Calmet haletait légèrement devant le gland turgescent de son père ! Il avança une main qui tremblait, il se contraignit, puis de l'index et du pouce il toucha le membre dur, promena ses doigts sur ses nœuds, revint au bouton qui saillait. Exorcisme ? pensait-il. Il avait honte, il éprouvait une espèce d'horreur pour son geste, il continuait à palper. Tout à

coup, comme s'il avait reçu une décharge électrique dans la paume, il lâcha la canne et s'enferma dans les toilettes. Son visage était gris dans le miroir. Puis il rejoignit François Clerc qui lisait paisiblement le journal du bled.

Quelques heures plus tard, à plat de lit, les aisselles et le front ruisselants de sueur, Jean Calmet rêvait lourdement d'un terrain herbeux, assez en pente, où certain buffle aux cornes évasées fonçait sur tout ce qui bougeait alentour. Certain bœuf africain, encore mal visible, mais l'œil était ramifié de sang, les cornes faisaient une lyre tranchante, le corps s'évasait paradoxalement en ballon jaune, qui à chaque saut devenait plus dur et heurtait méchamment le passant. Jean Calmet se risquait à son tour dans un terrain vague au pied d'une falaise. Le ballon cornu le visait, pointait, fonçait, atrocement le heurtait. Jean ne criait pas. Un porte-parapluie le récupérait, l'enserrait dans son cercle rouillé... Il se réveilla comme on passe une porte : son père était assis dans un fauteuil en face de son lit. Non. C'était une pile de dossiers surmontés d'une ancienne photographie de vacances. Il s'était levé comme un ressort : il s'étendit à nouveau, s'étira sans plaisir. Pourtant s'imagina le bien-être frais des urnes dans le colombarium de Montoie. Immédiatement des roucoulements l'enchantèrent. Des friselis de plumes. Des caresses dorées et tièdes. Des embrassades duveteuses, des simulacres mousseux et amoureux, des feintes batailleuses, des élans, des fuites, des attaques, des sauts drôles, des retours obliques, des prises de pattes emperlées de rose, des foncées de becs affûtés d'or gris, des tête-à-tête cracheurs et becqueteurs, des langues fourrées, des baisers de courtisans, des piques.

Toute la crypte s'éveillait. Les morts se dressaient d'un bloc hors de leurs cendres. Il y en avait de doux, de moirés, de tendres comme les oiseaux sensuels de ses visions. Il y en avait de durs. Des censeurs. Des vérificateurs des comptes. Il y avait aussi des formes blanches hissées au-dessus de leur vase comme de gigantesques vers solitaires, et Jean Calmet aurait souhaité hurler de compassion au spectacle de ces formes phosphorescentes, que surmontait une tête parfaitement reconnaissable.

Puis le sommeil le reprit. Il vit fumer une cheminée au centre d'un mausolée ensoleillé et couvert de céleste bleu. Il parcourut un pays de rivières où s'ouvraient des préaux pleins d'adolescents incapables de fatigue. Il fut rencontré par un taureau irascible. Et comme toujours dans ses rêves, le monstre le fixait du haut d'un tertre, ou d'une pente, ou d'un abîme, et soudain sa masse écrasait Jean Calmet, qui persévérerait à vivre cette aventure avec un tant soit peu d'humour, et

une obstination morale qu'il faut croire inspirée des dieux. Ces dieux qui surveillent le bonheur des petits hommes, de la rive noire de leur malheur à la rive blanche où brille l'éblouissante lame.

II L'ESPRIT DE DIONYSOS

*Pourquoi deux genoux se sont-ils présentés pour me recevoir ?
Pourquoi des mamelles pour m'allaiter ?
Job, III, 12.*

Il y eut Noël.

Il se terra.

Il s'encoonna dans la convention, les habitudes de sa famille, la tiédeur un peu louche de Lutry, l'affection inquiète de sa mère, la musique, les repas, les cloches. Il y eut le sapin comme chaque année, depuis toujours. Il y eut ses sœurs, ses frères, les cris de ses neveux surexcités, la mélancolie des cadeaux, les yeux brillants de larmes dans la lumière des bougies. Il y eut la chaise vide du père. Il y eut la grande horloge dressée dans son cercueil derrière le fantôme.

Il y eut le 31 décembre.

Il se mit au lit.

Le lendemain il se promena au bord du lac. Encore cette douceur un peu écoeurante de la rive attiédie au soleil d'hiver. Des mimosas fleurissaient dans des jardins. Dans des serres vaguement opaques luisaient des œillets, des bégonias, des cyclamens, taches rougeâtres, un peu effrayantes comme des tampons ensanglantés sous le verre chaud. Des palmiers se dressaient dans le ciel bleu entre des sapins et des platanes aux branches nues. Des gens traînaient à petits pas dans les allées. Sur le quai, à Lutry, on prenait déjà l'apéritif en plein air, et les femmes avaient ces lèvres ouvertes, pulpeuses, qu'on leur voit au printemps, sur les terrasses de la Côte.

Jean Calmet s'arrêta aux Peupliers, auprès de sa mère, puis il rentra à pied à Lausanne. Il songeait à la vieille demeure sous ses arbres. Quel silence, aujourd'hui, dans la grande pièce ensoleillée où sa mère passait ses journées entre l'horloge et le lac scintillant devant la Savoie. Une pitié tendre lui venait de cette petite femme grise complètement désœuvrée, désemparée, qui trottinait de la cuisine à son fauteuil, une théière à la main, puis elle se versait son thé précautionneusement et grignotait des fluettes au sel en s'excusant de faire trop de bruit avec son nouveau dentier.

Il ne l'avait jamais connue, cette femme. La compassion le poignait. Elle aussi, elle plus que chacun d'eux avait plié sous le tyran, s'était cassée, s'était détruite. Elle se taisait. Mais son sourire triste disait tout. Elle ne s'était pas plainte une fois, et l'absence du docteur la laissait désertée comme une ville détruite. Elle avait ouvert de vieux albums de photos. Elle n'avait pas pleuré. Mais elle demeurait dans son fauteuil, l'album ouvert sur ses genoux, l'œil fixe, perdu dans la lumière de la fenêtre qu'elle ne voyait pas, scrutant les présences

fantomatiques qui avaient peuplé son passé. Oh destin de Samaritaine déchue. Infirmière oubliée au fond de l'hôpital désaffecté. En ce moment le soir tombait sur Lutry, elle devait être demeurée à la même place, sous les barres rouges du soleil couchant, le regard immobile devant sa théière froide. Madame Jeanne-Aimée Calmet, née Rossier. Elle était venue des campagnes perdues, au pied du Jura, elle avait été servante, elle avait quitté les fermes, les pâturages, les bergeries, elle était devenue la servante de son père. Jeanne ! Mes lunettes ! Jeanne ! Ma valise ! Ma canne ! Un pot de café ! Et ces sales gosses que tu élèves mal. Et ces repas que je ne viendrai pas prendre. Attends-moi donc. Tu es faite pour m'attendre, Jeanne. Tes mains ont tourné la soupe, cuit la viande, ouvert la bouteille. Je ne viendrai pas. Je rôde. Je suis le maître. J'ouvre des ventres, moi. Je fouille dans la chair. Je tranche. C'est moi qui menace, qui console, qui guéris, moi qui donne l'espoir, moi qui veille à la porte de l'empire de la mort. Elle n'ose pas se montrer, la mort, la pauvre ! Elle recule quand j'arrive, elle bat en retraite, elle se terre dans ses domaines ! Je coupe, je pince, je fouille, je redresse, j'attache, j'arrache, je recouds, je suis un soldat infatigable, un mercenaire, un légionnaire, allez la mort, tu ne fais pas peur. Alors, vous avez compris, foutez-moi la paix avec vos horaires et vos airs minables, j'ai tous les droits, moi le guerrier, le maître de la vie, vous n'avez qu'à m'attendre et me subir. Jeanne dessert la table intacte et va se coucher seule dans le grand lit. Jeanne passe l'été à attendre le docteur qui guerroyait par monts et vaux. Les enfants reviennent, repartent, l'été finit, le temps s'engluait dans l'automne, le lac sent le poisson pourri au seuil de l'hiver, Jeanne prépare la fête de Noël, la Saint-Sylvestre, elle regarde les anciennes photographies. Jeanne Calmet. Ma mère. J'ai été son benjamin, son petit cadet, sa consolation et sa joie. Son herbe verte. Son air frais. Je me suis échappé à mon tour. Je ne retournais pas aux Peupliers. J'y reviendrai plus souvent. Sa consolation. Sa joie. Je lui survivrai. Elle mourra dans la pièce au grand lit, menue, ratatinée sur la pile de ses oreillers, – des blancs oreillers de la chanson. Adieu, mère, tendre jeune fille des campagnes de neige. On te brûlera. Il y aura les mêmes fleurs, les mêmes couronnes qu'au mois de septembre. Les mêmes figures aux honneurs. On prendra la même collation au Reposeur, vin blanc, thé, flûtes, bricelets, et dans la semaine, un beau soir, tes enfants s'attableront aux Peupliers, autour d'un catalogue des Pompes funèbres où ils choisiront ton urne. Adieu mère, douce Jurassienne austère, tu allais à l'église en tremblant et le ciel t'est tombé sur la tête...

Il y eut la rentrée de janvier.

Des conférences pédagogiques, des piles de versions à corriger. L'ennui plat.

Un mois passa. Rien à dire. Puis ce fut le 21 février, et Jean Calmet rencontra la Fille au Chat.

Alors il put croire que l'esprit de Dionysos entraînait en lui.

Il était cinq heures dans l'après-midi.

Du seuil de l'Évêché, Jean Calmet vit la Fille au Chat assise à la place qu'il aimait. Il fit quelques pas vers elle, comme s'il allait s'asseoir lui aussi près de la fenêtre, dans l'encoignure, où la lumière est douce et claire. La Fille au Chat ! Elle ne l'avait pas regardé. Mais tout de suite il lui avait donné ce nom, c'était la loi et la magie, tout de suite elle l'avait plongé dans la joie mystérieuse et folle de Dionysos. Elle portait une pelisse de chat jaune et blanche, ouverte sur toute une complication de colliers. Ses cheveux jaillissaient d'une toque de chat jaune et blanche. Des cheveux en or, des cheveux bronzés. Elle tricotait de la laine blanche, le visage baissé vers son ouvrage, elle avait enlevé plusieurs bagues pour travailler plus aisément et les pierres, les anneaux de métal noirâtre luisaient sur la nappe rouge, devant elle, où était également posée une tasse de lait à moitié bue.

Il ne l'avait jamais vue. Peut-être ne la verrait-il jamais plus. Il s'était assis à une table proche, en face d'elle. Le cœur battant, la gaieté dans l'âme, il la regardait, il la regardait intensément, il sentait des cascades jaillir au fond de lui, des précipices s'ouvraient dans ses os, sonores, où tombaient des pierres millénaires. Le vent montagnard sifflait dans les pins, le vent marin assaillait les figuiers. Il se découvrait porté par ces forces, soulevé, projeté, des sèves bondissaient dans son sang, des humeurs neuves le secouaient, des ciels étoilés, des volcans en flammes, des sources, des orages, des bousculades de troupeaux à cornes, des sauts de chèvres sur des pentes enragées d'odeurs de fleurs, toutes ces images l'empoignaient, le traversaient, revenaient s'engouffrer en lui, le jetaient dans une transe immobile et magnifique.

La Fille au Chat leva les yeux. Joie et brûlure ! Elle posa sur lui son regard : deux émeraudes cerclées de cuivre que la lumière de la fin de l'après-midi faisait profondément luire.

Elle le regardait toujours : à sa propre stupeur il lui adressa le premier la parole.

— C'est joli ce que vous tricotez ! Ça a l'air doux...

La Fille au Chat ne s'étonna pas. Elle sourit, et sa réponse fut aussi simple que son apparition était merveille.

— C'est du tricot, dit-elle. Et elle continua à sourire.

Jean Calmet observa qu'en souriant, comme une chatte, elle passait un bout de langue rose sur sa lèvre inférieure, qui se mettait à

briller.

— Quelle lumière, dit-il, et il s'étira, cependant que des crécelles, des fanfares, des feux, des tambours crépitaient et résonnaient au fond de son crâne pour une grande fête tournoyante.

— Vous aimez aussi ce ciel jaune ? demanda la Fille au Chat, qui posait son tricot sur la table et qui renfilait ses bagues en se massant les nies.

— Ce ciel jaune, dit Jean Calmet, ce ciel jaune et ce ciel rose. De l'agate... Il fait une chaleur de printemps.

Et aussitôt il vit éclater des bourgeons, des suc coulèrent sur des troncs couverts d'abeilles, des faons se tapirent dans le foin dru. Le miracle durait. La Fille au Chat le dévisageait tranquillement, comme si elle voulait fixer ses traits dans sa mémoire, et son attention ne gênait pas Jean Calmet ; au contraire il éprouvait du plaisir à être scruté par cet œil vert et pailleté de lumière qui montrait sa curiosité sans hâte. Il exultait. Les nappes rouges des tables allumaient des brasiers le long des murs. Des rais de soleil, où dansait la fumée des cigarettes, zébraient la pénombre jusqu'au comptoir. Un brouhaha de grotte pleine de tendresse et de fureur berçait les cœurs. Quelle force émanait de cette fille ? Quel enchanteur l'avait nantie de ce pouvoir, près de cette fenêtre, dans ce café où Jean Calmet passait chaque jour plusieurs heures ? Le soleil posait des barres orange sur les toits de la Mercerie, la Cathédrale était une torche devant le ciel. La Fille au Chat finissait son lait, à nouveau la langue rose courait sur la bouche renflée.

— Vous venez souvent dans ce café ? questionna la Fille au Chat.

Il attendait cette question : comme si sa banalité était le gage d'une entente extraordinaire entre l'apparition et lui.

— J'y viens chaque jour, dit Jean Calmet. Je ne vous ai jamais vue...

— Je suis de Montreux. Aujourd'hui j'ai loué une chambre dans le quartier.

Jean Calmet aurait voulu demander pourquoi elle quittait Montreux, ce qu'elle venait faire à Lausanne. Mais il savait que ces choses lui seraient révélées. L'enchantement ne cessait pas : Montreux des palaces solaires dans leurs jardins de figuiers et d'orangers sous les collines de sapins, Montreux des turbans emperlés et des Rolls-Royce en face des dents-de-scies des Alpes, ville qu'une série de prodiges métamorphosent en cimetière surréaliste, en carte postale anglo-balkanique, en port de théâtre baroque, en dépliant de l'Orient-Express, en caverne d'Ali-Baba helvétique et mondaine ! Et la Fille au Chat venait de sortir de ce réservoir, par l'effet des génies des montagnes et de l'eau qui l'inspiraient et la protégeaient comme leur enfant mystérieuse !

La Fille au Chat avait remis toutes ses bagues, Les afghanes, les arabes. Elle jeta son tricot et ses pelotons pêle-mêle dans un petit panier, elle se glissa sur le banc tout le long de la table et se leva.

— Vous venez ? dit-elle simplement.

Jean Calmet posa de la monnaie sur la nappe rouge et la suivit. Il lui ouvrit la porte et le soleil couchant les nimba de ses flammèches cramoisies. Le pont Bessières, vers la ville, brûlait. Toutes les fenêtres de la rue de Bourg étaient des miroirs d'Archimède. La tour de l'Évêché, masse carrée et sombre sur le ciel, était couronnée de tisons comme les ruines des châteaux des hérétiques, et devant eux la Cathédrale, botte de cierges et de canons roses, lançait dans le ciel ses fusées.

Ils marchèrent en direction de la Cité. Jean Calmet regardait le petit panier rond de la Fille au Chat avec une exaspération tendre. Elle le balançait contre lui, à bout de bras, c'était toute l'enfance, ce panier, le trésor du Petit Chaperon rouge dans la forêt, le bagage des rêves, l'attention des mamans pour les mères-grands solitaires, et dans ses petites bottes une gamine se met à trotter sous les grands arbres, et le soir tombe, et le fourré s'épaissit, et le loup vient. Elle aussi, la Fille au Chat, elle apporterait sa galette et son petit pot de beurre au fond des bois. Son cadeau. Ou elle l'avait déjà livré ?

Elle s'arrêta devant une porte de la Cité-Devant.

— C'est ici, dit-elle, et il la suivit dans un corridor étroit qui sentait le ciment frais. La minuterie tictaquait. Elle s'arrêta au deuxième palier.

— C'est ici, dit-elle encore, et il entra derrière elle dans une grande pièce que le soir rouge inondait.

Un lit, une chaise. Au pied d'un mur une valise ouverte où s'empilaient des vêtements et des liasses de papiers. Les cloches de la Cathédrale se mirent à sonner six heures. Cela faisait une heure qu'il connaissait la Fille au Chat, et déjà elle s'affairait dans la cuisine, il l'entendait qui déplaçait des tasses, qui remplissait une casserole.

— Vous ne vous ennuyez pas, au moins, lui criait-elle, allez regarder par la fenêtre, c'est joli.

Joli, c'était le préau du Gymnase, la grande esplanade plantée d'ormes, et derrière eux, harmonieuse, la vieille façade bernoise sous sa tourelle et son grand toit de tuiles brunes. Les fenêtres du Directeur et du Secrétariat étaient encore allumées. Jean Calmet revint dans la chambre et s'assit sur l'unique chaise. Puis la Fille au Chat apporta une petite cafetière et deux tasses minuscules sur un plateau. Elle avait toujours sa toque angora sur la tête et son manteau de peau jaune et blanche.

— Tirez-vous de là, dit-elle joyeusement. Vous occupez la seule table de la maison !

Elle posa la cafetière et le plateau sur la chaise, et Jean Calmet s'assit sur le lit. C'était un grand lit recouvert d'un tapis doré. Il y enfonçait avec bonheur. La Fille au Chat enleva son manteau et le suspendit à la fenêtre. Elle servit le café dans les tasses de poupée et s'assit à côté de Jean Calmet sur le grand lit.

— Je suis contente que ce soit vous, dit-elle. Je suis installée ici depuis le début de l'après-midi, il me fallait quelqu'un pour pendre la crémaillère. Je suis contente que ce soit vous. À votre santé.

— À votre santé, dit Jean Calmet, et il regardait la chambre emplie de soleil rouge comme un mousse du pays de Galles scrute la soute d'un galion des Indes. La chambre vide que les derniers rayons gorgeaient de rubis et de cuivre. Ils burent leur café. La nuit tomba. Jean Calmet n'éprouvait pas le besoin de parler. Une douceur fraîche le portait. La Fille au Chat n'allumait pas son unique lampe. Quand il sut que toute l'intensité du mystère et de la tendresse ne se dissiperait pas, il la quitta : sur son seuil, elle s'approcha de lui, les bras collés au corps, le regard interrogateur.

— Oui, dit Jean Calmet. Je reviendrai.

Elle s'approcha encore, il respira une odeur de cannelle mêlée de nuit fraîche, d'un peu de sueur, de pollen, il sentait ses longs cheveux contre son cou, contre sa joue. Alors il se pencha vers elle et sur son front, comme on rassure une petite fille au-devant de l'ombre, il déposa un baiser bref qui les fit frissonner l'un et l'autre.

Les jours suivants, une foule d'objets vinrent peupler la chambre rouge et le lit doré de la Fille au Chat. Il y eut d'abord une pierre jaune, grosse comme le poing, qu'elle voulut sur la chaise unique, à côté du lit. Puis il y eut des plumes de cygne sur l'oreiller. Puis vint une petite commode branlante, et sur la commode des feuilles de chêne, un canif à cinq lames, des cartes postales d'avant 14, une montre à chaîne au verre cassé, une vieille boîte à thé où se voyait l'image d'un château et d'un petit lac sous une colline couverte de bruyère. Puis il y eut un fauteuil à bascule peint en noir, un petit banc, un coussin rond sur le banc, où la Fille au Chat avait croché un escargot violet.

— Je me meuble ! disait-elle en riant. Mais rien ne paraissait moins pesant que le butin qu'elle ramenait de ses randonnées. Les plumes et les feuilles flottaient. La commode ressemblait à un jouet de poupée. Les cartes postales jaunies sortaient de l'arrière-boutique de Mélusine. Le caillou jaune lançait des lueurs de pierre philosophale. Le fauteuil invitait des enfants à bottines, sur la terrasse d'un bungalow, à se balancer sans fin devant un grand jardin plein de catalpas où coulait un ruisseau mireur de narcisses. Le banc attendait une

porteuse d'ombrelle.

— Mais où fais-tu tes trouvailles ? demandait Jean Calmet.

— Je ne sais pas. Au marché. À l'Armée du Salut ! Tu devrais venir avec moi. Ils ont tout dans leur magasin. Il y a une vieille sergente qui me connaît bien, depuis une semaine, elle me fait du rabais, c'est gentil, elle m'a mis de côté un manteau militaire. Une capote de caporal, avec les galons, la martingale, tout ! Et la croix fédérale sur les boutons de laiton, tu vois ce que ça va être beau ! Jean Calmet aimait cette gaieté. Et qu'elle flâne toute la journée. Il lui demandait :

— Qu'as-tu fait cet après-midi ?

— J'ai tricoté dans un café.

— Quel café ?

— Je ne sais pas. Un café pas très grand, pas très petit, près de la place de la Riponne. C'était brun. J'ai discuté avec un type, il était triste, il m'a offert un jus de tomate.

— Et après ?

— Après j'ai été me promener dans un supermarché. J'ai regardé les posters.

C'était ainsi. Elle rêvait. Elle s'arrêtait. Elle repartait. Quand il était revenu chez elle, le lendemain de leur première rencontre, Jean Calmet avait voulu savoir ce qu'elle faisait, de quoi elle vivait. Elle ne répondait pas à ce genre de questions. Elle avait un tout petit peu d'argent, sa chambre devait lui être payée par des parents. Mais quels parents ? Elle restait évasive, elle rêvait encore, elle s'imaginait des filiations drôles et mystérieuses, des relations désintéressées, des retours dans un autrefois lumineux, des passages dans d'autres vies, des îles dans le temps, des voyages. Tout était inventé et tout était vrai dans ces contes. Elle lévissait, mais dans un bonheur visible, doux, qui continuait à enchanter Jean Calmet. Qui est-elle ? se demandait-il, la journée. Il donnait ses cours, une impatience croissante le soulevait, le bouleversait, et quand venait l'heure rose et jaune, à la fin de l'après-midi, il entendait crépiter les flambeaux de Dionysos, le paysage s'embrasait, les torrents bouillonnaient, des femmes échevelées, poisseuses de jus et de soleil, bondissaient dans des cuves sonores, et Jean Calmet retrouvait cette joie brûlante qui l'avait saisi à la minute où il avait aperçu la Fille au Chat.

Elle s'appelait Thérèse Dubois. Son père était mort en montagne. Elle avait commencé les Beaux-Arts. Avait repris sa liberté. Elle rentrait à Montreux le samedi, passait le dimanche avec sa mère. Thérèse était la Fille au Chat. C'était la loi. La magie. Et quelle curiosité vaudrait cette joie ?

Un soir, Jean Calmet la trouva en train de punaiser un grand poster au-dessus de son lit. Une bête hérissée, – chat, fille hirsute, panthère se ramassant pour bondir du fond d'une sylve, ou d'un

gouffre, ou d'un système de cloisons noires où son reflet fantomatique tremblait. Thérèse, debout sur le lit au couvre-lit doré, déroulait la planche qu'elle avait réussi à fixer par le bord supérieur, à gauche et à droite, mais la photographie capricieusement se lovait, revenait, les pattes de la panthère se retrouvaient comiquement sur sa tête, l'ouvert obscur derrière elle se rapetissait, se plissait, se crispait comme une Peau de Chagrin qu'un mauvais enchanteur eût retournée sur elle comme une coiffe brillante et noire. Mais la main gauche de la Fille au Chat parvenait à immobiliser le rouleau en folie, et deux petits doigts fermes saisissaient une punaise en équilibre sur un genou dressé. Les nias blanchissaient dans l'effort du doigt pour enfoncer le petit dard dans la paroi. Opération double. Maintenant la Fille au Chat reculait d'un pas, de deux pas, elle passait une caresse à la surface lisse, et l'animal féminin, la fille-tigre, la petite goule femelle jaillie de la prison raturée la reflétait dans le miroir noir du papier.

— C'est joli, dit la Fille au Chat.

— C'est joli, dit Jean Calmet. Et il s'assit dans le fauteuil-balançoire avec un parfait bonheur. Joie et courage ! Le petit plateau, la cafetière de la fable, les tasses naines. Et toi café dans nos poitrines. Dans nos ventres voisins, liés, et chacun de nous boit sa petite coupe comme un cratère miraculeux...

Un soir Jean Calmet se masturba et il eut honte de revoir Thérèse qui le fixait de ses yeux purs. Elle avait ses colliers compliqués, ses bagues, et sur sa tête une chaînette de fer liait une tresse transversale. Jean Calmet se souvint du regard de son père : sait-elle, la sorcière douce ? Une curiosité lui venait : et elle, la main crispée, le doigt gluant dans le lait nocturne ? La lumière de l'Évêché commençait à cerner de mystère les visages des buveurs solitaires, comme si les boiseries derrière eux flambaient noir, miroirs imprenables. Une vieille panique exaltait Jean Calmet. Quel autre drame à vivre sans son père ? Il se souvint de l'étrange quart d'heure de cette nuit : il avait imaginé la Fille au Chat glissant une bouteille de lait dans son pyjama et la réchauffant entre ses jambes. Lui-même avait pris son sexe dans sa main droite, la douceur avait jailli sans qu'il se hâte. Père punisseur, éloigne-toi ! On n'a même pas pensé à toi. Maintenant Thérèse plante en vous l'eau verte de son regard, le cuivre en cercle fulgure au fond de la pupille et soudain revient l'odeur de mouchoir amidonné sous l'oreiller de Lutry, soudain resurgit le visage rouge sur la paroi, brûlent les yeux durs, mais c'est une joyeuse odeur, ce sont d'heureuses tortures, ces méchancetés qui essaient de vous atteindre au plus profond et qui ne réussissent qu'à vous faire goûter à une gaieté encore plus pure. La Fille au Chat *savait*, Jean Calmet en était

sûr – mais il en éprouvait comme une gloire. L'une des bagues de Thérèse brillait dans le soleil. Un anneau de fer enserrant une pierre pareille à une baie sanglante.

— Tu as bien dormi ? demanda la Fille au Chat.

Jean Calmet rougit violemment. Ça recommençait. Mais non, il fallait être heureux. Les couloirs de bleu fusèrent dans ses veines. Un hurlement déchira les rochers derrière la scène.

— Comment dors-tu, demanda encore la Fille au Chat. Sur quel côté ? Tu mets tes bras sous le duvet ?

Elle ajouta d'un ton rêveur :

— J'aimerais te voir dormir, Jean. Elle répéta rêveusement : te voir dormir. Te voir dormir. Mais c'est un caprice, peut-être. Pourtant, depuis que nous nous connaissons...

Jean Calmet pensait à l'enchanteresse de *L'Âne d'or*. Allait-il être métamorphosé, lui aussi, en quadrupède à martyriser ? Il relisait le texte, ce matin même, dans l'une de ses classes. L'écurie où les coups pleuvent sur Lucius. Allait-il être changé en bête par cette sorcière à tresses d'or ? Et pourquoi pas ? Avec plaisir, il s'imagina livré aux pouvoirs de la fée. La Pamphile du conte. Et Circé. Et Morgane. Toutes les médiatrices de l'obscur. Et toi, manteau blanc et jaune, et toi regard de feuille, regard de jardin transparent, de nuit alpestre ? Qui appelle au fond des cloisons ? Quelle chouette, quelle bête affolée sous la lune s'est-elle mise à crier dans la fibre turbulente ? Jean Calmet voit les cercles, les stries de cuivre, illuminer dans les prunelles de la Fille au Chat. Mais baise-t-elle ? se demande-t-il. Qui saccage son petit panier ? Lui qui n'a eu que des putains, des pauvres loques, il imagine la fente ombreuse de la Fille au Chat, le tendre sillon de miel qu'il n'a jamais touché que sur des défraîchies, des fatiguées, et maintenant, pour la première fois, il glisse la main dans la culotte de Thérèse, il touche le tendre gazon tiède, il descend dans le trou émetteur de poix blanche, il se penche sur le bassin lisse, il pose sa bouche sur la mousse bouclée...

Le café était plein de jeunes gens qui jouaient aux cartes et aux échecs. Il était exactement cinq heures dix. Quelques ouvriers en bleu mangeaient des sandwiches et buvaient des bières dans l'arrière-salle, après le goulet du comptoir et des toilettes. Parmi les garçons et les filles qui occupaient presque toutes les tables de la salle principale, il y avait de nombreux élèves de Jean Calmet, de ceux qui avaient assisté, aujourd'hui même, à la leçon sur *L'Âne d'or*. C'est alors que survint un événement qui n'a pas fini de retentir dans les annales du Gymnase, et que la police a classé au dossier, maintenant que cette histoire est finie et que personne sur cette terre ne peut plus rien pour l'âme errante de Jean Calmet. Il était donc cinq heures dix. De nouveaux jeunes gens poussaient la porte de l'Évêché, se joignaient

aux groupes de joueurs en se glissant sur les bancs le long des murs.

Tout à coup Jean Calmet hurla. Ce fut une suite de cris violents, une série de glapissements furieux, d'aboiements ininterrompus qui firent instantanément l'assistance. Il s'était dressé à sa table, les bras tendus, il n'articulait rien, il hurlait. Puis l'affreux concert se mua en discours frénétique :

— Je ne suis pas un salaud, proférait Jean Calmet, gesticulant. Je suis propre, moi, je ne suis pas un salaud, foutez-moi la paix, tous, je ne vous ai rien fait, je suis propre, je suis pur, je n'ai rien d'autre à vous dire, je suis pur, moi, je suis pur !... Et il s'abattit en travers de la table, cassant des verres de bière et des tasses, se coupant le menton et la joue, et soudain inerte, prostré, comme frappé par la foudre sacrée.

Dès les premiers cris de Jean Calmet, le silence s'était installé dans l'Évêché, et tous les visages stupéfaits s'étaient tournés vers lui, horrifiés, pleins de pitié et de tristesse. Ensuite, au fur et à mesure que le possédé éructait, les cartes et les dés tombaient des mains, la sommelière et le garçon de buffet se figeaient sur place ; un vieux bonhomme qui poussait la porte et qui entraînait innocemment dans le café s'arrêta brusquement, le pied en l'air, le chapeau tendu devant lui, et il restait debout, pétrifié, comique au milieu de la stupéfiante scène.

Aux premiers cris de Jean Calmet, la Fille au Chat l'avait intensément dévisagé, les yeux levés vers lui, et elle souriait. Elle souriait avec tendresse et admiration. Elle souriait parmi l'horreur et le scandale. Puis elle posa une main sur le front du prostré que crucifiait la table aux verres cassés, aux tasses renversées. La sommelière et le garçon de buffet se remirent en marche. Le vieillard fonctionna jusqu'à la chaise la plus proche. Les cartes reprirent leur place dans la main moite de quarante jeunes gens. Des pions se remirent à bouger sur sept échiquiers. Des mains se portèrent à des gorges, les massant, les palpant comme après un naufrage, quand on se rassure et se retâte dans l'air frais et bourré d'oiseaux après l'horrible assaut des eaux. Des boules de salive furent envoyées au fond de maints estomacs se dénouant. Des tendons se décrispèrent. Des doigts rougirent pour une renaissance.

C'est alors que les balances terribles du bien et du mal convoquèrent Jean Calmet dans leurs plateaux. D'abord, relevant les yeux de l'horizon de verre fracassé où il saignait, il vit toute une assemblée de jeunes censeurs qui le fixait. Des verres de lunettes brillaient au-dessus de redoutables barbes de prophètes. Des cheveux de pharisiens s'agitaient sur des épaules, et le tribunal le dévisageait, le pesait, le jugeait, ils allaient prononcer la sentence, les juges, ils allaient dire les paroles qui n'en finiraient pas de retentir dans le crâne désolé de Jean Calmet. Les terribles paroles du père ! Car c'était l'issue

du drame : les jeunes gens venaient de se muer en autant de pères punisseurs, et plus profondément, dans l'obscur de sa mémoire et de son cœur, c'était son père lui-même, le docteur, le tyran, que le scandale venait de ressusciter après plusieurs semaines de calme et de légèreté. Comme si Jean Calmet s'était mis à hurler pour faire sortir son père de l'ombre où ces cinq semaines l'avaient enfermé. Comme s'il s'était soudain senti insupportablement coupable de cette relégation, comme s'il avait tué son père une seconde fois en l'oubliant, en le chassant de ses journées et de ses rêves, en lui interdisant l'accès du Gymnase et de la Fille au Chat, en l'enfonçant pour toujours dans la nuit rouge du Crématoire, dans le ventre froid et figé de l'urne. Mais il s'était vengé, le docteur, il avait cassé les cadenas, brisé les grilles, il venait de sortir du colombarium et son fantôme gras, son pas lourd, sa peau rouge et luisante, et son chapeau, son gros manteau, ses yeux durs, son cigare, son odeur de vin, sa voix de chef, ses manies de persécuteur, ses cris, son mépris, sa colère s'abattaient sur son fils comme une tornade ! Écrasé, Jean Calmet regardait son juge dressé comme une masse au-dessus du tribunal de ses élèves. Le filet de sang qui coulait sur son menton le chatouillait comme un baiser sale, mais il n'osait porter la main à la coupure, ni se lever, ni s'en aller.

Tout cela avait duré quarante-cinq secondes.

Déjà la sommelière emportait les débris de verre sur un plateau, le garçon de buffet changeait la nappe détrempée, les conversations reprenaient, la Fille au Chat tirait un mouchoir en papier de son petit panier rond et nettoyait le sang sur la joue et le menton de Jean Calmet ; déjà les figures des enfants barbus, déjà les chevelures des filles reprenaient leur netteté gentille devant la baie ; déjà le soleil du soir tournait au rose, les toits, le pont, la Cathédrale se mettaient à brûler sur la colline. La Fille au Chat ouvrait son petit porte-monnaie et alignait tranquillement ses pièces sur la table. Elle se levait, Jean Calmet se levait aussi, ils traversaient le café, ils ouvraient la porte, ils étaient dans la rue de l'Université. Comme hier. Comme avant. Ils montaient à la petite chambre. Ils s'asseyaient sur le lit doré, ils buvaient du café dans les tasses de poupée. Maintenant, pour la première fois, ils s'étendent côte à côte sous le poster, silencieux, respirant doucement, le temps les enveloppe comme une fourrure, la lumière est orange, à travers la vitre fermée on entend les cloches de la Cathédrale qui sonnent six heures et longtemps après qu'elles se sont tues, il semble que leur écho retentit dans les profondes pierres, les couloirs, les cours, les jardins et les cryptes de la vieille ville. Dans la chambre il y a un lit, sur le lit il y a deux gisants, un homme jeune au menton marqué d'une longue coupure, et une fille à la chevelure lumineuse. Ils sont immobiles. Ils écoutent leurs respirations. Un quart

d'heure passe. La lumière a baissé dans la chambre : rose, puis gris-rose, puis grise, comme le feu qui pâlit dans la braise et qui s'éteint, qui fond comme les rayons dans cet air calme.

— J'ai froid, dit Jean Calmet, et il soulève le couvre-lit, il se glisse dans les draps, il remonte la couverture de laine sur ses épaules.

La Fille au Chat se coule auprès de lui. La chaleur s'installe. Jean Calmet est immobile, Thérèse est immobile, la couverture les enserme, pèse maternellement, les cache du monde, les rassemble. Ils le savent et ils ne bougent pas. Ils ont fermé les yeux. Jean Calmet ne lutte pas contre l'engourdissement. Une torpeur gagne sous son front. Peut-être dort-il quelques minutes. Ou joue-t-il à croire qu'il dort. Il va perdre conscience quand une main fraîche se pose sur son cou et deux doigts suivent la coupure qui brûle et un troisième doigt touche la joue, appuie un peu, Jean Calmet tourne la tête, son visage est tout près du visage de Thérèse qui s'est soulevée sur un coude et qui penche la tête et qui pose sur sa bouche sa bouche humide où les lèvres bougent, et Jean Calmet est aspiré dans cette douceur, il boit à la profonde source ! Il respire une odeur de cannelle, de pollen, de silex chaud... Un instant, c'est comme s'il vivait enfin sa plus vraie enfance, des jours et des jours suspendu dans l'eau verte des rêves. Une force fraîche montait en lui, et sur ses lèvres, dans sa bouche, la petite langue de la Fille au Chat courait et se multipliait. Il ne lui rendait pas ses baisers, porté par elle : il s'abandonnait, il se laissait flotter dans une volupté enfantine, protégée, où toute crainte avait cédé. Et toujours ce parfum de fleur, de pierre tiède, de jardin terreux et vert, cette odeur d'enfance, de congé, de vacances de Pâques où sonnent les cloches des églises. Des nuages gais passaient dans ses images : les yeux fermés, il voyait une prairie verdoyante, au fond du paysage une forêt dentelait le ciel, et des petites touffes de vapeur pareilles à des moutons dérivait au-dessus de l'émeraude et du bleu. La langue rapide de la Fille au Chat passait sur ses dents. Jean Calmet ouvrait la mâchoire, la langue s'insinuait loin dans sa bouche, elle revenait en arrière, suivait tout le contour des lèvres, revenait s'aiguiser à l'arête des dents. Puis la Fille au Chat se recoucha tout contre lui, il respirait son odeur chaude, acidulée près de l'oreille où elle avait dû se laver à l'eau de Cologne, ce matin, et celle des cheveux, plus mûre, plus cachée, comme un secret qu'elle éventait, un instant, avant de le réenfermer dans ses tresses d'or.

La nuit se faisait.

Les lampes du Gymnase éclairaient la paroi au-dessus des gisants, et Jean Calmet s'étonnait de la distance qui le séparait, en cet instant, des classes où il donnerait ses leçons le lendemain matin.

Soudain la Fille au Chat s'agenouilla tout contre lui, elle déboutonna rapidement la chemise de Jean Calmet, écarta la toile sur

les aisselles et plongea au centre de la poitrine où elle posa un baiser. Les cheveux caressaient le cou, les clavicules de Jean Calmet. Les taches de lumière au mur disparurent, la nuit fut totale, mais la forme et la chevelure de la Fille au Chat la peuplaient d'étincelles et de fusées, et Jean Calmet s'émerveillait que l'ombre fût aussi scintillante et tendre dans sa simplicité.

Puis la Fille au Chat lui lécha doucement les seins.

Puis, tandis que la langue lui lapait les aréoles et qu'une main fraîche descendait sur son nombril, Jean Calmet se persuadait de l'extraordinaire violence des sensations et des visions qui le jetaient hors de lui comme les typhons arrachent les maisons à elles-mêmes, commencent par les secouer, ensuite les cassent, les divisent, les aspirent, les projettent, et tous leurs éléments s'éparpillent violemment dans l'air comme des châteaux éclatés.

Tous ses châteaux éclataient.

Il était brisé et il volait.

Une terrible fraîcheur jaillissait dans ses os, criblait ses veines de gouttelettes blanches, dénouait sa gorge, coulait entre ses épaules. La main de la Fille au Chat lui palpitait le nombril. Deux doigts s'étaient glissés dans le vêtement, ils couraient le long du pubis, faisaient halte, reprenaient leur douce course, remontaient autour du bassin, revenaient masser légèrement le haut des cuisses.

Jean Calmet était immobile, et il voulait le rester. Couché dans l'ombre, à plat, les bras posés le long du corps, le ventre nu, les jambes ouvertes. Un gisant, oui je suis mort, je suis de pierre, on m'a couché pour toujours sur ma propre tombe et je n'ai qu'à joindre les mains sur ma poitrine pour être changé vraiment en froid calcaire ou en marbre !

Il joignit les mains, les doigts dressés vers le ciel, il ferma les yeux dans l'ombre et retrouva l'étrange sire François qui gît, dans la même position, au fond du Jacquemart de la Sarraz. Dehors, le château dresse ses tours au-dessus d'un val à loups et à sorcières. Dans l'ombre de la chapelle, le cruel sire dort dans la pierre sous la garde désolée de sa veuve, de sa fille et de ses deux fils qui prient sans cesse, depuis six siècles, pour la rémission des péchés de leur maître. Ce qui avait frappé Jean Calmet, la première fois qu'il était entré au Jacquemart avec son père, c'était que le sculpteur eût couvert l'homme couché de bêtes répugnantes et glissantes : des serpents lui enserraient la poitrine et les bras. Des crapauds s'enfouissaient dans ses yeux, couraient sur ses joues. Ainsi les mauvais génies de la Venoge étaient sortis de la rivière froide et de la nuit des étangs, ils avaient rejoint leur suzerain qu'ils couvraient pour l'éternité de leurs écailles et de leur bave.

Mais lui, Jean Calmet, c'est une bouche tiède qui le parcourt, deux mains lisses et chaudes qui palpent ses côtes et ses reins. C'est qu'il

n'est pas coupable, lui, comme l'abominable sire de la Sarraz ! Je n'ai tué personne. Je suis bon. Le triste sire François dévalisait les voyageurs, les violait, les torturait, les tuait pour sa volupté. Le feu, le sang, la vengeance noire. Moi je suis pur et je suis neuf. Le mort a le baiser des goules. La langue d'un enfant fouille mes seins. Ô nuit profonde. Mystère du partage et du refus de tout partage. Ô nuit du privilège. Grâce.

Agenouillée, la Fille au Chat saisit les poignets de Jean Calmet et les fixa, d'une pression, sur le plat du drap. Crucifié, maintenant. Il ressentait la tension de ses bras avec un étrange plaisir. Il respirait lentement, ses côtes se soulevaient, il se voyait dans l'obscurité, les aisselles offertes aux baisers de Thérèse, le ventre lisse, les flancs frémissant sous la caresse. D'une main légère elle s'assura que Jean Calmet était toujours crucifié. Puis elle saisit la boucle de sa ceinture, la défit rapidement, ouvrit la fermeture éclair du pantalon qu'elle retira, puis le slip, et comme de petits parachutes courts elle les laissa tomber sur le tapis. Jean Calmet était nu sous ses mains alertes. La Fille au Chat, arc-boutée, succube, exquis vampire, se penchait maintenant sur son sexe. Ses cheveux caressaient les cuisses de Jean Calmet ; sa bouche, rapide, déposait sur ses genoux de brèves salutations pareilles aux cartes de visite qu'on apporte sur la table d'un hôte lors d'un mariage, d'un enterrement, et l'on se retire sur la pointe des pieds pour le laisser sans témoin à sa joie ou à sa douleur, et dans la rue on se retourne sur les fenêtres de l'appartement éclairé comme sur le seul paradis où l'on aurait pu vivre enfin choyé. Mais le succube ne désesparait pas, et de son mufle, de sa gueule douce, de son museau, de ses babines il effleurait le sexe de Jean Calmet qui se dressait sans impatience vers le souffle gai du démon.

Il se mit à haleter paisiblement sous ses lèvres.

Maintenant la Fille au Chat se déshabillait avec une rapidité légère dans l'ombre où Jean Calmet devinait chacun de ses gestes. Sur la poitrine de Jean pesèrent alors les seins ronds, la tête aux doux cheveux se nicha dans sa gorge, le ventre se colla au sien, le bassin s'ajusta à son bassin, les longues cuisses de la Fille au Chat pressèrent les siennes, et son pubis bouclé s'écrasait sur le sexe de Jean Calmet qui brûlait doucement et reconnaissait sa forme sous la pression ronde et constante. La Fille au Chat se releva légèrement, elle haletait à son tour, la pointe du sexe de Jean Calmet se logea dans les poils du succube qui bougeait la croupe pour l'ajuster plus profondément dans son antre. Tout était bien. La promesse de Dionysos s'accomplissait. Jean Calmet se sentit glisser dans le chemin de lait vers la tendre cave maternelle. Il exultait.

Soudain le courant s'interrompt.

La panique fondit sur lui.

Il eut froid, on l'attira dans le vide, il fut effroyablement seul sur un rocher qui dérivait en pleine mer, il ne sut qui l'appelait tout en haut d'une tour et qu'il ne pourrait jamais rejoindre, il fut condamné par un tribunal d'ancêtres fantomatiques ; au fond de ses os, loup brûlé, prince exilé, serpent piétiné et détesté, il hurla comme aucun homme au monde ne hurlera jamais plus.

La honte le couronna de fer.

Son sexe retomba sur son ventre.

Lui-même demeurait immobile.

La Fille au Chat bougeait encore un peu, Jean Calmet savait qu'elle faisait semblant de ne pas savoir, interdit il se fermait, il s'obturait risiblement alors que de tous ses sens il attendait la parole qui le dénouerait, le résoudrait, le ressusciterait d'entre les morts. La Fille au Chat commit l'irréparable : d'un doigt elle effleura le sexe de Jean Calmet. Le docteur tonna dans les nuages éblouissants, se rua en elle, la prit, la laissa pantelante et gluante, la reprit, la brisa, l'illumina, la gorgea, l'inonda. Docteur tout éclatant de rire. — Et toi mon fils humilié ? Tu n'as pas pris tes vitamines ? Tu mollis ? Regarde ton vieux père. Ridé, brûlé, mais il fait danser les femmes sur sa queue. Celle-ci aussi, pauvre con. Ta Fille au Chat. Mais oui, la tienne. Quand on n'est pas capable de baiser ses petites conquêtes, on s'économise le théâtre !

Voilà ce que hurlait son père dans les oreilles pleines de détresse de Jean Calmet. Dans ses oreilles de fin du monde.

La Fille au Chat se recoucha contre lui qui restait toujours immobile, elle appuya ses lèvres contre sa tempe et se tint coite dans l'obscurité. Quelques minutes passèrent.

— Tu veux dormir ici ? demanda-t-elle un peu plus tard.

— Non, dit simplement Jean Calmet.

Il retrouva ses habits dans l'ombre, se vêtit rapidement, posa la main, en guise d'adieu, sur le front de la Fille au Chat qui n'avait pas bougé de son lit. Puis il sortit dans la nuit froide.

En traversant la rue de la Cité, il leva les yeux vers la petite chambre qu'il venait de quitter, et ce qu'il vit le déchira, achevant de remplir sa blessure de nostalgie tendre et rageuse : sur le rebord de la fenêtre il y avait une bouteille de lait pareille à une première image de l'enfance. Quand il monta dans sa voiture, des larmes roulaient sur son visage.

Isabelle mourut le lundi de Pâques, c'était le 23 avril, elle avait tenu plus longtemps que prévu, elle était épuisée, elle demeurait couchée, ne se levait plus que de brefs instants pour accueillir les camarades qui se réunissaient chaque jour dans sa chambre.

On l'enterra à Crécy.

Il y avait une foule immense de garçons et de filles en blue-jeans, une haie de paysans en noir, tenant leur chapeau à la main.

Jean Calmet n'était pas à l'enterrement.

On lui raconta ces choses le lendemain, c'était justement la rentrée, une petite brise soufflait sur la Cité, le ciel brûlait bleu, les groupes d'enfants s'interpellaient et se défaisaient sur les trottoirs de la Mercerie.

Jean Calmet crevait de honte. Il avait abandonné Isabelle. Il n'était allé la voir qu'une fois, le jour de son anniversaire, le 20 mars, les copains mangeaient des gâteaux, on avait ouvert des bouteilles de vin, écouté Léonard Cohen, et Joan Baez, et Donovan, et Bob Dylan.

Tant qu'il vivra, Jean Calmet se reprochera de n'être pas allé à l'enterrement. Pourquoi a-t-il pris des somnifères ce matin-là, s'assommant, se rendormant la tête coincée sous un oreiller lourd, se réveillant à cinq heures de l'après-midi, au moment de la collation dans la ferme de Crécy ? Il n'a pas osé se présenter aux yeux des parents d'Isabelle, de sa famille, de tous ses élèves réunis. Il a eu peur. Une mauvaise peur honteuse qui l'a englué dès qu'il a appris la mort de son élève, une crainte sale qu'on lui reproche d'être en vie, lui, l'inutile, le célibataire, l'inquiet, alors que la belle jeune fille vient d'être recouverte de terre. — Que faites-vous ici, monsieur Calmet ? Vous pleurez ? Et vous jouissez du picotement du soleil sur votre peau ? Vous feriez mieux de prendre la place de notre fille, cher monsieur. Pour ce que vous faites de votre existence... Et encore, ce serait un service que nous vous rendrions. Quand on pense qu'à trente-neuf ans vous n'êtes bon qu'à distiller les raffinements de quelques poètes décadents. Quelle vergogne, monsieur Calmet. Vous hésitez ? Regardez notre fille encore une fois, fermons le cercueil, jetons-la au trou et allons boire un verre de vin à la ferme de nos grands-parents. Il y aura aussi des bricelets, des gâteaux. Tout juste de quoi droguer sa lâcheté, hein, monsieur Calmet, monsieur le distingué professeur de latin au Gymnase !

Jean Calmet a regardé les photographies de l'enterrement. Avec une peine infinie il s'est fait raconter l'après-midi.

Voilà, c'est fini. La classe se souvient de la petite morte. Jean Calmet voit la Fille au Chat presque chaque jour. Souvent l'un de ses élèves lui apporte un poème, une chanson, et c'est toujours le même titre, dès qu'il a ouvert l'enveloppe, qui le brûle de chagrin et de détresse : Pour Isabelle.

Certains soirs, l'été pèse déjà dans les branches des tilleuls.

Un après-midi de fin avril, par temps doux, Jean Calmet suivit un

chat sur le sentier du bord du lac. Ce chat lui parla de beaucoup de choses :

— Tu n'as rien compris, dit le chat. Tu es un con, Jean Calmet, un pauvre type qui erre de mal en pis. Je t'aime bien, Jean Calmet, tu es bourré de qualités, mais pourquoi ne cesses-tu pas de faire l'imbécile de jour en jour ?

Jean Calmet, à cette heure-là, marchait tranquillement derrière l'oracle, il l'écoutait avec une attention claire.

— Regarde-moi, dit le chat. Est-ce que je me fais du souci ? Est-ce que je macère dans le remords ou la tristesse ?

— Tu n'as pas de père, dit Jean Calmet, qui chouta un caillou blanc sur le sentier.

— Bernique, dit le chat. Et il dressa sa queue vers le ciel sans nuage, on voyait son anus rose dans ses fesses noires.

Jean Calmet se sentait bien. Tout le long du petit chemin il y avait des haies et des murs tièdes, à droite, et à main gauche le lac qui commençait à rougir sous le crépuscule.

— C'est beau, dit encore le chat. Emplis tes yeux, emplis ta fibre, gave ton âme, Jean Calmet. Un beau matin tu ne seras plus là pour nourrir tes extases de vivant. Tu vois ce bateau, devant Évian ? Regarde ce blanc, ce bâton de nougat sur le vert et le rouge. Et la Savoie, tu la vois ? Bleue et violette, toute la montagne résonne de cascades et de chutes de pierres dans les gouffres. Et ces brumes, du côté du Rhône ? Tu te rappelles les étangs pleins d'œufs, les couleuvres qui zigzaguaient sur les eaux plates où se reflétaient les rayons rouges ? Tu te souviens des milans sur l'embouchure ? Et des alevins dans les bulles ?

— Et toi, chat, dit Jean Calmet, tu te rappelles la figure de ton père ?

Aussitôt il regretta sa question car le chat se retourna et le regarda d'un air amusé.

Mais ils poursuivaient leur chemin. Un instant, aucun d'eux ne parla. Le soleil est une orange. Le lac se couvre de barres d'or.

Le chat, le premier, rompit le silence.

— Jean Calmet !

— Oui ! c'est moi, dit Jean Calmet.

— As-tu déjà songé à ta mort, Jean Calmet ? Ne réponds pas. Je ne parle pas de la mort des autres. Ni de son écho dans ton crâne. Ni de tes chers cimetières. Je parle de ta mort, Jean Calmet. As-tu déjà songé à ton néant ?

— Chat pas être gai, dit Jean Calmet. Chat méchant poser question trop triste à compagnon. Compagnon pas comprendre pourquoi chat méchant par tel parcours.

— Ne fais pas le singe, dit le chat. Réponds sur ta mort. Tu te tais,

n'est-ce pas ? Tu n'as rien compris, Jean Calmet. Tu es à moitié vivant. Tu te consumes. Tu es plus cendre que ton père. Et ton sang ? Ta chair encore jeune ? Ton cerveau plein de bonne folie ? Tu veux rire, Jean Calmet. C'est l'esprit de Dionysos ou rien. Pan ou la mort. Le salut par les œuvres ou le dernier ravin au fond du dernier trou de la dernière montagne de Grèce ou d'ailleurs. Au bout des plus vieilles mythologies ou dans le brasier de chaque heure. Tu es foutu, Jean Calmet, si tu ne te décides pas !

Le chat marchait en ondulant sur les petites pierres du sentier, le poil brillant, les pattes précises. Jean Calmet admirait l'exaspérante sûreté de la bête et ne pouvait pas ne pas écouter ce qu'elle avait à lui dire. Le chat avait raison. Parfaitement. Il marinait dans l'ennui, il s'enfonçait. Quand sortirait-il du borborygme ? Si son père le voyait suivre ce prophète... Quel éclat de rire ! — Ah merde pour mon salaud de père. Et aussitôt la vision du costaud rouge le révolta jusqu'au fond de sa chair. Une horreur le saisit. Il regarda le beau chat souple, vit sa force, vit sa ruse, vit son plaisir sur ce chemin, et décida de l'écouter. De lui obéir méthodiquement. Il fallait être heureux, maintenant. Il fallait fuir les ravines et l'espace miné où il se complaisait après des années. Rien n'allait l'arrêter.

À ce moment-là, parce qu'il saisissait son accord, le chat sut que Jean Calmet n'avait plus besoin de lui. Il bifurqua sur la droite, s'engagea dans une sente qui montait vers une maison couverte de lierre, s'enfila dans une haie et disparut.

S'étonnant de la rencontre, Jean Calmet transformait l'élégance de la bête en beauté surnaturelle, sa démarche prudente en aventure mystérieuse et sa parole en avertissement divin. Il se rappelait son arrivée à Ouchy, la finesse des quais, les vieux hôtels rosis par la lumière du soir, les terrasses des cafés bondées de jeunes gens. Il se souvenait des heures qu'il y avait passées après le Crématoire et la collation funèbre. Il retrouvait sa joie d'alors, puis son abattement, et qu'est-ce que j'ai fait depuis ? se demandait-il. Et mon scandale à l'Évêché ? Et la petite chambre de la Cité-Devant ? Et il se raffermissait dans le vœu d'être sage, d'être heureux, de vivre désormais dans la force gaie et la foi.

Les semaines qui suivirent, la Fille au Chat fut particulièrement bonne et douce, et Jean Calmet passa plusieurs nuits auprès d'elle. Il se tassait contre le mur, sous le poster de la panthère, Thérèse l'embrassait, le prenait en elle, le gardait, le reprenait pendant des heures. Maintenant Jean Calmet l'aimait, il était vraiment son amant, elle disait qu'elle était heureuse et lui aussi était heureux, ce début du mois de mai où les oiseaux de la Cité les réveillaient, à l'aube, dans

une félicité tendre.

En ce temps-là, Jean Calmet fut convoqué chez le Directeur du Gymnase. Colonel, député, M. Grapp était un homme grand, intègre, d'une force physique visible à ses gestes puissants et nerveux. Il était chauve, avec un crâne bosselé et énorme. Il portait toujours des lunettes noires.

Jean Calmet détesta cette convocation. Que lui voulait Grapp ? Il connaissait ses violentes colères, ses partis pris d'honnête homme affrontant les événements ; surtout, il craignait en lui l'aîné, le maître. Jamais il ne l'avait rencontré, ni même aperçu de loin dans l'une des petites rues de la Cité, sans éprouver un sentiment de crainte, de l'inquiétude, du remords aussi, très brusque, aigu, comme s'il était soudain pris en faute et démasqué de toutes ses ruses. — Qu'est-ce que j'ai encore fait ? se disait Jean Calmet lors de ces rencontres. Qu'est-ce qu'il va me reprocher ? Et il fuyait à toutes jambes dans la direction inverse, ou s'enfilait dans un corridor d'où il voyait passer Grapp : le nez collé à la vitre grillagée, transpirant d'angoisse et honteux, que de fois aura-t-il regardé l'homme chauve s'avancer à grandes enjambées, vigoureux, bagarreur, tandis que lui, Jean Calmet, se terre dans l'ombre poussiéreuse du couloir !

Plusieurs fois, à la salle des maîtres ou dans le vestibule qui conduit au bureau du Directeur, Jean Calmet a ressenti le même trouble, la même peur qu'il subissait en se rendant au cabinet de son père. Il aperçoit la haute stature de Grapp, le veston de poil de chameau flan caramel, les lunettes noires, les semelles double crêpe, il se retrouve aussitôt tremblant et humilié comme aux Peupliers, lorsqu'il frappait à la porte du docteur en suant de rage et d'angoisse. Des dizaines de fois il s'est demandé si ses collègues éprouvaient eux aussi cette crainte. François Clerc, Verret fuient-ils quand surgit le géant chauve ? Il les a observés d'un coin de la salle des maîtres où il faisait semblant de chercher un numéro de téléphone ou de consulter un dictionnaire. Pas de réponse. François Clerc et Verret avaient l'air détendus, l'un ou l'autre, et s'entretenaient tranquillement avec Grapp. Mais peut-être feignaient-ils l'aisance ? Peut-être étaient-ils affreusement inquiets, comme lui, de se voir transpercés par le Maître ? Il posera la question à François, un jour ou l'autre. S'il ose. Car pour cette question sans fard, n'est-ce pas se découvrir jusqu'au fond ?

Il s'annonça au Secrétariat et M^{me} Oisel, dont Jean Calmet admirait les yeux verts et la belle poitrine, le pria d'attendre quelques minutes que M. le Directeur se libérât. Jean Calmet, qui devenait moite, s'accrochait au spectacle de M^{me} Oisel. Elle s'était remise à sa

machine et ses seins tremblaient dans sa petite blouse. Vingt-cinq ans, bronzée, joyeuse. Mais elle aussi l'intimidait d'avoir accès au Directeur à tout instant, d'être liée aux humeurs du Maître, à ses projets, à ses secrets. Elle participait aux mystères d'Éleusis : agréée au trépied, aux charbons, aux philtres, et dans la fumée du dieu-Directeur-des-hommes, elle exhale une force initiatique qui pulvérise Jean Calmet. C'est une belle femme. Elle est heureuse. Elle a trouvé, elle, son maître : un homme beau, fin, un Français, stagiaire dans la maison, qui enseigne les maths et la gymnastique.

Jean Calmet attendait donc que le Directeur lui ouvrît la porte du temple. Il suait de plus belle, s'essuyait les mains à son pantalon, craignant, à force de frotter les paumes à ses genoux et à ses cuisses, de les jaunir de façon obscène et comique. M^{me} Oisel arrachait une lettre de sa machine, y appliquait le sceau du Gymnase, la signait, la pliait, la glissait dans son enveloppe, léchait le rabat d'une langue longue, la pressait rapidement du poing et la jetait dans une caissette de carton où s'empilait le courrier des dieux. La porte du Directeur s'ouvrit, et M. Grapp parut sur son seuil. Jean Calmet voulait se lever, quelque chose en lui s'affolait, se refusait, s'enfermait dans un terrier noir, soudain les résistances cédèrent, il se leva avec une apparente facilité, il s'avança en souriant à M. Grapp. Énorme, fantastique, la haute stature s'encadrait dans la porte comme un immense parallélépipède de laine jaune. Les lunettes noires couronnaient sinistrement le poil de chameau, et par-dessus elles le crâne chauve luisait, blanc, bosselé. Le géant ouvrit la bouche, de la salive s'amassa aux commissures, les dents inégales se montrèrent pareilles à des pierres tombales au fond d'un vieux cimetière de mangeurs d'enfants. Et la main poilue se tend, énorme, vers Jean Calmet. — Jean Calmet qui trébuche sur le pas de la porte, rougit, sent la sueur gicler de la racine de chacun de ses cheveux, tend à son tour sa main mouillée, suit le bâfreur dans son antre, se laisse tomber sur le fauteuil maigre que le suzerain lui désigne. Considérable, le suzerain, et calé derrière son bureau, osseux, massif, les lunettes noires cachant et révélant des globes glauques qui traversent le cœur de Jean Calmet.

— Je n'irai pas par quatre chemins, monsieur Calmet, dit le Directeur d'une voix forte, et Jean Calmet remarqua une fois de plus son accent vaudois où le chantonement et l'épaisseur du *che* avaient gardé leur goût paysan. — Vous êtes aimé dans cette maison, monsieur Calmet, nous apprécions tous votre haute conscience professionnelle. Vos élèves travaillent, vous êtes capable de les enthousiasmer, je sais par de nombreux parents combien vous êtes respecté et admiré. C'est ce qui m'autorise à vous parler aujourd'hui très fermement.

Il fit une pose, sourit de toutes ses dents, Jean Calmet s'apprêta à

être assommé et dévoré.

— Je n'ai pas voulu vous en parler tout de suite, monsieur Calmet. Vous deviez vous reprendre et réfléchir. Il s'agit de l'incident de l'Évêché. Vous pensez bien que l'affaire est revenue à mes oreilles. Plusieurs collègues m'en ont parlé, et des parents m'ont fait part de leur étonnement. J'ajoute que j'ai reçu un téléphone discret de la Police judiciaire qui voulait savoir si la drogue y était pour quelque chose. Nous sommes très observés, dans notre métier, monsieur Calmet, et je comprends d'autant moins, connaissant votre sens aigu du devoir qui nous lie tous, que vous vous soyez laissé aller à de telles extrémités. Que s'est-il passé, monsieur Calmet ? Aviez-vous bu ? Avez-vous complètement perdu le nord ? Un moment d'égarement bien compréhensible, si vous vous en tenez là. Dites-le moi, monsieur Calmet. Après tout je pourrais être votre père...

Jean Calmet fit un affreux effort pour fixer les lunettes mystérieuses : il ne pouvait parler, sa main mouillée de sueur tremblait sur l'accoudoir du fauteuil.

— J'ai eu un malaise, dit-il enfin.

M. Grapp l'approuva de la tête, comme il aurait encouragé un enfant.

— Je ne me suis plus contrôlé, poursuivit Jean Calmet d'une voix faible. J'ai dit des choses incohérentes... Je ne voyais plus rien...

— L'ennui c'est que vous les avez criées, ces choses, coupablement le Directeur. Dans votre position c'est très regrettable. Il y avait plus de trente élèves dans ce café. D'ailleurs ce café... enfin c'est un autre problème, que j'aborderai en temps et lieu. Mais vous conviendrez, monsieur Calmet, que votre attitude a été parfaitement scandaleuse.

Jean Calmet l'admit en balbutiant.

— Avez-vous les nerfs malades, monsieur Calmet ? Faudrait-il vous soigner, vous faire traiter quelques semaines en clinique ?

Jean Calmet sursauta, horrifié. La clinique, les psychiatres, son pauvre cœur percé à jour, la cellule, le régime... Il osa se déclarer en bonne santé.

— Est-ce que vous buvez, monsieur Calmet ? On vous voit souvent à des tables d'élèves, avec des bières, des anisés...

Non, Jean Calmet ne buvait pas. Certes il aimait la compagnie des jeunes gens. Non, il ne les incitait pas à boire. Non, mais non monsieur le Directeur, il n'avait lui-même aucun goût particulier pour l'alcool. Non, le vin ne lui était pas nécessaire. Et ne l'avait jamais été.

— Vous devriez vous marier, monsieur Calmet, dit le Directeur. Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Et vous qui sortez d'une grande famille, vous devez vous trouver d'autant plus solitaire, maintenant. J'ai bien connu votre cher père, vous le savez, voilà un homme qui a

vécu pour les siens, couvert d'enfants, de patients ! Ah quel excellent homme c'était. On en manque, de gens comme lui, aujourd'hui. Ce pays en a sérieusement besoin. Le format, monsieur Calmet ! La poigne ! La force ! Le dévouement ! Bref, coupa-t-il soudain, je compte sur vous pour que le petit incident de l'Évêché ne se reproduise pas. Pensez aux vôtres, pensez à nous. Aérez-vous. Trouvez une compagne, faites-lui des gosses, monsieur Calmet. *Et libri, et liberi*, comme disaient vos chers Latins. Vous pourriez avoir le temps de potasser vos bouquins et d'élever une petite famille. Allons, au revoir, monsieur Calmet. J'ai été content de vous voir. J'ai entièrement confiance en vous.

Il se levait, la stature écrasante au veston jaune cachait toute la fenêtre, une grosse main velue se tendait vers Jean Calmet, broyait la sienne, la secouait en l'air entre le ventre du cannibale et la victime provisoirement épargnée. Le rescapé se retrouva tout ahuri dans le corridor où le Ramuz de bronze le fixait de ses globes vides et écoeurants.

Jean Calmet descendit à la Palud. Il ne pensait pas, il marchait machinalement, c'était la fin de l'après-midi, un peu tiède, un peu sucrée. Il savait où il allait. Il n'avait pas honte. Il fallait chasser la scène qu'il venait de vivre par une autre scène peu fréquente. Il fallait échapper à la masse de Grapp bouchant la fenêtre, tuant la vie.

Jean Calmet, tranquille, descendit la place de la Palud jusqu'à la Louve, il poussa une porte à main droite, s'engagea dans un escalier. Troisième étage. Une porte de bois peint en noir, une étiquette y est collée : Pernette Colomb. Jean Calmet sonne. La porte s'ouvre : Pernette Colomb. Les gros seins dans le corsage ouvert. L'œil allongé au fard brillant. Cinquante-cinq ans. Ronde, la bouche rouge, une figure ironique et sale.

— Ah mais c'est mon petit professeur !

Elle s'exclame, pose un baiser sur la joue de Jean Calmet, s'efface de trois quarts, fait une révérence et d'un geste comique l'invite à pénétrer dans son deux-pièces.

— Comment va ce petit professeur ? Il y a longtemps qu'il n'est pas revenu vers sa Pernette ! On avait donc beaucoup à faire, et des bonnes amies à aimer !

Jean Calmet n'est pas rebuté : sous la gouaille il repère une espèce de tendresse un peu voilée qui use doucement son angoisse. Pernette se coule auprès de lui sur le canapé :

— On veut d'abord penser au petit cadeau, n'est-ce pas, Chouchou, comme ça on aura l'esprit plus libre pour la suite. Comme d'habitude, petit prof ?

Sans la regarder, dans la main qu'on a posée sur sa cuisse, Jean Calmet glisse l'unique billet de cinquante francs qu'il a préparé dans

sa poche. Pernette le happe et le jette dans le tiroir d'une commode qu'elle referme à double tour. Elle bat des mains, revient vers Jean Calmet en courant et se lance contre lui sur le canapé en levant en l'air ses jambes nues qui luisent. Elle l'enlace, sa bouche rouge qui sent la grenadine se pose rapidement sur sa bouche.

— Viens mon petit.

Elle le tire par le bras. Elle le pousse dans la deuxième pièce, l'arrête devant un lavabo. Il fait tiède. Elle ouvre la ceinture du pantalon, glisse la main dans le slip, saisit le sexe de Jean Calmet, le pose sur le bord froid de la cuvette. Savonnette rose. Deux mains, sous le jet chaud, lavent lentement le sexe dressé. On retient son pantalon sur les cuisses. On suit la grosse femme jusqu'au lit plat. Combinaison. Gaine saumon. Jambes déjà nues. Elle se penche sur le ventre haletant, la bouche grenadine aspire, pourlèche, une main va et vient sous le dos étroit de Jean Calmet avec une surprenante rapidité.

La culotte noire glisse sur les grosses cuisses. Pubis presque rosé. La main du professeur de langue et de littérature latine au Gymnase cantonal de la Cité qui fouille dans le nid public, qui écarte des lèvres lubrifiées à la glycérine.

— Viens ! Viens ! Soupirs. Tortillements. Jean Calmet agenouillé dans les rondeurs, les obus, les tonnelets, les jambons lisses de Pernette Colomb. Un jour elle lui a expliqué ce nom de Pernette. En fait je m'appelle Denise. Mais mon père m'aimait comme un fou. Il buvait, mon père. Il était couvreur. C'était à Fribourg, avant la guerre. Il me prenait sur son vélo, on allait faire des tours à la campagne, on s'arrêtait dans les cafés, il rebuvait des pommes, des absinthes, on avait de l'absinthe comme on voulait, en ce temps-là. Mon père m'appelait sa bête à bon dieu, sa pernette, il disait en riant à ses copains que j'étais son seul amour, sa consolation et sa grâce. Un jour qu'il avait bu plus que d'habitude, il est tombé d'un toit et il s'est fracassé la tête sur l'asphalte. Depuis je n'ai jamais voulu m'appeler autrement que Pernette. C'est ce qui me reste de lui. Mon nom de guerre, professeur ! Jean Calmet s'est enfoncé dans la grosse coccinelle qui feint de se troubler, habile. Chéri ! Chéri ! crie la bête. Français, encore un effort ! songe le chéri, que ce mot blesse. Mais la douceur mouillée le presse, le suce, il s'ancre profondément en elle, presque immobile, il se répand dans la cave heureuse.

Au moment de s'en aller, Jean Calmet n'est pas triste et la rumeur de la place lui promet de lui tenir chaud tout à l'heure. Denise a des mots gentils ; comme elle connaît son client depuis des années, elle lui offre un verre de fine pour qu'il ne parte pas trop solitaire dans la ville.

Jean Calmet reçoit encore un baiser à la grenadine. Il hésite sur le seuil. Il sort. Mais oui, mais oui, je reviendrai. C'est dans le corridor

que la tristesse lui tombe dessus. Il descend l'escalier. En se retrouvant sur la place, il éprouve une honte qui le glace, lui fait fuir le regard des gens. Oh Jean Calmet, tu sais trop que Denise est le féminin de Dionysos ! La sœur, la fille, la compagne exaltée du divin ! Dérision. Parodie. Mais le soir tombe. Jean Calmet baisse la tête, et cet instant précis, comme on cède à ses pans d'ombre, il accepte de se détourner des grandes montagnes pleines de dieux.

III

LA JALOUSIE

Ses membres étaient pleins d'une vigueur juvénile...
Job, xx, 11.

En ce temps-là eut lieu une manifestation, au Gymnase, qui fit parler tout le pays et donna une célébrité définitive à M. Grapp. Pour des raisons différentes, la manif devait changer la vie de Jean Calmet

Tout avait commencé à la Cathédrale, au cours de la cérémonie des Promotions, qui marque le passage de centaines de garçons et de filles du collège secondaire au Gymnase. Comme il disposait de la chaire très solennelle pour y réciter un poème, un élève en profita pour critiquer vertement le système, mettre en cause les programmes, se gausser de ses professeurs et engager ses camarades à n'en pas subir davantage.

Scandale épouvantable.

Aux Promotions, et dans la chaire sacrée de la Cathédrale, un contestataire, un gauchiste insultait les autorités ! Les journaux faisant mousser l'affaire, tout le pays réagissait : la campagne saisisait l'occasion de blâmer une école qui ne fabrique à longueur d'année que des gauchistes, les villes se partageaient entre faux-durs de droite et rigolards socialisants, les parents écrivaient des lettres vengeresses aux rédactions et se battaient pour faire couper les cheveux de leurs fils.

M. Grapp et le Département de l'Instruction publique prirent une décision spectaculaire : l'orateur fut suspendu, de sorte qu'au lieu de venir aux cours en avril il ne retrouverait le Gymnase qu'en septembre. Ce fut le prétexte, dès la fin d'avril, à toutes sortes d'événements que les groupes de gauche suscitaient sans cesse : défilés à calicots et à pancartes, réunions sauvages sur les petites places de la Cité, tracts quotidiens de la Taupe, de Spartacus, de la Ligue marxiste ou de Rupture, discours de l'exclu devant le Département de l'Instruction publique. Réintégrez Pierre Zwahlen, scandait place de la Barre une foule colorée et joyeuse à laquelle s'étaient mêlés pas mal de clochards, de pochards et de faux légionnaires, âmes damnées du quartier et de ses deux cafés déglingués. C'était par un bel après-midi de printemps, les feuilles couronnaient les petits arbres de la Barre d'une mousse légère et le grand marronnier avait rafraîchi de cent ans. Les jeunes gens, gesticulant et riant, avaient débouché de la rue de l'Université en un cortège désordonné où l'on dansait, où l'on chantait, des filles avaient des fleurs dans les cheveux, des pensées piquées dans leurs tresses, des petites roses, d'autres brandissaient des bouquets de tulipes qu'elles avaient cueillies dans les parcs publics, à Ouchy, à Montbenon, puisque tout est à tous ! À nous les fleurs, à nous la fête.

Rien ne manquait : les pancartes allègres, faites l'amour, engueulez vos profs, changez l'école, vos parents sont des cons, et l'amour encore, la liberté, comme dans un poème d'Éluard. Des robes longues, des pieds nus, des jeans, tous les uniformes abandonnés au bord du fleuve par les sudistes à la fin de la décisive journée du 6 avril 1865, et de jolies chansons encore, *Le Partisan*, *L'Internationale*, *Bandera rossa*, *Le Temps des cerises*, et des gens stupéfaits sur les trottoirs, les alcooliques du coin auxquels leur barbe de trois jours fait une tête de chardon, de vieilles prostituées ravies de tout ce chahut, trois ramoneurs ivres qui jettent leur tubette en l'air, un épicier râleur qui voudrait appeler les flics mais qui finit par entonner *Le Temps des cerises* avec les autres, un nain jailli comme un boulet du Café du Pavement, il a du mal à s'arrêter, il s'écrase contre un groupe de filles fleuries et se presse contre elles, étend ses bras démesurés, agrippe une longue jupe orange, saisit une taille à pleines mains et se met à tourner, danse, virevolte avec la belle, la grande, la sublime adolescente de tous ses rêves.

Jean Calmet regardait le spectacle avec un intense plaisir. Il était assis sur le petit mur qui délimite le parc des voitures de la Gendarmerie, au pied du Château, il aimait la couleur du ciel, ce bleu vif sur la farandole, il s'amusait des slogans répétés au mégaphone, des remous, de la rumeur, et quand Zwahlen entonna son discours, il l'écouta et s'en réjouit. Soudain il se rembrunit et l'angoisse lui noua la gorge : il venait d'apercevoir, au centre d'un groupe mouvant de filles et de garçons, un petit panier rond qui lui rappelait de façon aiguë l'offrande du Chaperon rouge. Il fixa le groupe : le panier apparaissait entre deux hanches, à demi-caché maintenant par des calicots et des pancartes. Mais Jean Calmet distingua tout à coup une chevelure dorée qui coulait d'une toque jaune et blanche : Thérèse. Et qui lui donne la main ? Ce jeune homme aux longs cheveux ? C'est Marc, ce garçon sombre, Marc le fiancé de la petite morte de Crécy, Marc-Orphée aux beaux cheveux qui fut photographié sur la dalle froide avec la diaphane Eurydice aux portes des Enfers. Marc tient la main de Thérèse. Tourbillon de robes et de rubans. Cris. Éclats de rire. Puis les mégaphones engagent la foule à se regrouper place du Tunnel et en quelques minutes la Barre est vide, on perçoit encore les chants qui s'éloignent, le printemps reste maître du terrain.

Jean Calmet retrouva Thérèse à l'Évêché : elle lui raconta la manifestation sans lui parler de Marc. Elle venait de reprendre les Beaux-Arts, Thérèse, elle voulait faire de la décoration, ça va plus vite que l'enseignement. Non, elle n'était pas retournée à Montreux. Elle y passerait le week-end. Montreux : Jean Calmet vit les bouquets de palmiers devant le lac violet sous les créneaux des hôtels gothiques du golfe d'or fondu.

— Tu viendras me chercher, dimanche soir ?

— Où seras-tu ?

— À l'Apollon, je pense. Passe voir si j'y suis. Je vais pas rester toute la journée avec ma mère. Oui, passe à l'Apollon vers six heures. On boira un verre et on rentrera à la Cité. D'ac ?

— D'ac, dit Jean Calmet. Elle disait toujours d'ac pour d'accord. Il se mettait à parler comme elle. Tu as travaillé, aujourd'hui ?

Pas de réponse. Geste évasif. Sourire essuyé par la langue, oh chatte, chatte à blouse transparente, chatte aux colliers de cuir et de cuivre, aux bagues arabes et afghanes, chatte aux poils en copeaux de bronze crêpelé où surgit la douce aile de la folie et du désir hoquetant dans l'ombre humide.

Puis ils se quittent, Jean Calmet va corriger des travaux chez lui, il se couche tôt, il dort. Le matin il se lève en se rappelant le rendez-vous de dimanche à Montreux.

Il était huit heures quand il arrivait au Gymnase. Il parqua sa voiture à la Mercerie, et dès qu'il en fut sorti il sentit qu'il se passait quelque chose d'anormal. En l'apercevant, un type dont la figure ne lui était pas connue se cacha rapidement derrière un mur. Des pancartes étaient entassées sur les bancs de la promenade. De très jeunes gens, apparemment des collégiens ou des apprentis de première année, fumaient des cigarettes appuyés à la vitrine de l'Évêché.

Jean Calmet, à cette petite heure verte de l'aube où les premiers pigeons de la Cathédrale donnent leur premier baiser bec à bec à leur pigeon ronsardienne, le jeune et gentil professeur Jean Calmet était à mille lieues de supposer ce que la matinée allait lui révéler, et l'effet fatal que cette découverte devait exercer sur sa propre vie déjà minée par un certain nombre d'agressions et d'humeurs assez efficaces pour le jeter à Cerbère.

Mais l'heure était à la lecture de *La Tribune*. Jean Calmet, sirotant un ristretto tiède, parcourait le journal en admirant le nombre de cochonneries que glorifiaient ses pages grisâtres.

Second ristretto à peine plus chaud. Entrée de quelques élèves pressés. Fumée des cigarettes. Ovomaltines. Sonnerie d'entrée perceptible par la porte ouverte.

Soudain, la fête.

Une centaine de jeunes gens arrivent en courant de la rue de la Mercerie et s'asseyent dans la cour du Gymnase d'en bas, ils rient, ils crient des slogans. C'est un *sit in* : comme sur les campus, ils sont assis, ils s'amusent beaucoup, les professeurs les enjambent pour entrer dans le bâtiment. Une cinquantaine de garçons pénètrent en gesticulant dans le préau d'en haut. Un mégaphone appelle les gymnasiens à réagir contre la décision du Directeur et du Département. Remous. Cris. Des groupes s'apprêtent à entrer dans le bâtiment de l'Académie.

Soudain le silence se fait, chacun demeure pétrifié : sur la porte de l'Académie, massif, immense, le crâne luisant, le nez chaussé de ses terribles lunettes noires, M. Grapp est apparu, contemplant l'adversaire, comme rêveur. Mais en dépit de la force concentrée qu'il incarne, c'est autre chose qui stupéfie l'assistance : à la main – monstruosité nouvelle, objet sorti du fond des âges, signe agresseur et dominateur étonnant comme un animal archaïque, Grapp tient un fouet, un long fouet d'artillerie bouclé comme un serpent prêt à mordre, une longue lanière de cuir tressé jaillie d'un manche luisant et dru comme une matraque. Un instant de stupeur, un garçon pousse un cri, le mégaphone reprend sa rengaine et la foule des manifestants marche sur la porte principale. Grapp s'est mis en marche lui aussi. Quelques secondes d'hésitation. Puis Grapp lève le fouet, le fait siffler et bondit sur les assaillants. Interdits, les garçons reculent. Ils le diront plus tard : ce n'est pas la peur, ou le respect, c'est le saisissement qui les a fait céder. Ils sont ahuris, abasourdis, plusieurs rient nerveusement. Alain et Marc prennent des photos. Mais le fouet siffle toujours, Grapp avance, tout à coup le groupe entier se met à fuir, gagne la grande porte en désordre. Alors Grapp ne se contient plus, il court de l'un à l'autre, le fouet haut, il rattrape les fuyards, il bondit jusqu'aux baraques de bois à l'entrée ouest, il revient à grands sauts, le fouet toujours dressé, sifflant, il passe le portail, il poursuit les rescapés dans la rue de la Cité-Devant, il tourne sur ses pas, il saisit le portail vénérable, il ferme la grille à grands bras. La cour est vide. M. Grapp est maître du terrain.

Jean Calmet a vu toute la scène d'une fenêtre de la salle des maîtres. Lui aussi, il est stupéfait. Les jours suivants les élèves lui donneront des détails qu'il n'a pas pu saisir de l'étage : M. Grapp bavait et écumait en courant, il poussait des cris inarticulés, un élève a reçu un coup de fouet dans l'œil... Rien ne peut ajouter à la panique qu'inspire le spectacle de ce colosse armé de l'affreuse tresse meurtrière. Les jours suivants, caricatures, photos, messages pleuvront. Grapp aura droit à une mention dans *Le Monde*, à son portrait, armé du fouet, dans *Le Canard enchaîné* : la gloire, et rire jaune, rire noir ou rire rouge, à nouveau tout le pays se divise et s'engueule.

Qu'est-ce qu'un fouet ? Jean Calmet rêvait sur l'instrument et ses pouvoirs. Fouet du bourreau, fouet de l'amant, fouet de l'humiliation et du plaisir. Fouetter le sang. Un coup de fouet. Ce café m'a donné un coup de fouet. Fouetter un gamin désobéissant. Tu seras fouetté ! Un père fouettard. Et c'est bien ainsi, le Père Fouettard, que Grapp avait été immédiatement surnommé par tout le monde. Mais sur les photographies, dans les journaux, les lunettes noires, la calvitie bosselée et le rictus corrigeaient sévèrement ce que le mot aurait pu

avoir d'un peu bonasse. Au contraire, ce surnom de Père Fouettard prenait un air sadique convaincant, et la stature du personnage, les épaules énormes, le cou large, les mains poilues lui donnaient un soutien extravagant. Devant les images des journaux que l'encre d'imprimerie noircissait et simplifiait sinistrement, même ceux qui n'avaient jamais rencontré M. Grapp ressentaient sa vigueur colérique, rageuse, concentrée, comme une évidence presque insupportable. Comme une espèce d'obscénité.

Une nuit, Jean Calmet vit le fouet dans un cauchemar, il cria, il s'éveilla fâché de sa peur et se promit de se surveiller. Rien n'y faisait : la taille de Grapp avait encore augmenté depuis l'affaire et le grotesque, la bouffonnerie, la folie de la scène n'avaient fait qu'accroître, mystérieusement, l'autorité déraisonnable et brutale que Jean Calmet lui reconnaissait. Il s'apercevait, dans les conversations qu'il avait presque tous les jours avec ses élèves à l'Évêché, que ceux-ci avaient réagi et continuaient à réagir exactement comme lui : ils avaient subi le fouet comme un avertissement paternel voulu par le destin. Exaspérés, furieux, ou simplement ironiques, ils avaient abandonné le terrain, ils avaient fui sous la menace de la terrible lanière. Mais plutôt qu'à elle et à son cuir sifflant et luisant, c'était à son symbole autoritaire qu'ils avaient cédé, au signe du Père, au sceptre de l'ordre, et cette fatalité hiérarchique les rassurait obscurément, profondément, autant qu'elle les agaçait à la surface. L'autorité s'était manifestée, glorifiée de son attribut : tout était bien. On pouvait rester des enfants puisque le Père était au pouvoir. Puisqu'il veillait. Puisqu'il s'était montré dans toute sa magnificence orageuse et dominatrice.

Zeus ! Jupiter tonnant ! Du fond des âges surgissaient les analogies paternelles. Et le lieutenant du Créateur, le Roi-Dieu, le père de l'État, le prince-père de ses sujets, toutes les hypostases du pater familias sévère et punisseur dans sa rude bienveillance.

En classe, l'un de ces matins, on négligea *L'Âne d'or* pour parler de l'événement, et Jean Calmet se rendit compte encore une fois de l'attention que chacun de ses élèves lui avait prêtée. Ce n'était pas tant parce que des dizaines de posters et des piles de tracts en accusaient la portée. C'était plus grave : comme la découverte de la Dépendance, et ils en étaient curieusement soulagés et rassurés.

Ce matin-là, de son pupitre, Jean Calmet regardait particulièrement Marc, qui, lui, fuyait. Marc est assis au fond de la classe, dans l'angle opposé aux fenêtres, à côté de Sandrine Dudan. Bon ménage, Marc et Sandrine, ils s'épaulent, ils trichent ensemble, ils dessinent, ils font des films. Sandrine est petite, noire, rapide, une chèvre des pierriers. Marc le fuyait... Quelque chose tracassait Jean Calmet : depuis la première manif, Marc laissait des traces de plus en

plus fréquentes chez Thérèse : d'abord c'avait été un classeur, un foulard, puis son agenda, et par une sorte d'impudeur provocatrice, les *Romans grecs et latins* de la Pléiade que Jean Calmet lui avait prêtés. Dès la porte, Jean Calmet avait reconnu le gros livre vert, sur l'unique chaise, au chevet du lit défait.

— Qui t'a passé ce livre ? avait demandé Jean Calmet en haletant. Il n'avait même pas salué Thérèse, ne l'avait pas prise dans ses bras, ni déposé un baiser bref à la tempe mousseuse.

— C'est un de tes élèves : Marc. Je voulais lire *L'Âne d'or*. Depuis le temps que vous m'en parlez...

— Tu aurais pu me le demander.

Jean Calmet allait poser la question qui l'étranglait :

— Il te l'a apporté ici ?

— Il l'a oublié en partant. Ça t'embête ?

La salope. Voilà. C'est fini. Je n'ai plus rien. Marc... Jean Calmet voit le beau visage insolent, la mèche longue sur le nez, les yeux qui brûlent d'un feu doux, les pas lents et les gestes, si tendres, si clairs sur la tombe de Crécy... Il ressent la déchirure jusqu'au fond de l'âme.

— Il a passé la nuit ici ?

— Nom de Dieu, Jean ! J'ai dix-neuf ans ! Je fais ce que je veux, tu comprends, ce-que-je-veux !

Les yeux pleins de foudre. Elle crache, elle se rétracte, elle va bondir, la Fille au Chat. Marc sur le couvre-lit doré. Marc et les petites tasses à café. Marc dans le creux du lit, Marc crucifié, Thérèse rampe sur lui, succube adorable, goule qui roule, vampire coiffé d'or léger. Oh la petite chambre est un château sur une montagne boisée, une forteresse maudite où le génie du mal attire les pauvres passants ! Sorcière, bourreau, fée maléfique, la Fille au Chat se fait livrer les garçons du voisinage, elle triture leur chair, elle s'en repaît, elle s'en nourrit, la sanglante !

Thérèse ne lui saute pas à la figure.

— Viens, dit-elle seulement.

Jean Calmet marche vers elle.

Thérèse l'accueille, ouvre les bras, frotte sa bouche contre sa gorge où la barbe gratte un peu, l'attire sur le lit défait. Il est cinq heures, la fin de l'après-midi, les rues doivent être pleines de gens affairés. Elle couche Jean Calmet comme un bébé, lui enlève sans hâte ses vêtements, le couvre du drap et du gros duvet, se déshabille à son tour, se couche sur lui, l'enferme dans sa nuit blonde, le parcourt d'une langue rapide comme une pluie d'été. Le regard de Marc fuit toujours. Fasciné, Jean Calmet n'a pu détacher ses yeux de la belle tête sombre, de la mèche inquiète... Où était-il cette nuit ? Dans la petite chambre de la Cité-Devant ? Ils ont fait l'amour, c'est sûr. Il suffit que je tourne le dos pour qu'ils se rejoignent. Marc, dix-huit ans,

Thérèse, dix-neuf...

La classe était en effervescence. Les élèves se coupaient la parole. Le ton montait. L'excitation colorait les joues, Jean Calmet n'essayait même plus d'arbitrer le débat. Il s'était appuyé au fond de la classe, juste à côté de Marc, du coude il touchait son pull-over de grosse laine et le garçon ne se retirait pas, comme frappé de stupeur par la fatigue. Il se réveilla à l'Évêché, tandis que les cloches de la Cathédrale sonnaient midi, à la table de Jean Calmet, lorsque Thérèse, qui s'était arrêtée un instant sur le seuil, dans la lumière, comme au seuil d'une grotte obscure, les eut repérés et s'avança vers eux en riant.

— Bonjour monsieur le Professeur. Bonjour Marc. Elle portait un mouchoir de cachemire blanc et jaune sur les cheveux, comme une icône. Bonjour Marc...

Tous trois savaient. Jean Calmet épiait leurs yeux. Des enfants joyeux. Un gymnasien et une étudiante aux Beaux-Arts. Ils mangèrent les trois, Thérèse, Marc, Jean Calmet, puis les enfants retrouvèrent leurs cours et Jean Calmet, qui avait congé, regagna son domicile où il avait à faire de la correspondance et à corriger des travaux.

Il ressortit vers cinq heures et il alla boire une bière. À la Brasserie de la Sallaz, devant la fenêtre, un jeune homme annotait une Bible. C'était un barbu d'un peu plus de vingt ans, large, réfléchi, porteur de lunettes, il lisait, il inscrivait des choses dans un carnet, il poursuivait sa lecture et d'un mince crayon d'argent, il notait dans la marge du texte et soulignait de longs passages en s'aidant d'une petite règle de poche comme en ont les mathématiciens et les géomètres. Jean Calmet regarda ce barbu avec envie : en dépit du tohu-bohu, le garçon était absolument isolé dans sa lecture, pénétré par le texte, habité par la parole comme un ermite dans sa cellule. Il répandait une impression de force serrée et de sérénité. Il continuait à écrire dans la marge de sa Bible, à souligner, à écrire brièvement et soigneusement dans son calepin. Qui était-il ? Un étudiant en théologie, ou déjà quelque jeune pasteur suffragant d'une des paroisses de la Sallaz ou de Chailly ? On était vendredi. Il préparait sans doute son prêche de dimanche. Ou s'agissait-il d'un de ces innombrables évangélistes qui sillonnent le pays, attirent les jeunes gens et fondent des communautés désordonnées qu'ils se hâtent d'abandonner pour des lieux plus stables ? Celui-ci paraissait trop sérieux pour le rôle. Alors éducateur ? Aumônier d'une institution ? De la Maison d'éducation de Vennes, par exemple ? Jean Calmet frissonna. La Maison de Vennes avait plané comme une menace sur toute son enfance. Si tu n'es pas gentil, on te mettra à Vennes ! — Ah ce gamin, disait la mère d'un des patients du docteur, un ouvrier du port de Paudex qui avait du mal avec son

garçon : il est à Vennes, évidemment ! À l'époque on parlait de la *Maison de Correction* : Jean Calmet la peuplait d'enfants nus, couverts de plaies, et de bourreaux armés de verges et de fouets. Comme sur une image anglaise, que Jean Calmet avait vue dans un vieux livre du docteur, les garçons étaient attachés à leur lit, fixés au mur par des anneaux, battus à la cravache, au fond du dortoir, par des surveillants énormes et hilares.

Mais ce barbu n'avait rien d'un tortionnaire. Il s'appliquait à lire avec un visible bien-être, et Jean Calmet s'émerveillait qu'à des milliers d'années de distance les discours de Moïse, de David ou de Salomon pussent captiver et remplir un cœur de vigueur fraîche ; qu'une parabole de Jésus fût capable d'enseigner la vérité la plus quotidienne ; que les récits des disciples ou les lettres de saint Paul fussent rassurants comme des demeures solides et claires, comme des évidences actuelles. Un souffle passait sur les tables des buveurs de canettes et de vin blanc. Une rumeur très ancienne hantait la salle : Dieu poète, le Dieu des mots, envoyait son Verbe par cette petite Bible grenat ouverte auprès d'une chope de bière, et les millions de clameurs de l'Ancien Testament répétaient à leur tour la parole du Maître, les plaintes et les louanges des Évangiles répercutaient Sa voix en écho.

Sidéré, Jean Calmet s'abandonnait à une extase catastrophique, comme s'il l'avait attendue depuis des mois. Un buisson de broussailles flamba. Des fleurs s'emplirent de sang. Des armées de grenouilles envahirent les rues et pénétrèrent dans les maisons. Des nuées de moustiques sortirent de la poussière du sol. Des mouches venimeuses surgirent. Les troupeaux de mai crevèrent au bord des routes, le Jorat ne fut plus qu'un charnier puant. Des ulcères, des pustules couvrirent les membres de tous ceux que Jean Calmet avait jamais approchés de loin ou de près, comme s'il fallait les punir d'avoir rencontré une créature aussi désespérément coupable. Un énorme nuage de grêle creva soudain sur le pays, massacrant l'herbe déjà haute pleine de campanules et les vergers aux pétales brillants. Puis le fœhn tourbillonnant jeta des tonnes de sauterelles sur les villes et sur les villages, elles se collèrent dans les oreilles et dans les yeux de ceux qui osaient encore sortir. Les parents, les élèves, toutes les connaissances de Jean Calmet étaient demi-morts, à genoux, éplorés et criant merci : une nuit épaisse comme de la soupe aux pois recouvrit complètement le territoire. Ça gluait, ça pesait, et lorsque tous les premiers-nés moururent à la même heure, Jean Calmet se réjouit enfin d'être le benjamin de la tribu et d'échapper pour une fois à la colère de l'Éternel.

Le barbu lisait toujours sa Bible.

Jean Calmet avait bu sa bière depuis longtemps. Où était Marc ?

Où était Thérèse ? Ils faisaient l'amour sous le couvre-lit couleur d'or ? Nus, transpirants, agiles, ils échangeaient leur salive, leur souffle jeune, et de leur lit, toutes les quarante-cinq minutes, ils entendaient retentir la sonnerie du Gymnase. Jean Calmet ne leur en voulait pas. Il souffrait. Une aiguille lui perça le cœur lorsqu'il imagina l'étreinte des épaules et des bras, les aisselles noires de Marc collées aux aisselles blondes de Thérèse. Une pointe de couteau lui troua le crâne quand il revit la plage lisse, incurvée, uniment argentée autour du petit nombril enfantin de Thérèse. Le tranchant d'une hache s'abattit sur ses poignets et lui cisaila la chair jusqu'à l'os au moment où il revit les très fins ongles aux doigts du pied que Thérèse tend vers lui, du fond du lit : « Mords-moi, dit-elle, prends mes doigts dans ta bouche, c'est comme quand j'étais petite, avec mon père, je veux te manger, il criait, ça chatouillait, il mettait mon pied dans sa bouche, il mordait, ah j'ai faim, j'ai faim, disait-il, je croyais vraiment qu'il allait m'engloutir tout entière ! »

L'image rappelait d'étranges souvenirs à Jean Calmet. C'était un jeu très ancien, il devait avoir trois ou quatre ans, et il ne s'en souvenait jamais sans retrouver avec un frisson l'espèce d'horreur que lui inspirait le bruit du couteau sur la pierre rèche. Le docteur venait de rentrer de sa tournée, le visage rouge, en sueur, ou les cheveux collés par la pluie. On avait fini de souper, les grands étaient remontés dans leur chambre, la bonne lavait la vaisselle, à la grande table d'en bas seuls étaient restés Jean Calmet et sa mère. L'enfant coloriait des dessins en chantonnant, M^{me} Calmet tricotait. Soudain, l'auto ! La porte qui claque, les pas lourds et pressés dans le gravier. La porte d'entrée, du bruit dans le vestibule et le père pénètre dans la pièce. Son couvert est mis au bout de la table, devant l'horloge plus haute que lui. Il tape sur l'épaule de sa femme, il soulève Jean Calmet, le bouscule, le houspille, l'embrasse, corrige d'un trait son dessin, se moque, l'embrasse encore, repose l'enfant qui reste debout devant le soupeur affamé. M^{me} Calmet apporte de la viande, verse un nouveau verre de vin.

— Pourquoi restes-tu planté devant moi ? s'écrie le docteur qui fixe Jean Calmet dans les yeux en mastiquant sa viande à grandes dents. Un silence, pendant lequel les yeux farouches ne le quittent plus.

— Je vais te manger si tu ne t'enfuis pas. Je vais te manger pour mon souper, mon pauvre Jean !

Jean Calmet ne peut pas s'enfuir. Il n'en a pas envie non plus. Il connaît la suite, il l'attend. Il frémit de plaisir et de peur en y songeant.

— Alors tu ne veux pas aller te cacher ! Ah tu vas voir !

Le docteur saisit le couteau à viande de la main droite et le brandit

devant lui, la lame étincelle. Dans la main gauche il a son couteau de table, et lentement, soigneusement, il aiguisé les deux lames en les frottant avec force l'une sur l'autre, tandis qu'il fait des mines cruelles, qu'il roule les yeux, qu'il montre les dents, qu'il se passe la langue sur la bouche.

— Ah ! Ah ! crie-t-il en épaississant sa voix, ah, ah, ah, je vais te manger, petit Poucet, je vais t'ajouter à mon souper ! Tu vois, j'aiguisé mon grand couteau !

Et Jean Calmet admire la lame briller et fulgurer sous la lampe.

— Écoute, l'acier s'aiguisé, écoute ce joli concert !

Et Jean Calmet s'émerveille de l'affreux chuintement des deux lames.

— Ah, ah, ah, le gros monsieur va manger le petit garçon qui traînait dans la forêt !

Le docteur grimace toujours. Tout à coup, avec une agilité incroyable, il lance la patte, attrape Jean Calmet par le collet, l'attire à lui, le ploie sur ses genoux et pose la lame froide sur sa gorge.

— Alors, mon agneau ! crie le docteur. On va lui couper la garguette ! On va le saigner, ce mignon !

La pointe pique la peau, le docteur pèse un peu, c'est le jeu, l'acier s'enfonce d'un millimètre dans la chair où quelques petits vaisseaux cèdent aussitôt. La main gauche du docteur agrippe la frêle épaule. La droite promène le couteau sur le cou blanc. Le bourreau grogne et gronde. La victime s'abandonne et se pâme de plaisir. Au fond de la pièce, dans l'ombre, M^{me} Calmet, immobile, contemple la scène rituelle d'un regard fixe et sans expression.

Maintenant le docteur a lâché l'enfant, il termine son souper comme s'il ne s'était rien passé. Voilà, c'est fini. D'ailleurs il est l'heure d'aller au lit. Craintivement, Jean Calmet dépose un baiser sur la joue de son père. Et sa mère l'emmène dans sa chambre, à l'étage, le couche après une rapide toilette...

Jean Calmet paya sa bière et sortit. Les lampes s'allumaient. Thérèse et Marc s'étaient peut-être endormis. Jean Calmet rentra chez lui et s'assit rêveusement à son bureau : par une coïncidence ironique, sur la pile des travaux à corriger, la feuille de Marc était la première. Jean Calmet lut à haute voix : Marc Barraud, Version latine, 2 G classique. M. T. Cicero : *De finibus*. Il prit la copie, la posa devant lui et d'une plume lasse, il commença à barrer de rouge les fautes et les contresens que la fatigue de l'amour avait inspirés à son élève bienheureux.

Le lendemain, qui était un samedi, toute la matinée fut occupée par une conférence des maîtres d'une urgence et d'une solennité

particulières. M. Grapp l'avait réunie pour répondre à l'inquiétude que les récents événements avaient fait croître dans la foule des professeurs, saisis par la vivacité des réactions des élèves et de leurs parents surexcités. Séance pénible pour Jean Calmet, qu'un sentiment de culpabilité rendait muet au fond de la vaste salle boisée et austère comme une salle de paroisse de l'Église du Réveil. Sur leurs chaises alignées comme pour un spectacle, près de cent collègues avaient pris place avec gravité. Même les plus jeunes avaient l'air sévère et tendu. Tous étaient mariés, ou fiancés, les quelques femmes de l'assemblée étaient irréductiblement nettes. Lui, Jean Calmet, était le rival d'un de ses élèves auprès d'une étudiante des Beaux-Arts. Brouhaha. Chaises qu'on tire. À huit heures quatorze exactement, le Directeur fit son entrée et le silence s'installa. M. Grapp alla prendre place à la grande table qui faisait face aux rangées de chaises, au milieu des doyens et du secrétaire qui s'affairait déjà dans ses papiers.

M. Grapp présidait d'une voix forte et, ce matin-là, le souvenir de son geste encore tout proche chargeait son discours d'une émotion convaincante. À mesure qu'il parlait, détaillant l'événement, analysant les circonstances, jugeant les réactions des autorités et du public, il prenait plus d'empire sur l'assistance où les ricanements et les airs sceptiques de la gauche et des esprits forts faisaient place au visage préoccupé des heures graves. Député au Grand Conseil, colonel à l'état-major général, Grapp possédait l'art de manier une assemblée, et sa stature – il était debout derrière la table, dominant la salle de ses cent kilos – déconseillait le chahut. Affolé sous une figure impassible, Jean Calmet considérait l'abîme qui le séparait de cet homme et de la plupart de ses collègues. Ici, tous étaient au service de l'ordre, qui ne tolérerait aucun écart. — Et qui suis-je ? songeait Jean Calmet. J'erre. Je patauge. Je m'enfoncé. Je traîne. Exactement ce que disait mon père. J'aime une gamine qui a la moitié de mon âge. Je la dispute à un élève. Il suffirait de ça pour me perdre à jamais auprès de cette assemblée et du sacro-saint Département. Et quelle gamine ! Plutôt voyante, et la liberté d'une sauteuse. Je suis mal embarqué, une fois de plus. Ce que je fais parmi ces gens ? Je les trompe tous. Je serai puni. D'ailleurs Grapp n'arrête pas de me regarder. Pourquoi se retourne-t-on sur moi ? On voit mes peurs. Je dois être vert, oui, barbouillé de sale peur coupable. Coupable de quoi ? Thérèse a dix-neuf ans, après tout. Je suis célibataire ? Ce n'est pas interdit par la loi. Je mange à l'Évêché avec des élèves ? Je ne leur fais aucun mal. Au contraire. Mais d'où vient la crainte que j'éprouve ? Je suis pris en faute. Deviné. Le regard du Directeur sur moi. Il a enlevé ses lunettes noires, il les tient à la main, je vois ses yeux qui ne me lâchent pas.

C'est pour moi qu'il parle si fort. Moi qu'il avertit, qu'il menace ! À force de transpirer, c'est vrai, je dois être cochonné et baveux de terreur comme un pochard qui vient de vomir et qui garde du dégueulis sur les lèvres, sur le menton, quand il ouvre la bouche on sent l'odeur aigre de sa débauche, on voudrait vomir à son tour. Je pue la peur. C'est mon lot... Et Jean Calmet, qui ne se rappelle pas qu'il est un bon maître de latin, que ses élèves l'aiment, qu'il sert parfaitement le Gymnase, s'accuse et se fouaille au fond de la salle, tandis que son Directeur répond aux questions de la conférence.

Sylvain Gautier, le grand latiniste, a pris la parole à son tour. Sec, moustache blanche, acharné à convaincre. En voilà un qui ne cède à personne ! Jean Calmet l'a eu comme maître au Collège, il connaît son caractère de vieux Romain sobre et fou d'honnêteté. Quand Sylvain pose les yeux sur lui, Jean Calmet se décompose et cafouille comme dans la petite classe, au tableau, au cours des terribles interrogations sur Virgile ou sur Cicéron. Puis Verret, qui parle peu, a lâché quelques mots drôles. Le petit Beimberg, mathématicien agressif, au front bouclé de bélier, s'est lancé dans une diatribe de tribun. Le bel helléniste Hulliger a résumé très calmement la situation. Les dames ont admiré ses tempes argent ; et lorsque Jaccoud a demandé la parole à son tour, lorsqu'il s'est levé, lunettes étincelantes, boc dardé, gilet canari, veste orange, chacun l'a imaginé, à son assurance et à son ton péremptoire, dans le rôle du prochain Directeur. Jean Calmet admirait et se taisait. On a voté, et revoté. Charles Avenex, hidalgo désinvolte au long cou d'écrivain raffiné, s'est levé pour dire qu'il ne comprenait rien à ce qui se tramait. Jean Calmet a souri plusieurs fois mais il n'a pas osé parler, lui, il a mal à la tête, il est moite, il se morfond, au dernier rang de la salle solennelle il considère ce qui le sépare de ces gens de foi.

La séance a duré tout le matin. À midi, épuisé, Jean Calmet est allé se coucher, il a dormi et il a fait de mauvais rêves. Au réveil il s'en rappelle un : il est nu, il court dans la cour du Gymnase, le concierge le rattrape et le porte gesticulant à la salle des maîtres où toujours nu et terrifié de honte, il est contraint de prendre la parole devant leurs regards qui n'oublieront plus son humiliation. Puis Grapp l'enferme dans son bureau, le contemple affectueusement et lui prête un manteau d'officier pour rentrer chez lui.

Dimanche, Montreux. Côté pente des pigeons plongent dans le vert, côté lac cygnes et mouettes guerroient sur l'eau crêtée de mousse gazeuse par la bise. Arrivée sinistre : dès Clarens les bâtisses mythologiques, les tours, les créneaux, les échauguettes, les mâchicoulis, les balconnets suspendus sur les jardins de palmiers,

Hôtel Rousseau, Hôtel Tilda, Lorius Hôtel, à gauche le Montreux Palace piqueté de drapeaux suisses qui flottent, derrière eux la neige des montagnes fait des taches de violent argent, puis il y a encore des hôtels, à droite le Casino et le gratte-ciel de l'Eurotel, à gauche l'Hôtel de Londres, l'Hôtel du Parc, à droite le Joli Site et le Métropole... Milieu de la ville.

Jean Calmet gare sa voiture au marché couvert : un kiosque de métal, tubulures, boulons pareils à des têtes hilares, pentes d'aluminium et de fonte, qui tient de la gare d'opérette et de la pagode humiliée. Jean Calmet marche le long du quai : palmiers bas aux feuilles dressées comme des balais, magnolias en fleurs, narcisses étoilés, mimosas qui se secouent comme des poussins au bout de leurs branches grêles, gravier rose, tulipes d'un mauve charbonneux et soudain, accotée à un chalet bernois au toit en oreilles campagnardes, une mosquée recouverte de céramique bleue et blanche qui installe dans cette baie niçoise une forcénierie de chameaux affolés, de vengeance au couteau courbe et de guerre sacrée au fond d'un moyen âge sablonneux et analphabète. L'édifice étale son nom au-dessus de la porte : Le Hoggar. Jean Calmet entre, monte quelques marches, pénètre dans une cathédrale de nougat ouvragé, au plafond pareil à un immense rayon de miel blanc, où pendent des lampes de laiton grillagé. Le sol est un kaléidoscope nocturne et frais d'étoiles, de lunes, de gouttes d'eau jaillissantes et tendres au vert profond, comme des yeux qui ne le lâchent pas. Des morceaux de rahat-loukoum sont posés sur des plateaux. Dans des niches luisent des gargoulettes peintes en jaune et en bleu. Des chapelles rondes s'ouvrent au fond, derrière des herses. Une musique nasillarde soutenue par des tambourins emplit l'établissement d'une monotonie ininterrompue. Sans malice, à une fille très voilée dont les ongles peints en violet presque noir le font penser aux tulipes du quai, Jean Calmet commande ce qu'il y a de plus mauvais au monde : un thé à la menthe, presque imbuvable, qu'il se force à ingurgiter avec un loukoum douceâtre et morose.

Quand il ressort, sur le canal qui longe le flanc ouest de la mosquée, il voit une négresse au turban rouge qui donne le bras à un champion de boxe montreu sien qu'il connaît de vue. Jean Calmet pense que dans la grisaille du canal protégé de la lumière du lac, la négresse porte le disque du soleil couchant dressé en équilibre sur son crâne.

Côté Savoie le ciel est soyeux, éblouissant.

Des mouettes jaillissent, traits de métal en fusion. Une colonie de pigeons aux ailes claquantes tourne entre les vieilles bâtisses aux tuiles napolitaines sur l'eau merdeuse du canal. Peu de passants. La négresse et le boxeur se sont assis sur un banc dans les bouquets de

palmiers. Le lac verdit. La bise glaciale dresse les vagues comme de petites alpes entre les coques rouges et bleues des bateaux dont toutes les immatriculations commencent par le V victorieux des Vaudois. Au loin le vaporetto minuscule glisse devant la côte française. Sur les toits des hôtels la bise s'acharne dans les bannières de vermillon helvétique à la croix blanche. Des foulques crient, plongent, recrient. Jean Calmet n'est pas impatient. Il a rendez-vous à six heures avec Thérèse.

Il la retrouve à l'Apollo. Quand il entre, elle est déjà assise contre la vitre, il note qu'elle se découpe sur le lac et le ciel rose juste à la hauteur du toit du marché couvert où des pigeons se poursuivent. Le petit panier rond en osier est posé à côté d'elle sur la banquette ; elle a son mouchoir d'icône ; elle lit un livre de poche.

Jean Calmet s'approche, elle lève sur lui des yeux calmes et verts, il se penche, il effleure ses lèvres d'un baiser, il s'assied à côté d'elle, il pose sa main sur le panier rond.

— Ta mère va bien ?

— Tu sais, dit-elle, je l'ai très peu vue, c'est toujours la même chose, elle se plaint de ne pas m'avoir toute la semaine et dès que je suis là, elle disparaît, elle voit des amies, on dirait qu'elle profite du week-end pour fuir dans toutes les directions...

— Et qu'as-tu fait, toi, Thérèse ?

— J'ai dormi, j'ai lu, j'ai bouffé, je me suis baladée dans Montreux. Ça me fait toujours drôle d'être à Montreux. Je me retrouve enfant. Je suis allée rôder dans le préau du Collège. C'est bête, hein ? Il faut croire que je suis sentimentale... Et puis j'ai fait un dessin. Tiens, je te l'ai apporté.

Elle déplie un papier blanc qu'elle a glissé dans les pages de son bouquin, elle le pose devant Jean Calmet. C'est un chat au stylo à bille vert, deux yeux de chat immenses et fixes qui transpercent Jean Calmet de leur feu blanc. Un instant il ne voit que ces pupilles dilatées, que cet iris qui le fouille. Chat-Inquisiteur. Chat-Juge. Il le déteste aussitôt. Puis il voit les joues plumeuses du chat, ses oreilles pointues, ses moustaches en fourche : l'encre verte a strié, hérissé, griffé l'image de menues blessures qui s'étoilent vers les bords du papier comme des éclats ou des rayons que l'œil suit presque douloureusement. Chat maléfique. Quelque chose est écrit en toutes petites lettres sous la sale bête, Jean Calmet a de la peine à le déchiffrer car la fourrure et son aura grésillante se mêlent au texte. Il y parvient. Il lit : *Une nuit à Montreux – fait au matin devant la fenêtre ouverte* et il se demande aussitôt ce que cachent ces mots innocents. En tout cas, le chat est détestable : Jean Calmet, sans rien dire, le replie en quatre et le glisse dans son portefeuille.

— Excuse-moi un instant, dit Thérèse qui se lève et se dirige vers les lavabos.

Jean Calmet reste seul, il a posé la main sur le petit panier rond. De la paume, il éprouve la douceur des flancs en osier, l'arrondi du couvercle fixé à la corbeille par une ganse. Des doigts, il suit les tiges d'osier, descend dans les creux, remonte, passe sous un autre brin, revient au premier ; il songe au Petit Chaperon rouge dans le bois, au panier accroché au bras de la fillette, c'est une image tendre et déchirante, le cadeau, un rêve jailli du fond de l'enfance sous les sapins où la nuit s'épaissit, les petites bottes grignotent le sentier, on entend le souffle de plus en plus pressé de la gamine qui se hâte au crépuscule... Combien de petits paniers frais traversent en ce moment combien de forêts. Combien de loups à l'affût. L'enfant se met à courir, elle halète. Le chalet est encore si loin ! Jean Calmet voit les yeux clairs de l'enfant, regard bleu, regard noir qui devient anxieux, petit nez qui se fronce, bouche où manque une dent qui vient de tomber, bouche d'ange où monte un sanglot...

Thérèse ne revient pas encore. Jean Calmet prend le petit panier sur ses genoux, il l'ouvre, il jette un œil dans son désordre. Tout dessus il y a un mouchoir froissé marqué M. B. Ce mouchoir blesse Jean Calmet. Il le saisit : le mouchoir est compact, comme amidonné. Il le porte à son nez : le mouchoir sent le sperme sec. Cette odeur de lait ranci, de poisson séché, de nuit fiévreuse... Mouchoir plein de sperme. Le sperme de Marc. Son élève en 2 G classique. Marc Barraud, dix-huit ans, avenue de Beaumont 57, Lausanne. Jean Calmet replace le mouchoir raide, il referme le couvercle, il pose le panier sur la banquette à côté de lui.

Thérèse sort des toilettes, elle lui sourit de loin, il voit sa souplesse, le délié des gestes, les longs cheveux qui flottent sur ses épaules fines. Elle s'assied.

— Si on faisait quelques pas ? demande-t-elle.

Maintenant la voix de Jean Calmet est comme enrouée.

— Tu as vu Marc, ce week-end ?

— Il est venu me dire bonjour hier. C'est marrant, le samedi. Il y a des bals, des carrousels...

Elle n'a pas menti. Elle a parlé avec un naturel qui troue le cœur de Jean Calmet. Il l'a perdue. Il le sait. Il sait qu'il se souviendra affreusement de cet instant où le sol cède. Il se rappellera, comme on tombe, que par la vitre du café il aperçoit :

un marchand de glaces avec une petite voiture blanche

une Mercedes à plaques allemandes qui roule à 10 à l'heure en cherchant un parc

un contractuel au crayon sur l'oreille

un boxer qui pisse contre un hydrant

les palmiers du quai

le toit grisâtre du marché couvert

le disque du soleil parfaitement rouge dans le ciel orange.

Thérèse se tait. Jean Calmet ne parle plus. Il paie, il se lève, il tient la porte, il suit Thérèse sur la place. L'auto est à deux pas. Pendant le trajet, Thérèse tient le petit panier serré contre elle comme un bébé qu'elle protégerait. Une demi-heure de route et Jean Calmet la dépose à la Cité. Elle a des larmes plein les yeux.

— Tu montes un moment ?

Il fond. Il est sauvé. Il ferme l'auto, il suit Thérèse dans l'escalier étroit. Sa porte. Sa clef. Ils entrent. Dans la chambre elle pose le panier par terre, vite elle allume une bougie et le couvre-lit rayonne de tout son or dans la pénombre.

Ils s'étendent l'un contre l'autre et sur la mousse des tempes, dans le labyrinthe des oreilles, sur les plages lisses du cou Jean Calmet respire le parfum de cannelle, de transpiration très légère, de marécage fleuri sous la lumière de midi ; dans les cheveux il retrouve l'odeur de la pierre à feu couleur d'ambre que l'on cherche dans les carrières, que l'on frappe contre une pierre jumelle, une petite fumée s'élève du choc et le caillou que l'on porte à ses narines se met à sentir l'incendie tiède comme un souvenir des premiers cataclysmes de la planète.

La pénombre rose s'est refermée, un courant d'air fait trembler la flamme de la bougie.

Douceur. Jean Calmet crucifié à plat de lit, encore une fois, Thérèse se couche sur lui, l'attire en elle, longtemps, longtemps le dévore avec tendresse, ensuite elle se soulève, glisse hors de l'étreinte, elle se redresse, elle est à genoux, les cuisses écartées, elle se penche hors du lit, même si l'on ferme les yeux on sait qu'elle tend le bras à tâtons, elle trouve le petit panier, elle l'ouvre, elle prend le mouchoir de Marc, elle se penche un peu en arrière et s'essuie rapidement – le mouchoir fait un bruit sec dans la nuit mouillée.

Marc. Justement Jean Calmet l'aura en première heure, demain, on lira la suite des *Métamorphoses* d'Apulée. Penser à Marc ne fait plus mal, en ce moment. Et Thérèse, la Fille au Chat, la sorcière, le succube, la terrible fée soyeuse se recouche contre lui, elle loge le mouchoir sous l'oreiller, du doigt Jean Calmet l'éprouve, rigide, gluant, aplati sous la tête aux rayonnants cheveux. La bougie brûle toujours. Jean Calmet l'attire à lui, souffle la flamme, aussitôt se répand l'odeur de la cire chaude et de la mèche qui charbonne, l'odeur de Noël ! dit Thérèse. Ils s'endorment. Cette nuit Jean n'aura pas de cauchemars.

Il y avait quelque temps que Jean Calmet n'avait pas revu sa mère et il en souffrait comme d'une lâcheté. Le jeudi suivant, comme il

avait congé, il descendit aux Peupliers lui faire visite. Ils parlèrent une heure, M^{me} Calmet voulait savoir comment vivait Jean, où il prenait ses repas, s'il donnait son linge à laver. Elle racontait ses frères et ses sœurs, elle radotait un peu, elle avait son air de souris grise, ses petits yeux ronds sans expression. Pendant qu'elle faisait du thé à la cuisine, Jean Calmet tomba sur un journal ouvert au milieu des boîtes à ouvrage, dans la véranda : *La Crémation*, « organe de la Société Vaudoise de Crémation, paraît quatre fois par an ».

— Qu'est-ce que ce canard ? demande-t-il à sa mère, intrigué.

— Je le reçois depuis que papa est mort. Je suis entrée dans la Société, tu sais, on ne paie que vingt francs par an et c'est elle qui s'occupe de toutes les formalités, du Crématoire, de régler tous les frais. Tu te rends compte ! Au lieu d'en avoir pour huit cents ou mille francs, comme tout le monde, on ne paie que vingt francs par an, c'est avantageux. Dommage qu'on n'ait rien su de ça à la mort de papa. C'est après la cérémonie, justement, qu'ils sont venus m'en parler...

Jean Calmet éprouvait un malaise aigu. Il ouvrit le journal, repéra aussitôt la devise de la Société – la même que celle qui ornait le fronton du Crématoire de ses grandes lettres romaines :

PER IGNEM AD PACEM

et une vignette sinistre montrait des flammes jaillissant d'une espèce de réchaud à alcool sur un fond noir.

— Tu lis ça en détail ? demanda-t-il.

— D'un bout à l'autre, répondit sa mère. C'est très intéressant et détaillé.

Jean Calmet frissonna, il se mit à transpirer dans la véranda surchauffée par le soleil de l'après-midi, le thé trop sucré l'écœura. Il feuilletait le journal, il lut :

« En cas de décès en dehors du canton de Vaud, en Suisse ou à l'étranger, notre société rembourse à la famille les mêmes prestations quelle aurait dû supporter si l'incinération avait eu lieu dans le canton, soit : coût de l'incinération, coût du cercueil, frais de transport de la frontière vaudoise au Crématoire le plus proche, service de l'organiste.

« Au sujet du transport des cendres, il est possible de les envoyer en Suisse par la poste, sans difficulté... »

et il imagina la tête du facteur, à l'arrivée, quand du paquet ficelé se met à couler un mince filet de cendre veloutée qu'il s'agit de recueillir aussitôt et de rapporter à la famille du défunt. Il dut faire un effort pour se rappeler que les cendres de son père étaient enfermées dans une urne derrière la grille cadénassée d'un columbarium garanti par

l'administration de police. Il reprit le journal. En première page, un membre avait donné un petit poème, *Le Dernier Feu*, qui se terminait par ces vers :

*Si c'est le feu qui nous consume,
En cendre on se trouve soudain !
Mais en terre où l'on nous inhume,
Que serons-nous l'été prochain ?
N'obligeons pas au jardinage
Ceux qui nous auront vus mourir !*

Jean Calmet laissa tomber l'horrible feuille, mais sa mère la ramassa, la replia respectueusement et la posa bien en vue sur la table. Malgré lui, de sa place, il lisait encore un fragment d'article qui baignait dans le soleil jaune de quatre heures :

Parlons d'abord de la France. À Paris, la salle des cérémonies comprend 200 places assises (chaises et fauteuils). Elle est somptueusement décorée de mosaïques et d'une composition sculpturale : « Le Retour de l'Éternel ». Un des articles du décret du 31 décembre 1941 l'exige expressément : « Aussitôt après l'incinération, les cendres seront recueillies dans une urne en présence de la famille. » L'assistance ne quitte pas le Crématoire avant la restitution des cendres. Cette attente varie de 50 à 60 minutes.

Il fit une pose, avala une gorgée de thé, reprit le journal :

Strasbourg. – Il existe deux chapelles ; l'une de 300 places, et l'autre de 80. La grande salle possède un orgue, la petite un harmonium. Le cérémonial est identique, quel que soit le local utilisé.

Depuis la veille ou l'avant-veille, le cercueil a généralement été déposé dans les caves frigorifiques du Crématoire. Une heure avant le commencement de la cérémonie, il est placé sur un catafalque, un drap mortuaire brodé d'argent recouvre ce dernier. Une chaire est à la disposition des orateurs éventuels pour les allocutions religieuses ou profanes. L'utilisation de l'orgue ou de l'harmonium est payante. Strasbourg ne possède pas de colombarium.

Il s'excitait, il tournait la page. La silhouette du docteur apparut, massive, devant la grande horloge.

Marseille. — Le cercueil recouvert d'un drap mortuaire noir à franges d'or est posé sur un catafalque au centre d'une grande salle garnie de bancs. Deux cents personnes peuvent y prendre place. Une chaire bien

placée permet aux orateurs éventuels de se faire entendre facilement. Pas de musique possible. Le cercueil est porté à bras dans le local contigu, où se trouvent les fours.

L'assistance peut alors se retirer, mais elle peut aussi attendre (une heure environ) le retour de l'urne, soit en restant à l'intérieur du Crématoire, soit en sortant dans le cimetière avoisinant. L'urne, recouverte du drap mortuaire, est apportée sur un petit brancard pour être placée dans le columbarium ou transportée dans une autre localité...

C'en était trop. Jean Calmet, furieux, froissa la double feuille craquante, en fit une boule et la jeta vivement dans un coin de la véranda, derrière une colonie de plantes vertes.

— Qu'est-ce qui te prend ? dit timidement M^{me} Calmet. Il y a quelque chose qui t'a blessé ?

À quoi bon répondre ? Il était humilié de son geste. Il regardait la vieille femme courbée avec colère, il souffrait qu'elle fût sa mère, qu'elle dût mourir, qu'elle fût réduite en cendres elle aussi avant qu'il pût lui dire au moins une partie de ce qui l'écrasait depuis des années. S'était-elle doutée de quelque chose ? Avait-elle deviné, dans le fond de son cœur, l'angoisse de son benjamin, ses terreurs, son besoin de tendresse, cette faim qui lui martyrisait l'âme et la fibre ? Alors Jean Calmet fit un geste qu'il n'avait jamais accompli, qu'il n'avait même jamais imaginé qu'il ferait : il se leva, il marcha vers sa mère, il la souleva de son fauteuil et il l'étreignit, la pressa contre lui, fluette, osseuse, il serra dans ses bras ce petit être dérisoire qui ne se débattait pas, qui ne réagissait pas, simplement elle se laissait enlacer jusqu'à l'oppression, elle soufflait plus fort, Jean Calmet pensa au halètement de Thérèse sous le couvre-lit d'or. Toi aussi tu as été Ophélie, songeait-il en enlaçant le corps décharné, toi aussi tu as enchanté, bercé, choyé, tu étais Circé, Mélusine, tu étais Morgane, tu étais toutes les fées des contes et maintenant tes os saillent et les rides lacèrent ton visage !

Soudain Jean Calmet se souvint d'une pension, à Corbeyrier, où il avait passé quelques semaines d'hiver, avec sa mère, quand il était petit enfant. On se réunissait dans un salon bas et propre, sur des chaises de paille, des groupes de dames et des gamins bronchiteux jouaient aux cartes, les restes du souper de croûtes dorées et de café au lait traînaient encore sous les lustres de la salle à manger vitrée. Papa envoyait des cartes postales de Lutry. Le matin du 1^{er} janvier le patron avait fusillé à la chevrotine un chat sauvage dans la haie couverte de neige. Il l'avait visé longtemps. Jean Calmet avait sept ans, il ne pouvait détourner le fusil, l'animal touché à la gorge était tombé sur le sol, floc, on l'avait ramassé dans le gravier gelé qui collait à la terre et on l'avait jeté dans une poubelle ouverte devant la pension. Jean Calmet toussait la nuit. Sa mère se relevait, le réchaud

était éteint, elle lui donnait le reste du thé pectoral froid. Il rêvait sur une affiche des cigarettes Player's qui montrait une femme-poupée blonde et cireuse dans de la neige, on voit des têtes semblables, aujourd'hui encore, aux mannequins des magasins de vêtements bon marché. Après la sieste, l'après-midi, une petite fille de sept ans elle aussi faisait pipi dans un pot de chambre sans fermer sa porte. Jean Calmet attendait la cérémonie du papier, de la culotte de laine et des guêtres...

— Tu es fâché, pour le journal ? demanda une voix frêle. Jean Calmet avait senti vibrer le faible torse au souffle de la voix.

Mais non, il n'était pas fâché. Il était choqué, inquiet. Il n'y pensait plus. Le petit corps de sa mère, les omoplates apparentes, les côtes de lapin l'avaient rempli d'une autre angoisse. Il se pencha, il effleura d'un baiser le front coupaché de minuscules rides en étoile. Vers les tempes, une mèche de cheveux blancs faisait la folle et lui chatouillait désagréablement les lèvres.

— Tu sais, depuis que papa a été brûlé, je reçois une masse de choses que j'ignorais complètement. Et je me suis mise de la Société en pensant que ça me sera bientôt utile.

Un silence. Le couple était toujours debout dans la lumière qui brunissait.

— Tu restes souper ?

La voix tremblait. C'était une interrogation humble, une supplication, elle n'osait y croire, Jean est sauvage, Jean fuit toujours, enfant, déjà, elle l'appelait le petit chat qui s'en-va-tout-seul... Pauvre vieille voix. Pauvre squelette courbé, pauvre visage qui implore, pauvre regard embué de larmes et qui reste vide, gris, bleuâtre, délavé par les années et l'obéissance. Elle mourra. Toi aussi, ma bien-aimée, au Crématoire...

Dieu est un salaud.

Jean Calmet quitta les Peupliers avant le souper. Il n'aurait pas eu la force de manger en face de cette vieille femme aux gestes ralentis : cette main qui ne peut plus couper la viande, cette bouche qui bave un peu, qui chuinte en mastiquant, cette bouche bruyante...

Tandis qu'il remontait en ville, il fut suivi par le regard usé comme par un très vieux reproche : l'iris qui avait été bleu myosotis et qui avait terni, qui avait pâli, qui s'était mis à ressembler au regard des aveugles – mais c'est peut-être parce que le cœur, maintenant, y voit plus clair et plus profond qu'aucun œil ? Jean Calmet rêvait et revoyait des scènes de son enfance. Puis il se rappela les taches d'artériosclérose sur les vieilles mains, tavelures brunâtres, éclaboussures presque violettes. Bientôt elle perdra la mémoire, elle confondra tout, elle ne sera plus capable de se diriger seule... Son maître est mort. Elle doit mourir. Qui fermera les yeux de la pauvre

chose ratatinée dans ses oreillers ? Jean Calmet suffoquait au volant de la Simca qui avançait dix mètres par dix mètres dans les rues encombrées du soir.

En ce temps-là, le Gymnase avait organisé une journée de courses d'étude dans tout le pays, et la 2 G, la classe de Jean Calmet, avait voulu aller à Berne, un peu par dérision, un peu par vieux respect atavique, histoire de se moquer de biais de la capitale helvétique, de ses banques, de ses palaces, de son épaisseur, de son dialecte qui ressemble à du hollandais.

— On peut inviter des copains ?

Jean Calmet avait accepté.

Le rendez-vous avait été fixé dans le grand hall de la gare de Lausanne. Un beau matin de fin mai, les voici qui se rassemblent chapeautés comme des cow-boys, cravatés de mouchoirs indiens, chaussés de bottes, porteurs de sacs de l'armée américaine pleins de bandes dessinées et de cartouches de cigarettes. Quelques invités dans le lot : des garçons des Beaux-Arts, deux filles de l'École normale... À quelques mètres François Clerc réunit les siens.

— Où vas-tu ? demande Jean Calmet.

— À Payerne. L'Abbatiale, tu vois, le musée, puis une virée sur les collines...

François sourit quand Jean Calmet lui dit qu'il va à Berne.

— Tu vas te retremper dans la mystique fédérale ?

Décidément ce projet bernois fait rire tout le monde. Jean Calmet est un peu piqué, même s'il s'amuse, s'il rit aussi. Il sait trop que Berne l'intimide obscurément : l'autorité de Berne, son histoire de père et de ciment de la Confédération, sa force militaire, ses alliances, l'exécution de ses ennemis dans les territoires assujettis, le mystère aussi de ces phrases si souvent répétées au bord du Léman, et sur un tel ton de respect et d'irritation enfantine : « Ils ont décidé, à Berne... Allez le demander à Berne... Le Conseil fédéral a voté... Berne exige... »

Il revenait à ses élèves.

Les comptait d'un regard discret. Marc manquait. Viendrait-il ? Jean Calmet s'apprêtait à gagner le quai I lorsqu'à la dernière minute un couple très beau passa la grande porte vitrée : Marc et Thérèse. Jean Calmet avala sa salive, sa gorge se noua, il se mit à trembler mais ses yeux ne quittaient pas le couple qui s'avancait en dansant à travers le hall plein de bruit.

Ils se donnaient la main.

Ils n'avaient aucun bagage.

Marc maigre et long, la mèche sur la joue, la figure et les mains

bronzées, et souple, le corps, et minces, les jambes prises dans les pantalons rapiécés !

Thérèse avait dénoué sa tresse. Le flot de cuivre tombait en deux cascades sur ses épaules nues. Elle portait une petite blouse blanche à fils d'argent, les cuisses, les jambes tendaient la toile du jean à chacun de ses pas.

Ils s'approchent de Jean Calmet en souriant avec gentillesse, ils lui donnent la main, lui parlent !

Jean Calmet bredouille des salutations, recompte nerveusement ses billets, il lui semble qu'il vacille, qu'il pourrait s'évanouir sur place :

— Allons-y, dit-il dans la lumière noire.

Quai brutalement clair, grand train vert, piétinement le long de la voie, wagon réservé, bondissements sur la plate-forme, courses, cris, appels. Jean Calmet était coincé entre Béatrice et Daisy, en face de lui Christophe déballait des plaques de chewing-gum et les tendait à la ronde. Jean Calmet a fermé les yeux, il plonge dans de la glu opaque, il étouffe. Marc et Thérèse. Toute la journée. Ils sortent du lit. Ils sont descendus en gambadant de la Cité jusqu'à la Gare. Main dans la main. Éblouissants au petit matin, sous le vent du lac encore tout frais de la nuit montagnarde de la Savoie et des prairies au bord du Rhône. Et lui, Jean Calmet, solitaire et morose devant eux ! Il ressentait du dépit et de la colère. Contre eux, contre lui-même, contre la lumière et contre le vent qui volait dans le compartiment dont toutes les fenêtres étaient ouvertes. Un instant il s'absenta dans la boue âcre. Il pataugea. Il s'enfonça. Il mourut de honte...

Quand il rouvrit les yeux, le train traversait le plateau vert devant les Alpes bernoises toutes blanches comme sur les emballages de chocolat : des prés, des villages, des bois bleus, encore des pacages immenses, fleuris, touffus, et l'ombre émeraude aux lisières. Marc et Thérèse étaient debout à une fenêtre, cheveux mêlés, Marc avait posé son bras sur les épaules nues, il serrait contre lui cette douceur, il plissait les yeux contre le vent, souvent il posait sa tête sur le cou de Thérèse et caressait son front, son nez, ses lèvres à sa peau ruisselante d'air matinal.

— Des chevreuils ! Des chevreuils !

Trois bêtes avaient bondi hors d'un bois, suivaient la lisière à grands sauts, disparaissaient dans les halliers.

Marc et Thérèse remontaient la vitre et s'asseyaient l'un contre l'autre, jambes tendues, pieds posés sur le banc d'en face. « Qu'ils sont beaux, pensait Jean Calmet. Qu'ils sont purs. Marc est l'amant de Thérèse. Moi, quand j'ai voulu l'aimer, j'ai été impuissant et ridicule. Im-puis-sant. Je suis pauvre. Je suis jaloux. Mon Dieu qu'ai-je fait pour que Tu me retires tout ? Je suis enfermé en moi-même, séparé des autres, privé, coupable à cause de Ta Loi que je subis comme un

enfant humilié. Est-ce que la barrière tombera ? Est-ce que la douceur me sera donnée, me sera rendue, avant la chute définitive dans l'obscur ? »

On arrivait à Berne.

Tout de suite la ville leur parut solennelle et bien portante. Un poids leur tomba sur les épaules : huit siècles de pouvoir et de vigueur indestructible. On ne chantait plus. Il fallut quelques instants pour se remettre du choc. Ils gagnèrent le centre : place du Marché, place de l'Ours, soudain les coupoles du Palais fédéral brillèrent dans le ciel bleu. Colonnes, escalier monumental, hauts murs, annexes, toits vert-de-grisés, avec une certitude absolue l'édifice exprimait la force, la pérennité, la foi dans la vertu démocratique, la sagesse domestique, le mépris des modes. Tout cela tassé, serré, et respirant en même temps, flanqué de banques énormes et solennelles, une santé de vieillard vigoureux et prospérant sur son tas d'or.

Cette puissance irrita Jean Calmet. Maintenant ses élèves s'étaient remis à rire, ils déchiffraient en les brocardant les devises patriotiques et les armes cantonales des frontons. Certains d'entre eux avaient entonné des chants révolutionnaires où ils plaçaient par dérision des fragments de cantiques de la Suisse sacrée, d'autres esquissaient un pas de danse, mimant des soûlons assommés par tant de splendeur. La gaieté fut à son comble quand une école d'aspirants, conduits par un petit capitaine à dragonne, déboucha sur la place au pas de cérémonie. « Zu miiin' Befehl, Hait ! » Quarante casquettes figées, visière plantée dans les coupoles, quarante uniformes luisant comme des caraquas à la pistache, puis le garde-à-vous qui claque et se répercute en échos multiples aux colonnades de la sainte place. À trente mètres, Jean Calmet et sa classe entendaient le dialecte guttural de l'officier qui s'extasiait et révélait les mystères sans fin du Palais.

Ils marchèrent, ils descendirent de petites rues à arcades, ils firent une pause sous une horloge d'où sortaient et se pavanaient des personnages en costumes d'apparat et des chariots articulés, ils longèrent d'autres banques encore, qui reproduisaient mystiquement le style fronton-coupoles-colonnes du temple fédéral, ils s'arrêtèrent devant des ambassades dont les grilles, les écussons et les limousines blindées à pneus blancs dans la cour d'honneur les firent rêver à des parodies de films d'espionnage, ils achetèrent de la bière et des saucisses dans des kiosques, ils burent et mangèrent en plein vent, agglutinés sur les bancs verts d'une promenade qui domine l'Aar, ils jetèrent leurs bouteilles vides dans le fleuve, ils se firent engueuler par le surveillant qui les traita de Welsch' student', ils chantèrent une strophe de *L'Internationale*, à plein gosier, à la barbe du vieux très penaud et scandalisé, enfin ils arrivèrent à la Fosse aux Ours et aussitôt ils furent joyeux, ils s'amusèrent avec un vrai plaisir qui

semblait revenu de leur enfance toute proche. C'était un très large puits de gros moellons, divisé en plusieurs territoires bien aérés au centre desquels un grand arbre sec et complètement griffé se dressait comme un supplicié. Au fond de la fosse, dans la première cavité, un ours très grand, très foncé, dodu, les épaules bossues de graisse, se dressait et implorait les spectateurs en imitant comiquement un homme qui prie, qui joint les mains, qui les écarte, qui fait encore un geste de supplication. Il roulait des yeux ronds, mais sa démarche décidée et cruelle, ses dents aiguës, un petit filet de bave au museau long et mobile, ses griffes, surtout, recourbées, longues comme des lames d'acier noir, lui donnaient un air de férocité paradoxale et comique. Il dansait, il grognait, il se dandinait sur ses formidables pattes. Un bonhomme lui lança une poignée de carottes, l'ours se laissa retomber sagement, on entendit les griffes qui lacéraient le sol, il courut au festin, il croqua les carottes à grand bruit. Jean Calmet se rappelait ce qu'on lui avait raconté, petit, un jour qu'il était venu voir la Fosse avec ses parents : un gosse était tombé dedans, le gardien était sorti faire des achats, personne n'avait pu intervenir, l'enfant avait été dévoré par l'ours énorme sous les yeux horrifiés de ses parents et de la foule ! Le docteur ne lui avait épargné aucun détail, vantant la rapidité de l'ours, sa voracité extraordinaire, « et tu sais, avait-il ajouté en fixant curieusement son propre fils, il avait dévoré le garçon tout entier, à la fin du repas il ne restait que les deux souliers ». Encore le docteur. Encore son père. N'était-ce pas lui, ce mâle musclé et insatiable qui régnait au fond de la Fosse ? Avait-il resurgi, encore une fois, pour opprimer son cadet ? Que les deux souliers ! Jean Calmet, épouvanté, revivait le récit paternel, retrouvant sa terreur d'alors, cherchant malgré lui, sur les pavés couverts d'excréments frais et de restes de légumes, des traces de l'horrible repas, des taches de sang, et les deux petites chaussures innocentes dont la bête n'avait pas voulu.

Mais ses élèves poussaient des cris admiratifs de l'autre côté de la rampe, les filles l'appelaient, il fit le tour du puits et les rejoignit devant un spectacle drôle et fin qui lui fit oublier la scène sanglante. Une grosse ourse débonnaire poussait du museau trois oursons à collier blanc qui couraient, se roulaient, se sautaient dessus, se faisaient tomber, prenaient la fuite brusquement, galopèrent, revenaient sous les pattes et le museau de leur mère avec un plaisir visible. L'ourse balançait la tête à droite, à gauche, surveillant sa progéniture, semblant rire. Mais oui, tout le monde pouvait le voir, elle riait, son museau s'ouvrait pour un enchantement béat qui réjouissait l'assistance. Un coup de patte projeta l'un des petits comme une boule contre la molasse : étonné, peut-être douloureux, l'ourson poussa un rugissement rauque, et il restait, sonné, dans le soleil, tandis

que sa mère l'appelait d'une espèce de bêlement plaintif.

Jean Calmet cessa de regarder les animaux pour se tourner vers ses élèves. Penchés sur le bord, collés à la pierre, les ongles instinctivement incrustés en elle, ils suivaient les mouvements des animaux avec une curiosité extraordinaire. Soudain Jean Calmet se sentit pâlir, il eut froid, une nausée lui jeta une poignée d'acide dans l'estomac : de l'autre côté de la Fosse, à contre-ciel, enlacés, merveilleux, Marc et Thérèse venaient d'apparaître, ils se tenaient debout, embrassés, leurs cheveux flottaient au vent, leurs corps accordés se ressemblaient, leurs têtes se penchaient l'une vers l'autre au-devant du ciel étincelant... Jean Calmet vacilla. Il ferma les yeux. Il les rouvrit. Le couple était toujours là, comme pour lui rappeler son échec, la première fois qu'il était couché auprès de Thérèse. Comme pour lui rappeler son âge. Pour l'éloigner de la petite chambre de la Cité. Pour lui interdire de revoir la jeune fille...

La mort dans l'âme, il ressentit dans son cœur et dans sa pensée tous les couteaux de la jalousie. Il en éprouvait de la honte, parce qu'il aimait d'amour, et parce qu'il aimait d'affection Thérèse et Marc. Oui il eut honte, il souffrit de cette honte, mais une rumeur confuse criait en lui des choses qui se précisaient, qui devenaient dures, qui se solidifiaient salement : « Impuissant ! inutile ! jaloux ! Qu'est-ce que tu attends pour céder la place une fois pour toutes ? » Il chancelait sous les injures. « Pour céder la place ! Tu entends, imbécile ? Il y a assez longtemps que tu devrais avoir compris ! »

On se rassemblait, on se remettait en marche par les petites rues. L'après-midi était en train de tourner à l'or brunâtre : dans l'air une couleur de cassonade, lourde, un peu endormante. On allait atteindre un pont gardé par des obélisques quand la classe tomba en arrêt devant un monument stupéfiant. Des cris, des rires fusèrent. Jean Calmet, qui marchait comme un somnambule depuis un moment, leva les yeux et fut frappé de stupeur : un Ogre se tenait assis au sommet du fût d'une fontaine, dévorant un enfant déjà à demi englouti dont les fesses nues et les petites cuisses potelées gigotaient sur sa gorge ensanglantée ! Jean Calmet plissa le regard pour mieux voir : la scène était épouvantable. Trapu, la figure large, la bouche distendue, immense, les dents très écartées plantées dans le dos de l'enfant, l'Ogre manifestait un sourd plaisir, et son nez épaté, ses yeux bleus, tout le rictus de sa face insultaient les passants contraints d'assister à son forfait. On se rendait compte, à le voir aussi sûr de lui, avide et vigoureux, que rien ne pourrait interrompre son infâme régal. Le monstre était confortablement installé, vêtu d'une tunique rouge sanglant, de chausses vertes tachées d'une rouille pareille à d'horribles éclaboussures. Le coude droit levé haut, sa patte énorme maintenait le gosse nu dans sa gueule béante et cramoisie. Sous le bras gauche, une

provision de chair fraîche : une fillette grassouillette aux longs cheveux, le visage décomposé par les cris et les pleurs, pauvre petite victime, toute prête à être croquée au prochain repas. À la ceinture de l'Ogre, à gauche toujours, un sac d'où sortaient les torsos de garçons et de petites filles en train de crier. Ils étaient très pâles, et leur peau faisait un étrange contraste avec le cuir cuivré de l'assassin. Le petit garçon avait réussi à sortir du panier jusqu'au ventre, il essayait de fuir, il faisait un terrible effort, il s'accrochait à la jambe de l'Ogre pour s'aider, et cette tentative inutile, les larmes, les petits corps qui se contorsionnaient ajoutaient à l'horreur du géant que rien n'arrêtait dans son gueuleton. Un autre gosse était suspendu à sa ceinture, à droite, à côté du couteau de boucherie. Cet enfant lui aussi se débattait, ruait de ses petites jambes contre le genou du personnage monstrueux qui devait aimer cette gesticulation, qui en jouissait, qui était impatient de goûter à cette chair bien vivante qui se tordait dans ses liens et dans ses corbeilles : c'est pourquoi il avait toujours son garde-manger sur lui, bien ficelé à sa ceinture, la viande fraîche vivait et s'agitait à son propre flanc, contre sa propre peau, piquant son appétit, excitant son rire. La gaieté de l'Ogre ! car Jean Calmet venait de faire une découverte effrayante : l'Ogre ressemblait à son père. Peut-être l'Ogre était-il son père, une nouvelle image de son père resurgie du Crématoire pour l'avertir encore et le persécuter ? C'était bien le docteur, ces épaules larges, ce dos trapu, cette épaisseur joviale et cruelle de tout le corps. C'était bien lui cette assurance dans le pire, cette voracité insolente, ces yeux bleus défiant le monde comme des feux tout-puissants, ce rire du visage et des dents écartées sous les grandes lèvres. Jean Calmet se souvenait du rituel du soir, du crissement des couteaux aiguisés l'un sur l'autre :

— Il est si joli qu'on le mangerait, cet enfant. D'ailleurs on va le manger. On va le croquer tout cru !

Et les grognements, les bavements, les mimiques d'impatience et d'appétit accompagnaient féroce l'aiguisage, et la grosse main du docteur serrait le cou de Jean Calmet, l'immobilisait sur ses genoux aussi durs que ceux de la sale statue...

Jean Calmet s'aperçut qu'il avait oublié ses élèves. Ils s'amusaient à s'asperger avec l'eau de la fontaine, d'autres, au kiosque d'en face, achetaient des cartes postales de la scène : *Kindlifresserbrunnen* épelaient-ils avec application. La fontaine du Dévoreur de petits enfants ! La fontaine du Cannibale ! Et Jean Calmet se souvenait de Chronos qui avait dévoré sa progéniture toute vive, du fantastique Saturne engloutissant ses rejetons, du Moloch assoiffé du sang des jeunes gens purs, du terrible impôt de chair fraîche que la Crête payait au divin Minotaure au fond de son labyrinthe ruisselant d'hémoglobine. Lui aussi, Jean Calmet, son père l'avait dévoré. L'avait

bâfré. Anéanti. Une haine rageuse le dressait contre l'Ogre-docteur, contre tous les autres ogres qui avaient massacré leur fils, leurs enfants, les tributs constamment renouvelés de chair jeune, de chair à pâté, de chair à plaisir, de chair à canon, de toute cette chair qu'ils avaient épouvantablement sacrifiée d'âge en âge pour s'en nourrir, pour s'en divertir, pour s'en repaître, pour s'augmenter ! Gilles de Rais ! Erzsébet Bathory, fouine altérée de hurlements ! Et vous piqueurs de Leipzig et de Mayence embusqués dans vos repaires et fixant la nuit d'un œil rose, vous les coupeurs de filles, les rôdeurs de salles d'opération, les voleurs d'enfants que vous enfouissiez dans vos gibecières entre chien et loup ! Vous les gobeurs de moelle, les suceurs de sang, tous les vampires, tous les bouchers, les dépeceurs, les scieurs, les débitteurs de gosses joufflus et fessus, les purlécheurs de fossettes sanglantes, les massacreurs d'anges, les éventreurs de pucelles poisseuses de vermillon ! Jean Calmet, fixant la statue du Tueur, voyait s'allonger toute une galerie venimeuse et mousseuse de rouge. Et son père était le dernier monstre de l'atroce lignée ! Et il avait fallu que Jean Calmet lui fût livré comme fils cadet, pieds et poings liés, tout à la merci de l'Ogre, faible, immobile, impuissant ! Impuissant.

C'était bien cela. En le terrifiant, en le dévorant, en se l'appropriant comme un objet qu'il triturait, qu'il saignait à sa guise, le docteur avait voulu le stériliser pour garder sa puissance de père, de chef autoritaire et dur qu'il devait rester à tout prix. Ses frères avaient fui. Ses sœurs avaient fui. Il était demeuré au pouvoir du Maître, lui, Jean Calmet, et il avait été assassiné.

Maintenant les jeunes gens s'impatienzaient, le soir tombait sur la ville. On reprit le chemin de la gare. Se retournant, Jean Calmet jeta un dernier regard à l'Ogre qui poursuivait, imperturbable, son ignoble festin.

Il avait le cœur plein d'amertume et de colère. Quelle indignité. Thérèse et Marc marchaient devant lui. Ils se tenaient par la taille. Jean Calmet regardait leurs longues fesses bouger dans leurs jeans exactement pareils, leurs jambes fines, musclées, leur démarche. Un instant il imagina les deux jeunes gens livrés aux prêtres du Moloch ou de Baal, il vit Thérèse, demi-nue, gesticuler dans la hotte de l'Ogre, il entendit les cris de Marc que le géant serrait au cou, broyait, ingurgitait comme fait Saturne dans sa gueule large comme une caverne ! Les jambes du garçon bougeaient grotesquement dans l'air, des ruisselets de son précieux sang coulaient sur la casaque du bourreau affamé ! Et s'il ne crève pas en supplicé, il finira en poussière, comme les autres, ou dans un trou pourri, ses membres se détacheront et s'enfonceront dans la terre pluvieuse. Pauvre Marc. C'est une petite question d'années. Baal ou la faux...

À ces tristes pensées Jean Calmet reconnaissait sa jalousie, et il était humilié de leur bassesse. De toute la journée, Thérèse ne lui avait pas adressé un seul mot. Pas un seul regard. Il retrouvait sa solitude comme une tare. Qui lui rendrait jamais la vie ? Il devenait ogre à son tour. Il se mettait à rêver de sacrifices, il entendait craquer les os de ceux qui l'avaient rejeté, il les enterrait salement... Il eut peur, il eut froid. On arrivait à la gare. Les réverbères s'allumaient. Les beaux enfants chantaient lorsqu'on monta dans le train.

IV L'IMMOLATION

Je crie au tombeau : tu es mon père !
Job, XVII, 14.

À quelque temps de là, un soir, Jean Calmet buvait solitairement une bière au Lyrique lorsque la porte du café s'ouvrit sur un personnage qu'il évita de voir et qu'il feignit de ne pas reconnaître, ensuite, quand l'autre, de sa place, ne cessa de le regarder et d'essayer d'attirer son attention. Le type avait commandé une bière, lui aussi, il la but d'un air pressé, paya, renfila son imperméable : au moment de sortir il fit un crochet et s'approcha de Jean Calmet, la main tendue.

— Vous me remettez, n'est-ce pas ?

Jean Calmet ne le remettait que trop bien.

C'était Georges Mollendruz, ce maigrichon.

Mollendruz, le chef d'un groupuscule hitlérien qui avait eu des ennuis avec la police.

Mollendruz qui éditait à ses frais un petit journal néo-nazi, *L'Europe réelle*, où éructaient quelques nostalgiques des fastes du Nuremberg d'avant-guerre et de la solution finale.

Jean Calmet, agacé, lui tendit une main réticente. L'autre la prit – il avait la paume moite – et s'assit sans attendre qu'on l'y invite.

— Vous acceptez une bière, monsieur Calmet ? C'est ma tournée !

Sa voix se voulait cordiale mais depuis quelques instants, Jean Calmet éprouvait une anxiété qui ne cessait de croître : les yeux flétris de Mollendruz le dévisageaient avec une curiosité désagréable, ses mains tremblaient continuellement... Mollendruz était une triste compagnie : on le prenait pour un pauvre type, un demi-débile. Jean Calmet l'avait connu dans les bistrots quand il était étudiant. Ils avaient à peu près le même âge. À l'époque, Mollendruz militait dans une section lémanique des Croix Fléchées et il exhibait des photographies de Hitler aux yeux de tablées goguenardes. On ne savait pas très bien de quoi il vivait aujourd'hui : journaliste, il envoyait des correspondances à des journaux belges d'extrême-droite. Il avait été mis à la porte de plusieurs écoles particulières où il s'était entêté à prêcher le fascisme et la révolution européenne aux fils des nababs de l'automobile et de l'optalidon venus rater leur bac à Lausanne. Pour subsister il devait donner, chez lui, de vagues leçons particulières...

Mollendruz grimaçait un sourire.

— Vous êtes toujours au Gymnase ?

Jean Calmet eut horreur de cette question.

— On ne m'a pas encore donné mon congé, répondit-il sans plaisir.

Il lui semblait que Mollendruz salissait ses élèves en le faisant parler de son travail.

— Vous avez lu notre journal, monsieur Calmet, ces derniers temps ?

Jean Calmet ne l'avait pas lu.

— C'est curieux, reprit Mollendruz, nous l'envoyons pourtant dans tous les bâtiments officiels, et de plus chaque enseignant le reçoit personnellement à domicile. C'est ce qu'on appelle de l'information, vous en conviendrez.

Il ajouta avec un sourire louche :

— Nous sommes bien forcés de lutter contre la propagande gauchiste qui vise les salles des maîtres à journée faite...

Jean Calmet écoutait ce langage avec stupeur. L'autre poursuivait, plissant les yeux, la main tremblante :

— Nous ne sommes qu'une poignée mais j'ai confiance, notre heure viendra ! Nous ne pouvons laisser l'Europe courir à sa perte sous les coups de sape des maoïstes et des anarchistes irresponsables qui gouvernent sous la protection de Nixon. Un peu partout, des groupes proches du nôtre s'organisent ou se réorganisent. À Paris, à Bruxelles, à Londres, en Allemagne évidemment, chez nous à Genève, des gens réagissent, des gens prennent conscience, ils s'arment, ils répondent, ils témoignent ! Ne plus subir, monsieur Calmet ! Ce qu'il nous faut, c'est un noyau d'hommes résolus, des militants qui ne craignent pas la manière dure. Rappelez-vous les amis de Hitler et la S. A., à Munich, quand ils organisaient leurs réunions de propagande dans les brasseries. Il y avait des mitrailleuses aux quatre coins de la salle, monsieur Calmet, les opposants étaient impitoyablement rossés et arrosés ! Ça ne traînait pas ! Quand je pense que n'importe quel petit voyou de communiste prend la parole et enseigne où il veut...

Sous le coup de l'excitation, la voix aigre était montée d'un ton, les petits yeux de chauve-souris luisaient vilainement bordés de rose.

A-t-il bu ? se demandait Jean Calmet. Non, c'est l'énervement, il croit à tout ce qu'il dit. Je vais partir. Je vais me lever, refuser ma main, quitter ce café. Sale type. Ainsi pensait Jean Calmet, et pourtant il ne se levait pas : un trouble lourd s'insinuait en lui, se mettait à peser, l'immobilisait sous le regard de Mollendruz. Le Lyrique était plein, il faisait chaud, les conversations et les rires avaient établi un brouhaha où Jean Calmet était paralysé comme un insecte dans de la glu. Mollendruz se taisait, maintenant. Jean Calmet alignait de l'argent sur la table.

— On se quitte déjà ? dit Mollendruz avec regret. Vraiment ? Vous ne venez pas prendre un verre chez moi ? Entre collègues... J'habite à côté, vous savez. Vous ne m'avez même pas laissé payer ma tournée.

Qu'y avait-il dans Mollendruz ? De la lâcheté ? De la jalousie à

l'égard d'un collègue de l'enseignement officiel ? Une peur mouillée, surtout, une terreur mesquine, un tremblement du centre de l'être qui lui faisait jeter des coups d'œil rosâtres autour de lui, inspecter rapidement le fond du café, épier un voisin, cligner vers la vitre du téléphone, puis son regard revenait à Jean Calmet et se fixait sur lui, une fraction de seconde, avec une malice minable et interrogative. C'était bien cela. Mollendruz se demandait si son numéro allait prendre. Minuit moins le quart. La porte du café était ouverte sur la pluie, les garçons encaissaient, les derniers clients enfilaient leur manteau à la sortie. Mollendruz insistait.

— Venez vite chez moi boire une petite bière !

Mauvaise impression. Gêne. Colère contre soi. Mais par une espèce de mimétisme dont il était le premier à se représenter la tristesse, Jean Calmet se voyait incapable de tenir tête à Mollendruz, et même de le plaquer séance tenante. L'autre collait. Ils sortirent ensemble.

— Vraiment, j'habite juste à côté, répétait Mollendruz sous la pluie froide. Un simple bock, à toute vitesse...

Ils montaient l'avenue Georgette. Les derniers trolleybus rentraient au Dépôt au bruit de leurs pneus aspergeant le trottoir.

Deux minutes. Ils arrivaient à Villamont.

— C'est ici, dit Mollendruz, et il poussa la porte d'un immeuble dont le rez-de-chaussée était occupé par la boutique d'un fleuriste. Jean Calmet nota au passage l'horrible incarnat des cyclamens de serre sous les deux projecteurs de la devanture.

Mollendruz ouvrait sa porte, donnait de la lumière, tirait son hôte par le bras jusqu'au seuil d'un bureau où il le faisait entrer avec cérémonie.

— Regardez, monsieur Calmet, regardez ! Tout ça doit vous dire quelque chose, non ?

Jean Calmet demeurait stupide, incapable d'avancer, cependant que la sueur se mettait à couler à ses aisselles et à ses tempes.

Au fond de la pièce, sous un étendard du Troisième Reich surmonté de l'aigle déployée et du svastika, une immense photographie de Hitler au regard extraordinairement vivant. Ensuite on voyait une collection de trophées et de décorations où l'on distinguait des croix de guerre, des fanions, des armes, des photographies, plusieurs insignes de principautés...

Mollendruz avait posé la main sur l'épaule de Jean Calmet :

— Alors, monsieur Calmet, il vous étonne, mon petit musée ? Regardez cela. Ultra-rare. Je connais des gens qui lâcheraient une fortune pour cette pièce.

Et il déployait sur la table un brassard noir bordé d'argent où couraient des lettres gothiques d'argent plus gris :

— L'une des deux écoles de la Waffen SS, monsieur Calmet. Rendez-vous compte !

Et il caressait l'étoffe noire, promenait amoureusement ses doigts sur le relief des lettres aiguës, tendait le brassard à Jean Calmet qui frissonnait comme au contact d'une peau de serpent et se hâtait de le reposer sur une petite table.

— La Waffen SS, rêvait Mollendruz. Ouvrez cet album, monsieur Calmet !

Et il lui mettait dans les mains un grand cahier relié pareil à un album de photographies familiales : souvenirs de parades, de concerts, de prises d'armes du glorieux corps.

— Mais vous êtes venu boire une bière, monsieur Calmet ! Je vous oublie !

Il disparut, la porte d'un frigidaire tapa, Jean Calmet entendit Mollendruz qui remuait des bouteilles et des verres. Il s'assit dans un fauteuil et attendit. Gêné, transpirant, il ne parvenait pas à fuir le flamboiement de l'étendard rouge : au centre de la pourpre, dans son aire circulaire, la croix gammée tournait sans cesse, ses bras méchants pareils aux pattes d'une araignée maléfique. Au-dessous d'elle, luisant dans son cadre noir, Adolf Hitler regardait intensément dans la direction de Jean Calmet, comme s'il avait cherché à lui parler au-delà de l'espace et du temps, comme s'il avait cherché à rencontrer les yeux du pauvre homme assis dans l'un des fauteuils de son adepte pour le convaincre à tout prix.

Mollendruz revenait de la cuisine avec des bouteilles, il servait la bière.

— Tête à tête avec notre Führer, hein, monsieur Calmet ! Je suis bien d'accord avec vous, ce portrait a une présence étonnante. Il vit ! Il appelle ! Ah cette attitude du buste, la silhouette cambrée, la fantastique puissance des yeux !

Il ajouta puérilement, comme pour lui-même :

— Je ne sais pas ce que je ferais sans cette photographie...

Et plus haut :

— C'est un nazi authentique, un des secrétaires de la Kommandantur de Lyon, qui me l'a donnée en signe de confiance. Oui, la photo le dit assez, notre Führer n'est pas mort, monsieur Calmet. Pas plus que le génial projet du Grand Reich, pas plus que l'Europe réelle. Prenez notre symbole à la lettre : la croix gammée. Voyez ! Elle vit ! Elle ne cesse de tourner, comme le soleil, comme la terre, comme les planètes, elle est l'image de la vie que rien ne peut interrompre ! D'ailleurs, un signe tout simple : je ne suis jamais entré dans des pissoirs publics sans y trouver le graffiti de la croix gammée.

Gravé à la pointe de l'épingle, crayonné, gratté dans la tôle, peu importe, il était là, le symbole, il rayonnait, il irradiait, c'est bien la preuve que rien ne peut tuer la croix du Reich !

Alors il se passa une chose surprenante. Mollendruz posa son verre de bière sur la petite table, il marcha vivement jusqu'au portrait de Hitler. À deux mètres de la photographie il s'arrêta, se figea, claqua les talons avec violence et leva le bras :

— Heil Hitler !

Il avait aboyé dans le silence de la maison endormie.

Jean Calmet avait sursauté, mais Mollendruz ne lui donnait pas le temps de se reprendre. Il se retournait vers son hôte, une expression de défi dans ses petits yeux gainés.

— Nous vaincrons, monsieur Calmet. Nous reprendrons l'Europe, nous reconquerrons le monde entier !

Il s'agitait comme un mannequin. « Et moi qu'est-ce que je fais ici ? se disait amèrement Jean Calmet. Je suis médusé, et cette comédie me soulève le cœur. » Il avait perdu la notion du temps. Il buvait sa bière machinalement. Il avait oublié Thérèse, et ses élèves, et ses leçons : il sombrait dans une fadeur visqueuse. La bière poissait. Son verre poissait. Pourtant il se resservait sans cesse à boire, l'estomac lourd.

Près d'une heure passa encore, pendant laquelle Mollendruz, surexcité, fit feuilleter à Jean Calmet toute une pile de *Gringoire* et de *Je suis partout*, et détailler une planche où des profils israélites, nez, bouche, lobe de l'oreille, implantation des cheveux, épaules, ventre, plante des pieds, étaient longuement diversifiés et commentés sous un titre en grandes capitales :

APPRENEZ À RECONNAITRE LES YOUNG BOYS !

Une nausée lui brûlait l'estomac. Il se leva soudain, furieux, désespéré. Il n'eut pas à serrer la main de Mollendruz : celui-ci avait compris qu'il était allé trop loin, sur le pas de la porte il se tenait immobile, un peu incliné, seuls ses yeux fouillaient le visage de Jean Calmet avec une satisfaction visible. Jean Calmet le salua d'un hochement de tête, s'engagea dans l'escalier, sortit dans l'air froid.

Il ne pleuvait plus. Trois heures à dormir. Toute l'humiliation de cette soirée sur les épaules, Jean Calmet remontait Villamont avec la triste idée que du corps enseignant du Gymnase, il était bien le seul à être encore dans la rue, à cette heure, et à sortir d'une soirée aussi ignoble. Et le reste de cette courte nuit-là, pour le punir, son père revint dans ses rêves : il y eut le taureau fonçant du sommet de la pente noire et l'écrasant, il y eut le cabinet de Lutry, le docteur l'étouffant dans ses bras d'ogre devant la haute horloge pareille à un

cercueil dressé. Et à l'aurore, alors que les merles déjà chantaient dans les jardins, quelqu'un cria : « Heil Hitler ! » au fond d'une cour, et réveilla Jean Calmet de sa fièvre.

En se rasant, les yeux suivant sur sa peau le progrès de la lame, il rotait encore la bière qu'il n'avait pas eu le temps de digérer.

Le gros trolleybus bleu aborda la place Saint-François par la présélection de droite. Jean Calmet était arrêté au soleil devant la vitrine du traiteur Manuel. Tout à coup un rat déboucha d'un soupirail presque à côté de lui et se mit à zigzaguer, affolé, sur le trottoir. Une fraction de seconde ! Jean Calmet n'avait eu que le temps de penser : « un rat ! » – ensuite il se dira que c'était un gros rat gris, au dos pelé, à la longue queue rose, et il croira même avoir enregistré le bruit des petites griffes sur le trottoir – déjà le rat s'est jeté en pleine lumière, ébloui il court sans rien voir, le trolleybus bleu arrive à la hauteur de l'église, il accélère pour passer au vert sur le Grand-Pont, le rat se précipite, « non, non » pense sottement Jean Calmet, « le rat et le trolleybus vont forcément se rencontrer », voilà, c'est fait, l'énorme roue droite a mordu sur le corps rond et fuselé du rat, les huit mètres du véhicule défilent encore devant Jean Calmet qui ne bouge pas, qui regarde, au soleil il reste une plaque d'un rouge luisant entre les voitures qui ralentissent et s'arrêtent en file.

Jean Calmet s'approcha de la plaque.

Le rat avait éclaté sous le poids.

De près, on voyait qu'il y avait deux reliques distinctes. La première, celle que l'on apercevait du trottoir, c'était l'enveloppe du rat, la peau qui était restée attachée au crâne complètement aplati. Une forme rouge, silhouettée exactement, la queue tenant au sac crevé, la tête plate comme une feuille cramoisie, au museau il y a encore deux petites dents bien visibles, recourbées, enfantines dans la poussière. Tout le profil est d'un rouge huileux, qui prend déjà les reflets métalliques du sang en train de se coaguler.

L'autre relique était un paquet de viscères roses et verts qui avaient giclé à deux mètres quand le sac avait crevé.

Trois heures dans l'après-midi.

Jean Calmet avait rendez-vous avec Thérèse.

Il remontait la rue de Bourg en pensant au martyr du rat. Des années l'animal s'était accroché dans les caves et les recoins sous les boutiques de mode, les magasins de chaussures fines, les bijouteries étincelantes ; des années il avait rôdé, fureté, inventorié, classé, balisé son labyrinthe sous les élégances les plus insolentes d'Europe. Sous les stocks de visons et les rivières de diamants. Sous les cargaisons de caviar. Sous les rubis, les carats, les mouvements électroniques, les

horlogeries narcissiques. Sous le box-calf et les bottines cousues main. Un après-midi, vers trois heures moins vingt, il était sorti de ses repaires. Hasard ? Expulsé par un mauvais sort ? Chassé par les autres rats ? Cafard ? Lubie ? Envie de voir le monde ? Il en avait eu assez de sa sauvagerie, il était sorti au soleil et il avait été écrabouillé quatre mètres plus loin. Il ne fait pas bon être indépendant sous nos climats. Pas bon rester farouche et intraitable dans la ville. Jean Calmet se souvenait du hérisson qui l'avait conseillé une nuit de lune, du chat qu'il avait suivi le long du lac. Eux aussi étaient des francs-tireurs, des fous, des solitaires, des paniques. Pendant deux ans, trois ans, le rat avait vécu, avait défié la ville, fier, violent, concentré sur ses appétits et ses désirs, pillard aux aguets, seigneur retranché et silencieux sous le centre de la ville, cerveau solitaire qui courait comme une petite lampe dans les couloirs d'ombre, cœur inverse sous le cœur public, sous le cœur bruyant au grand jour !

Jean Calmet atteignait le haut de la rue de Bourg, il tourna à gauche, traversa Saint-Pierre et s'engagea sur le pont Bessières, qui enjambait, très haut, la rue Saint-Martin. C'était le pont des suicidés : plusieurs fois par semaine, des gens se jetaient dans le vide et s'écrasaient trente mètres plus bas devant les colonnes du garage Peugeot. Le pompiste conservait un sac de sciure à portée de la main pour étancher la flaque de sang où les voitures de ses clients risquaient de patiner et de se salir. Sans attendre l'arrivée de l'ambulance municipale, c'était le même pompiste, par tradition, qui recouvrait le cadavre désarticulé : on pouvait voir cette couverture, en tout temps, soigneusement pliée à côté d'une des colonnes à essence. Elle était maculée et paraissait durcie de croûtes brunes.

Traversant le pont, Jean Calmet se tenait le plus loin possible de la barrière, à cause du vertige, et il imaginait, chaque fois, tout le mécanisme délirant des derniers instants du condamné. Je m'arrête sur le trottoir ; j'agrippe fermement mes mains à la balustrade ; j'enjambe la barre de métal ; maintenant je vois la rue en bas, le garage, l'asphalte éblouissante au fond de l'abîme ; je n'hésite pas ; je veux mourir ; je n'hésite pas ; je donne un coup de reins ; merde je suis dans le vide, je tombe, souffle coupé... je... Jean Calmet avait entendu dire que la chute faisait perdre conscience avant le sol.

Horreur.

Milieu du pont.

Ceux qui se jetaient là étaient eux aussi des farouches, des avides, des silencieux que le monde avait retranchés et mis à mort. Comme le rat. Comme tous les animaux héroïques qui se battaient contre le béton, les hydrocarbures, la vanité, la superstition, le plaisir imbécile, la lâcheté : éperviers à flinguer en plein midi, renards traqués au gaz, blaireaux assommés au piège à coups de bâton, effraies crucifiées,

souris noyées dans leur trappe, bouvreuils percés à la carabine à air comprimé, écureuils empoisonnés à la strychnine, faons aux pattes coupées par les faucheuses mécaniques, sangliers mitraillés dans leur sommeil, lièvres étranglés, cerfs abattus au fusil d'assaut, chats pris pour cible par les chauffards de minuit, crapauds, grenouilles, hérissons des petites routes pareils à des omelettes sanglantes sous le vent frais., Thérèse l'attendait à l'Évêché.

Quel mystère en elle. Comme une pulpe, et l'enveloppe aussi est mystérieuse, elle luit doucement, il y a une lumière des cheveux qui éclaire le beau visage penché sur un livre, le grand front, les pommettes nettes, le cou où coule un collier de fer qui se perd dans la chemise brodée. Elle a ses jeans, des sabots. Une jeune fille. Elle aura vingt ans le 16 août. Le signe du Lion. Dans la toile blanche, sous un bandeau de broderies vieillottes, la poitrine fait deux boules. Jean Calmet voudrait ouvrir le col, dégager un sein, fixer sa bouche à l'aréole et téter, téter la vie à cette source, s'enfoncer une fois pour toutes dans la douceur maternelle.

Elle leva les yeux.

Deux fontaines vertes.

Elle sourit, les dents brillèrent une seconde, elle posa le livre sur la table. C'était *Le Lys dans la vallée*.

Jean Calmet, debout, la regardait.

— On va se balader dans la Cité ? demanda-t-elle.

Ils passèrent derrière la Cathédrale, longèrent le plat où Jean Calmet, l'automne d'avant, avait vu l'une de ses élèves se pencher sur le squelette d'un moine et lui mettre une fleur entre les dents.

Thérèse allait pieds nus dans de gros sabots de bois peints en blanc, son pas sonnait gaiement dans les petites rues désertes à cette heure de l'après-midi, et Jean Calmet s'étonnait une fois de plus que cette fille fût si étrangement proche de l'enfance, des contes, des scènes gravées sur cuivre dans les vieux livres à couverture rose, des planches tachées de rousseurs que les libraires et les antiquaires exposent dans leurs devantures, suspendues à des pincettes à linge. Comme s'il avait suffi du clac-clac de ces sabots pour faire revenir tout un passé de merveilles fraîches où Jean Calmet reconnaissait le pouvoir de Thérèse : ses filles, ses sœurs, ses petites cousines de l'âtre et des bois, et les nains, les fées, les sortilèges, les animaux se mettant à parler au bord des rivières, les jeunes filles réveillées de la mort par un baiser, les épouses enfermées dans la chambre rouge pendant que la route poudroie et que l'herbe verdoie par les immenses campagnes jusqu'au pied du Jura où vient la nuit.

C'est ce qui l'a frappé en elle, la première fois qu'il l'a vue à l'Évêché. Ce mélange de fraîcheur et de très ancienne sagesse. Le côté berceau et le côté chat. La candeur et la souplesse. Le blond, le

nocturne. L'esprit des fées, Thérèse, et moi je n'ai pas su t'aimer ! Pas pu. Pas pu. Les sabots claquent sur l'asphalte, c'est un bruit net et doux, assez haut, tout de suite les géants gesticulent, le petit garçon sème son pain dans les fourrés et déjà les oiseaux guettent les miettes claires du haut de leurs branches. Clac-clac. Sabots ironiques, ils rient, ils font leur bruit gai, ils se moquent, pas pu, coucou, clac les sabots, pauvre vieux toqué, moi je suis jeune, j'ai vingt ans, je vais, je viens, je m'amuse, je pleure, je fais l'amour avec Marc, je dessine des chats, je lèche des glaces, je quitte les Beaux-Arts, j'y rentre, j'ai ma maman à Montreux, je m'en fous, le soleil tombe rouge derrière le kiosque à musique. Et moi j'ai des seins ronds très jolis et très vite impatients sous la langue de Marc. Et moi j'ai un petit panier. Une taille longue, comme on dit dans les catalogues de confection. Jean ? Monsieur Calmet ? Je l'ai aimé deux ou trois jours. Il est profond. Je le comprends sans le comprendre. Il ne parle jamais de lui. Il a des yeux qui en disent trop. Un après-midi, il a crié dans un café. Je l'ai pris chez moi. J'avais envie de faire l'amour. Ça n'a pas marché. Depuis il me regarde avec des yeux encore plus fous. Marc m'a dit qu'un jour il lui avait parlé de son père : un drôle de type, son père, aussi étrange que lui, dans le brutal. La brute intelligente, quoi. Dangereux, paraît-il. Moi j'ai ma maman à Montreux et papa a eu la bonne idée de mourir en plein midi sur un glacier. Jean m'a appelée la Fille au Chat. Peut-être parce que j'ai un petit con tout doux et chaud et humide. Peut-être parce que je fais ce qui me plaît. Je l'ai trahi. Le mot est gros ? J'aime Marc. Tant pis pour Jean. Je ne veux pas le faire souffrir. Il viendra chez moi tant qu'il voudra. Je ne me déroberai pas...

Mais non, ce n'est pas si simple et il le sait. Mais ainsi se faisait souffrir Jean Calmet par les vieilles rues de la Cité, un après-midi d'été, quand les roses pesaient sur les treillis de la Barre et que les merles s'appelaient dans les marronniers. Il s'était blessé tout le long des ruelles ; la musique des sabots avait fini par l'obséder ; la fée à côté de lui chantonait et cueillait des œillets dans les vieux murs en s'étonnant de leur odeur de vanille. Elle glissait les fleurs dans son panier. Encore un souvenir des contes, quand le brigand guette derrière les ronces et qu'il se compose bonne figure pour aborder la fillette.

Quatre heures. Plus d'air. On étouffait. Une chaleur lourde, humide. C'est le moment où l'on voudrait quitter la rue, s'enfermer dans l'arrière-salle d'un café, grimper un escalier au hasard, s'allonger dans une chambre fraîche. L'heure du loup, disait le docteur, à Lutry, en épiant les yeux du petit garçon. La trogne brique surgit devant Jean Calmet, figée dans sa cruauté. « Je suis donc fait pour souffrir, se disait-il en marchant. Viande hachée. Chair à clous. L'enfance ? Ravinée. Le reste écrasé. Mon père, Liliane, Thérèse... Il n'y a que les

prostituées, la grosse Pernette, et c'est encore pire après. Et maman ? Il eut honte de penser immédiatement à la nourriture, à cette vieille bouche qui faisait son bruit solitaire dans la salle à manger déserte, et dehors le soleil descend sur le lac, le sang du soir tombe sur le plancher, Maman est seule, Maman va mourir, oh dans deux ans, dans trois ans, elle tremble de plus en plus, elle s'est cassée depuis la mort de papa, toute la journée elle attend un téléphone, elle parle seule, elle reste assise des heures devant la fenêtre et le crépuscule allume sa pauvre figure plissée, elle se souvient, elle regarde dans le vide... »

Le ciel devenait gris, noirâtre, soudain il fut violet et le tonnerre creva, une pluie argentée tomba violemment sur la ville, arrachant les feuilles des arbres, se ruant en torrents sur les pentes de la Cité. Thérèse courait devant Jean Calmet, ses sabots à la main, se retournant pour lui sourire. Ils arrivaient devant chez elle.

— Viens te sécher, dit-elle, et Jean Calmet retrouva l'étroit corridor, le petit palier, la carte piquée sur la porte :

Thérèse Dubois
étudiante

Tout de suite elle fut auprès de lui, le visage levé, ses yeux de fontaine verte plantés dans son regard, et quelques secondes Jean Calmet reconnut sa douceur. À l'espèce de faille qui s'ouvrait en lui il sut que le mystère agissait, comblait la blessure de forêts, de chats, d'oiseaux, de chemins magiques à l'aube, de villages entrevus sur des collines d'émeraude, de luzernes sous la lumière blanche où saute le vent. Thérèse s'approcha encore, il eut ses cheveux trempés tout contre sa bouche, il posa ses lèvres sur son front où la pluie tiède ruisselait.

Un instant ils restèrent immobiles, silencieux. Ils étaient debout devant la fenêtre ouverte et l'orage craquait toujours sur les toits luisants du Gymnase.

Puis elle se dégagea, ferma la fenêtre et déboutonna sa chemise :

— Une douche, dit-elle. On grelotte !

Jean Calmet ne se ferait jamais à cette promptitude. En un instant les vêtements avaient été expédiés en boule dans un coin de la pièce, elle surgissait nue et souple, elle courait à la chambre de bain, l'eau se mettait à gicler.

— Jean ! Viens me frotter le dos, j'ai froid !

Thérèse assise dans la baignoire.

Cheveux, cheveux, tout cet or ouvert sur l'épaule qui rougit sous la douche, le dos se creuse, s'offre au jet.

Jean Calmet s'est assis sur le bord de la baignoire.

— Savonne-moi, dit Thérèse.

Elle ressemble à une petite fille, elle s'arrose les épaules, elle repose la douche au fond de l'eau. Se couche, étire ses jambes, se rassied, cale son dos contre le chevet de la baignoire, joint les cuisses, regarde Jean Calmet d'un air interrogateur.

Jean Calmet a peur. Et si son père allait le regarder. Si l'œil de l'Ogre le tuait sur place. Lui prenait Thérèse. L'anéantissait, lui, son cadet ; et ses éclats de rire résonnaient dans les oreilles de Jean Calmet.

Pourtant il saisit la savonnette et la fait courir sur le cou de la fée, sa main touche les muscles, les presse, les doigts suivent les clavicules, remontent à la gorge lisse.

Lyre des épaules.

Cache des aisselles.

Parcours des bras, jusqu'aux poignets qui se tendent, retour aux aisselles frisées, aux clavicules, chemin très doux vers la nuque, au passage on écarte les cheveux, on caresse le duvet sous la pluie d'or, on touche de l'ongle les vertèbres, Thérèse s'ébroue, on revient au cou fin et clair.

Solidité de ce cou.

Fragilité des clavicules.

Résistance des seins sous la main. La paume insiste, en fait le tour rapidement, le pouce écrase l'aréole, s'en va, la main reprend la pomme souple, serre, la rondeur ne se défait pas.

La main descend, reconnaît la courbe des hanches.

Le bassin se soulève, s'offre comme un panier de merveilles. Nombril plein de mousse de savon. Pubis tout blanc : œillet qui brille. Longueur des jambes, petits doigts que Jean Calmet compte et recompte comme des osselets, comme les grains d'un chapelet lisse et chaud, ma fille, ma petite fille, je t'aime ô ma tendresse, ô mon enfant, j'égrène tes ongles roses, Poucet, je sème tes doigts dans la forêt, grâce à toi j'aurai mon chemin...

Puis Jean Calmet la sécha dans un grand linge rouge.

Puis il peigna les longs cheveux qui dégouttaient.

Puis il enclencha le fœhn sur « air chaud », et il eut la surprise de voir la chevelure, raidie et foncée par l'eau, retrouver sa souplesse et son or à mesure que la soufflerie opérait.

Puis il mit le fœhn sur « air froid » et longtemps caressa la tête, le cou, de tout près, de plus loin, redescendant sur la nuque, palpant les épaules avec le souffle frais, revenant aux tempes, au front, sculptant la chevelure qui fuyait et s'incurvait sous le jet d'air, remontant au sommet du crâne, ma Mélusine, mon Ophélie, retrouvant le sillon clair entre les épaules où couraient de minuscules poils dorés, jouant à revenir chasser la touffe d'or qui fuyait aussitôt devant le canon du fœhn, faisant frissonner les hanches, tournant autour des seins qui

avaient aussitôt la chair de poule, s'attardant aux aréoles brunes et larges qui soudain se contractaient et se couvraient de petits grains durs. Et que sentait-il, Jean Calmet, pendant ces jeux ? Il voyait Thérèse se troubler, et lui, une espèce d'exaspération le prenait à émouvoir ce corps soyeux sans que le désir un seul instant l'aiguise lui-même. D'abord il avait vu son père qui le considérait d'un air ironique : « Tu essaies de t'exciter, Jean Calmet, tu sais bien que c'est impossible. Elles sont à moi, ces gourmandises. Laisse cette fille. Tu sais que tu n'arriveras pas à l'avoir. » Et le docteur riait au seuil de la chambre. Jean Calmet continuait pourtant, il persévérait, et il était conscient d'inventer des caresses de plus en plus troublantes à mesure qu'il sentait la honte l'envahir : impuissant, se disait-il, je fais flamber cette pulpe et je demeure paralysé. L'humiliation lui mettait des larmes dans les yeux. Le fœhn poursuivait un ennemi imaginaire entre les omoplates de Thérèse qui se pencha pour éprouver plus complètement toute la caresse : ainsi ployée, respirant vite, livrée, crispée de désir, elle était extraordinairement belle, et Jean se détesta avec violence. Ce n'est pas mon père qui laisserait passer cette proie. Il s'injurait cruellement. Il imagine le sexe dressé du vieillard, le bâton noueux, le gros gland violet dardé vers la pulpe adorable, la verge s'approchait, avide, visant l'ancre rose, y pénétrant, faisant naître les cris et les sanglots de joie...

Thérèse haletait doucement.

— Jean, viens dans mon lit, viens contre moi, Jean, dit-elle ; et se plaquant contre lui, elle écrasait ses seins sur sa poitrine, elle nouait ses mains autour de son cou, elle attirait à elle sa tête, prenait sa bouche dans sa bouche.

La mort dans l'âme, Jean Calmet se laissa entraîner vers le lit, se laissa étendre sur le dos comme un enfant. Il avait les yeux fermés, une humiliation haineuse lui nouait le cou. Estomac crispé. Nausée. Rage. Mon père s'est envoyé Liliane, je les ai surpris, elle était nue devant la fenêtre, il lui palpaient les seins... Elle a touché, elle a cueilli, elle a sucé l'énorme gland gonflé du docteur. Jean Calmet suffoquait de douleur et de tristesse. Impuissant. Sur la porte, son père rigolait à gorge déployée. « Benjamin ! Tiens-toi bien ! C'est le moment de montrer ce que tu sais faire !... »

Maintenant Thérèse le déshabillait avec une précision tendre. Déboutonnait la chemise, la lui enlevait, Jean Calmet sentait les doigts rapides sur sa peau, puis une main défaisait sa ceinture, ouvrait son pantalon, courait à ses hanches, revenait au ventre, déjà se glissait sous le slip... Haineusement, Jean Calmet s'arracha à l'étreinte. Il se leva, renfila sa chemise, boucla sa ceinture, sortit de la pièce sans regarder le lit, claqua la porte. « C'est la dernière fois. Je ne la verrai plus », se disait-il en descendant l'escalier. Plus jamais. Plus jamais.

Des sanglots de honte et de désespoir montaient dans sa gorge. Il se retrouva dans la rue comme un fantôme. La nuit tombait. Il ne pleuvait plus, du préau du Gymnase montait une odeur de terre propre et de feuilles mouillées qui lui crevait le cœur.

Jean Calmet descendit la rue, tourna la Cathédrale et s'engagea sur le pont Bessières. Il marchait tête baissée, ressassant sa peine. Soudain, relevant les yeux, il aperçut Bloch, un copain de collège, Jacques Bloch, le pharmacien, qui venait dans l'autre sens sur le même trottoir. À quelques mètres, Bloch lui sourit et le salua quand ils se croisèrent.

— Sale Juif ! dit Jean Calmet assez haut pour être entendu. Il fit encore quelques pas en ricanant puis il répéta nettement :

— Sale Juif !

Alors il s'approcha de la barrière du pont et il regarda dans l'abîme. Le vertige et toute sa bassesse lui donnaient une puante nausée. Longuement, il vomit de la bile sur la pointe de ses souliers.

Trois jours avant sa mort, – c'était le vendredi 15 juin –, Jean Calmet se réveilla de très bonne heure et se souvint avec horreur de la veille. Bien entendu il ne savait pas qu'il allait mourir, et il put croire qu'il allait faire les mêmes gestes, souffrir des mêmes spectacles, les aimer, et accomplir sa besogne comme n'importe quel autre jour.

Il descendit à pied au Gymnase et s'arrêta à l'Évêché où il commanda un café. Comme il allait payer, il jouait sur la table avec une pièce de cinq francs, et il la fixa soudain avec une attention exaspérée. Quelque chose, au moins, qu'il n'avait pas encore vu ! Sur la face du gros écu solide, l'homme incarnant la Suisse avait une force calme et une sûreté qui le blessèrent immédiatement. Il était de profil : grand front paisible, nez fort et régulier, bouche mince, menton marqué. Puis le vêtement s'ouvrait sur une gorge et un torse musclés ; la tête, dont on voyait quelques cheveux bouclés, portait la capuche des paysans de la vieille Suisse avec laquelle on les représente toujours, faneurs, chasseurs, bûcherons justes et puissants de leur seule foi. Mais l'homme était rasé, ce qui le faisait échapper à l'imagerie de Guillaume Tell pour l'approcher de notre siècle. Et le poids du métal, la longue inscription qui couronnait le personnage : CONFEDERATIO HELVETICA, la beauté fruste de l'homme et la régularité de ses traits lui donnaient une force sereine qui aggravait la solitude de Jean Calmet.

Il paya rageusement et jeta la monnaie dans la poche de son veston.

CONFEDERATIO HELVETICA. Il allait donner une leçon de latin. Le profil de l'homme le narguait. Pourquoi se répétait-il le texte si

insolent dans sa simplicité calme ? Mais oui, il le découvrait avec effroi, le latin était la langue paternelle. La langue sacrée, la langue de la puissance et de l'indestructible. Et lui, Jean Calmet, tout à l'heure il allait lire du latin, et traduire, et commenter, et redistribuer du latin. Cloporte, limace, il allait ramper sur le monument éternel. Il allait traîner ses sales pattes, ses mandibules, ses écailles, sa bave sur la pierre sainte ! Mais qui es-tu, Jean Calmet, pour oser insulter la demeure de ton père ? Crois-tu y pénétrer jamais ? Elle résiste ! Elle se défend ! Elle te domine, la forteresse ! Du haut de son âge, du profond de sa vigueur elle te regarde et voit ta pauvre taille d'insecte, à sa base, qui s'évertue à grignoter la peau de ses cailloux !

Atterré, Jean Calmet écoutait l'affreuse voix tonitruer dans ses oreilles. Maître de latin ! — Maître de latin ? Propriétaire, pendant que tu y es. Mais n'as-tu pas vergogne, Jean Calmet, toi, le faible, d'oser t'agripper à mon oncle ? Tu es sale. Tu es poussif. Et depuis des années tu oses souiller mes murailles. T'approprier des parcelles de ma maison. La langue du père, Jean Calmet ! Tu n'y pénétreras plus ! Tu n'en as pas le droit, tu entends. Elle est aux forts, cette langue-là. Elle appartient aux puissants de la terre !

Jean Calmet s'était arrêté. Des groupes d'élèves vêtus de vives couleurs passaient à côté de lui en devisant très haut. Il se retourna : à une trentaine de mètres venait François Clerc. Lui parler ? Lui demander de l'aide ? À quoi bon ? François Clerc n'avait jamais connu la terreur, lui. Il ne comprendrait pas. Il donnait ses cours, il créait, il était généreux et fort. Jean Calmet se remit en marche et quand il atteignit la placette de la Cathédrale, au lieu de gagner le Gymnase, rapidement il fila à droite et s'abrita quelques instants dans le hall de la Cinémathèque.

— Je ne peux pas. Je ne peux pas y aller, se disait-il. C'est Virgile, ce matin, une troisième année. Je ne peux pas.

Il ressortit, s'avisait rapidement qu'on ne le voyait pas, courut à la Pomme de Pin et du bistrot, il téléphona au Gymnase qu'il était malade ce matin, qu'il le serait encore certainement samedi, qu'il reviendrait lundi sans faute. M^{me} Oisel lui répéta que l'écrit du bac commençait lundi à huit heures, et que depuis plusieurs semaines il avait été désigné comme surveillant de l'une des classes. Jean Calmet promit et raccrocha.

Il était libre. Il recommençait à respirer.

Tout à coup, il eut besoin de s'assurer que les cendres du docteur étaient toujours enfermées derrière la grille du colombarium. « Il est bien mort, le salaud, se dit-il. Un petit tas de cendres. Je ne vais pas me laisser faire au cornet de poussière. » Et par les rues ensoleillées, il descendit au Crématoire.

Il allait presque bien quand il arriva au cimetière.

Le lierre brillait sur les vieux murs. Jean Calmet s'engagea dans l'allée. Des moineaux voletaient au-dessus des gazons. Des merles sautillaient entre les massifs d'iris et de roses. Jean Calmet s'arrêta et les regarda. Quand il eut repris sa marche, un jet d'eau l'aspergea au passage et des moineaux encore, rapides et drôles, baignaient leurs ailes dans l'eau étincelante.

Au bout du chemin se profilait la cheminée du Crématoire.

Jean Calmet monta les marches d'un escalier, sur la droite, et le colombarium apparut. Il s'approcha. La grille était fermée. D'abord, tout ébloui, il ne distingua que des formes vagues dans l'ombre. Puis il la vit : au fond de sa niche se dressait la grande urne en marbre coquillier. Se penchant, collant son œil au métal, Jean Calmet put lire avec certitude :

DOCTEUR PAUL CALMET
1894-1972

Bon. De ce côté-là, il avait la paix. Mais si la voix l'attaquait de nouveau ? Si l'œil fouillait dans son cœur ? L'urne était enfermée derrière cette grille mais il semblait que le docteur fût dans l'air, rusé, infailible et plus mobile encore d'être mort. Ses paroles tonnaient dans son crâne et résonnaient dans ses rêves. Son regard perçait son cerveau, accablait ses gestes, riait de ses intentions les mieux cachées. Dévoré vif, Jean Calmet. Il eut un geste de lassitude et se détourna vers le jardin. Le soleil était déjà blanc, la chaleur montait...

Il retraversa le cimetière et se retrouva dans la rue.

Alors, comme s'il avait voulu recenser les siens dans un album de famille inutile et désespéré, il prit un taxi et descendit à la porte des Peupliers. Il n'entra pas tout de suite. Il fit le tour de la maison, gagna le lac par le verger, remonta par la haie de lauriers. Les fenêtres d'en bas étaient ouvertes. En haut à droite, sous le toit, les volets de sa chambre étaient fermés. Tant mieux. Les yeux du docteur avaient donc fini de percer les murs. Jean Calmet se revit prostré, dans l'ombre, faisant semblant de lire, attendant que d'une minute à l'autre le regard ou la voix de l'Ogre le tirent de sa cachette et le relancent dans le cirque. Mais les volets du cabinet étaient fermés eux aussi, et il en éprouva une satisfaction gaie qui lui remit le cœur en place. Il gagna l'entrée et sonna. Sa mère lui ouvrit et s'éclaira.

— Jean, c'est toi, Jean mon petit. Tu as donc congé ?

Jean Calmet ne répondit pas. Il embrassa sa mère, il entra dans le vestibule et reconnut aussitôt l'odeur de son enfance : la salle de consultation et la cave. Le désinfectant, les médecins, et ces relents de

pommes d'hiver qui montaient du sous-sol. Il se retourna vers la vieille femme et la prit dans ses bras : un petit paquet d'os déformés, la figure blafarde d'un pitre, le front ridé, rose aux tempes, où les mèches de cheveux soigneusement tirés laissaient voir la peau éraillée...

La salle à manger était tout éclairée par le soleil de onze heures. Le long balancier de l'horloge battait dans la caisse vitrée. La table luisait. Au mur, les faïences étaient parfaitement claires et devant la fenêtre, sur le fauteuil, on voyait un brochage que sa mère venait d'abandonner à son coup de sonnette. « Elle se bat, se dit Jean Calmet. Elle essaie de résister. La solitude, l'âge, rien n'y fait. Elle est courbée, elle ne dort plus, pourtant elle fait son ménage, elle travaille, elle mange tous les jours. Je suis sûr qu'elle apporte son repas à la grande table. Elle a résisté toute sa vie, à sa façon, sans mot dire, apparemment résignée, et c'est peut-être de la décence ? ou de l'orgueil ? Elle ne demande aucun secours à personne... » Avec tendresse il regardait cette propreté, l'ouvrage interrompu sur le fauteuil, et quand la vieille femme se fut rassise, il tira une chaise auprès d'elle et lui prit doucement la main.

— Tu vois, je m'occupe, mais je suis tout de suite fatiguée...

Les veines de la main saillaient, bleu pervenche, l'artériosclérose oblitérait la peau ridée et le poignet tout en nœuds. Maintenant ils parlaient de lui ; de son travail, du Gymnase. Elle donnait des nouvelles de ses frères et de ses sœurs. Elle avait reçu la visite du pasteur. Elle n'allait plus au culte qu'un dimanche par mois...

Jean Calmet regarda des photos de ses neveux : elle venait de les recevoir, elle cherchait des ressemblances, retrouvait des souvenirs, parlait du verger où personne n'avait cueilli les cerises, envisageait, cet automne, de donner la récolte de pommes à l'Hôpital.

— Puisque personne ne les mange... dit-elle pensivement.

Et relevant les yeux vers Jean Calmet :

— Mon benjamin, dit-elle, et les yeux gris, les yeux lavés, les yeux usés cherchaient anxieusement dans les yeux de son fils.

Jean Calmet détourna la tête et se leva. Il fit quelques pas, regarda l'horloge comme s'il la voyait pour la première fois, détailla le bois, le cadran, le mécanisme qu'on apercevait sous la faïence peinte par une ouverture rectangulaire.

Il gagna l'étage, ouvrit la porte de sa chambre mais n'alluma pas. Au fond de la pièce vaguement éclairée par la lumière du corridor, il aperçut son lit d'enfant, une table, une petite bibliothèque où étaient restés quelques-uns de ses livres d'alors. Il passa devant les portes de ses frères, devant la chambre où ses sœurs dormaient toutes les deux. Là, il avait ouvert et un malaise le prenait : que cherchait-il parmi ces spectres ? Des cris, des sanglots, des rires retentissaient sur le palier

désert. Au fond de la chambre de ses sœurs, sur une commode, des poupées luisaient pauvrement. Gêné, il éteignit la lumière, les poupées disparurent, il referma la porte sans bruit. Il passa devant la porte du cabinet – CONSULTATIONS tous les jours de 13 à 19 heures sauf le jeudi –, faillit entrer, revint sur ses pas, retrouva sa mère qui n'avait pas bougé.

Il se pencha sur elle et lui donna un baiser rapide sur le front. Elle se levait pour l'accompagner. Allait-elle lui proposer de rester pour le repas ? Elle n'osait pas. Elle se taisait. Elle balbutiait un au revoir, Jean Calmet lui faisait des vœux, lui reprenait la main, y déposait un baiser. Elle l'accompagnait à la porte :

— Reviens bientôt !

Il alla prendre le trolleybus et remonta à Rovéréaz sans s'arrêter dans un café et sans oser ressortir, de peur d'être aperçu par un élève ou par quelqu'un du Secrétariat.

Deux jours avant sa mort, Jean Calmet ne savait pas davantage ce qui allait lui arriver. C'était le samedi 16 juin. Il se réveilla tôt, comme à l'ordinaire, mais ce matin-là, la pensée du devoir qu'il avait à accomplir le poussa tout de suite à sa table et il ouvrit le bottin.

L'idée lui était venue cette dernière nuit, entre deux rêves : il fallait écrire à Bloch. Il fallait lui expliquer Mollendruz. Lui dire le drame. Ne rien lui cacher du désarroi de ces dernières semaines, il comprendrait, il excuserait, ainsi cette honte serait lavée, Jean Calmet cesserait de se déchirer le cœur à la pensée des mots ignobles.

Il prit une enveloppe et écrivit l'adresse à la main :

Monsieur Jacques Bloch
Pharmacien
7, avenue du Théâtre
1005 Lausanne

Puis il commença sa lettre.

Mon cher Bloch,

écrivit-il. Mais les mots ne passaient pas. *Cher*, après l'injure de l'autre soir ? Bloch allait déchirer la lettre à peine ouverte ! Mais non. Bloch était bon. Bloch savait. Il fallait faire confiance à Bloch. C'était un vieux camarade de Collège, après tout, il ne pouvait pas refuser l'explication qu'on lui donnait clairement.

Jean Calmet se relut et se remit à écrire.

Mon cher Bloch,

Tu t'es sans doute étonné, avant-hier soir, sur le pont Bessières

et il s'arrêta encore. *Étonné...* C'était peu dire, en vérité. Il y avait quatre mille ans qu'on injuriait Bloch. Ses cousins de Pologne avaient fini dans des fours. À Paris, son grand-père avait porté l'étoile jaune. Étonné ? Alors que c'était le brûler une nouvelle fois, le torturer, le déporter, anéantir tous ses enfants, toute sa race. Parler de Mollendruz ? Mais qu'est-ce que Mollendruz avait à faire là-dedans ? C'était Jean Calmet, le minable. C'était lui qui n'avait pas su résister à quelques heures dérisoires. Lui que la photographie de Hitler était revenue hanter dans ses sommeils. Lui qui avait cru se venger de son humiliation à dégrader la première personne qu'il croisait en s'enfuyant de chez Thérèse. Lui, misère, qui recommençait à manger du Juif parce qu'il était enragé de sa faiblesse. Four-ogre, pensa Jean Calmet. Mengele-ogre. Mollendruz chauve-souris-ogre. Vampire mou. Jean Calmet-ogre. Et moi par vengeance. Quelle bassesse.

Il reprit la plume et se força à poursuivre :

... sur le pont Bessières, de t'entendre appeler...

Non, ce n'était pas possible. Il n'allait pas écrire ces saloperies. Il fallait faire plus court. Ne rien rappeler. Lancer un mot, un cri du cœur, Bloch saura lire entre les lignes. Il verra que je suis malheureux. Ce n'était pas toi que je visais, Jacques Bloch, c'était sur moi que je m'acharnais. J'écirai cet après-midi. Il déchira le feuillet et plaça l'enveloppe bien en vue sur le bureau. Il y colla même un timbre, mais il ne savait pas que la lettre ne serait jamais écrite et que l'enveloppe finirait sous les scellés du juge de paix, avec son timbre tout net, entre les préparations de latin et les dernières circulaires aux maîtres de langues anciennes du Gymnase.

L'après-midi, qui était traditionnellement libre, il descendit en ville et alla se faire raser chez M. Liechti. Il prit plaisir à s'étendre dans le fauteuil, à être longuement savonné, à sentir la lame courir sur sa peau en grésillant.

Il n'écrivit pas à Bloch.

Il rôda dans les ruelles de la Palud.

Passant la Louve, il hésita à se rendre chez Pernette et y renonça : elle devait avoir ses clients du samedi, des Italiens, des Espagnols, il se sentit de trop, il continua d'errer, mais plusieurs heures il regretta la grosse chair luisante et le rouge à lèvres à la grenadine. À un kiosque de la place Centrale, il acheta le *Satiricon* en livre de poche et le jeta dans une bouche d'égout cent mètres plus loin. Il venait de se rappeler qu'il n'avait pas le droit de salir le latin. Il n'avait pas envie de lutter

pour se convaincre du contraire.

Il rentra chez lui.

Il était épuisé par son errance dans les rues. Il grelottait en pleine chaleur. Il dormit tôt.

Cette nuit-là il n'eut point de rêves, du moins le crut-il, et il se reposa complètement.

Le lendemain, qui était le dimanche 17 juin, au réveil Jean Calmet se masturba, et quand il eut pris son maigre plaisir, il se souvint des plaisanteries de ses camarades de service militaire : « C'est toujours plus facile que d'enfiler une bonne femme. Pas besoin d'être aussi dur. Et de toute façon il y a moins de mécanique. » Rires. Mais eux, ils les avaient, les femmes. Dégustation. Les doigts poisseux, Jean Calmet gagnait la salle de bains et se regardait furtivement dans la glace. Il se recoucha. Se rendormit.

Quand il se réveilla, les cloches des églises sonnaient, et il imagina les groupes de fidèles attendant sur le parvis, le pasteur en robe sortant de la sacristie et montant lentement les degrés de la chaire, la nef froide où montaient les chants. Il passa la journée à ne rien faire. Écrirai-je à Bloch ? Je le ferai demain. Il n'écrivit pas non plus à Thérèse, comme il en avait eu vaguement l'intention. « Avec elle, tout est perdu. À quoi bon lui expliquer ce que je n'ai pas su lui dire en l'aimant ? » Puis il se prit à souhaiter de la revoir par hasard sur le chemin du Gymnase. Le saluerait-elle ? Mais oui, elle viendrait vers lui, il y aurait des arbres ruisselants de lumière, du vent, le bleu du ciel sur les toits et une terrasse où s'asseoir et boire de la bière. Ils seraient amis. L'été serait long. Et cet automne, à la reprise des cours, il considérerait le monde d'un regard clair.

Le jour de sa mort, qui était le lundi 18 juin, Jean Calmet ne se leva pas. Évidemment il ne pouvait savoir que son dernier jour était arrivé. Pourtant il y eut des signes qu'un plus malin, ou qu'un homme moins incertain, ce matin-là, n'eût pas manqué d'interpréter plus nettement.

Par exemple, il ne téléphona pas au Gymnase, et pour quelqu'un d'aussi consciencieux, cette faute de goût, en temps normal, eût été la pire des sottises.

Six heures et demie. Il était couché dans son lit, à plat, il se sentait las, il rêvassait. Qu'allait-il faire de la matinée ? Rien, vraiment, il ne ferait rien. Téléphonerait-il quand même ? Il n'en avait pas la force. Impossible. Un goût de salive sale. Une fatigue phosphorescente comme après une longue marche de nuit.

Avait-il rêvé ? Il ne s'en souvenait pas. Aucun cauchemar. Pas de fièvre. Un engluement blanc.

Il prit son sexe dans la main droite en pensant à ses camarades de service. Plus facile que la mécanique. Plus facile.

Mais pas de honte, cette fois.

Mouchoir en papier au menthol.

Demi-sommeil.

Un peu plus tard, Jean Calmet ne s'habilla pas. Il était resté en pyjama : un pyjama gris, à raies bleues, en nylon, que sa mère lui avait donné pour Noël. Il marchait en pyjama d'une pièce à l'autre, pieds nus, posant sur ses livres et ses papiers un regard où rien ne passait.

Il avait ouvert les stores, et les jardins de Rovéréaz envoyaient dans l'appartement une lumière verte. Il était sept heures et demie. Les gens se pressaient vers la ville. Jean Calmet ne bronchait pas. Autre signe. Plusieurs longues minutes, il resta devant une fenêtre à voir bouger des feuilles et des oiseaux dans une haie de noisetiers, au bout du gravier de rentrée. Ensuite il s'assit à son bureau et déplaça des stylos sur un buvard.

Il était huit heures quand il se rendit à la salle de bains. Il ouvrit son rasoir.

La lame brillait sur la tête de métal. Il l'enleva, referma le rasoir, le remplaça dans sa boîte bleue.

Il prit la lame et retourna s'étendre sur son lit.

Un instant, il la regarda dans la lumière, la main tendue, elle faisait sur le jour une silhouette rectangulaire dont les arêtes luisaient. Dès lors il agit vite, avec une décision surprenante pour quelqu'un qui se traînait depuis des jours.

Tenant fermement la lame entre le pouce et l'index de la main droite, il l'appuya à son poignet gauche et du tranchant, il caressa légèrement les tendons et l'artère saillante à deux centimètres de la main. La lame était très aiguisée. Jean Calmet sentit le fil couper la peau, il frissonna malgré lui et regarda son avant-bras : une petite ligne rouge se remplissait de sang où la lame avait passé. Il ne la reposa pas sur la table de nuit, comme il en avait affreusement envie.

C'est alors que son destin se joua.

Tout à coup, avec une force extraordinaire qu'il concentrait sur ce seul point, il pressa sur la lame, l'enfonça dans son poignet gauche et trancha lentement l'artère radiale et la chair.

Puis il l'arracha de la plaie, prit la lame entre le pouce et l'index de la main gauche et trancha dans le poignet droit.

Soigneusement il remplaça la lame ensanglantée sur la petite table auprès de la lampe et des livres.

À sa grande surprise, le sang n'avait pas jailli. Il suintait, tiède,

épais, c'était comme une succion qui le chatouillait sur la légère brûlure des deux plaies. Il remarqua qu'il ne pensait pas : depuis une minute il accomplissait des gestes dont la précision l'avait absorbé. Il s'appliqua. Le sang ne coulait pas assez vite, il fallait l'aider. Il laissa pendre ses deux bras hors de son lit et il demeurait les bras écartés, immobile, tandis que deux ruisselets écarlates sourdaient de ses poignets dans ses paumes et dégouttaient de ses doigts.

Jean Calmet attendait, et maintenant ses pensées se précipitaient avec une netteté aiguë. Il ne souffrait pas. C'était une traversée, un passage où il frissonnait comme dans un creux d'ombre. Des figures, des lieux apparaissaient : le visage brun d'une jeune fille aperçue dans un café, elle tricotait, elle avait au cou des bijoux arabes en fer tressé. Verret prostré à la salle des maîtres. Un hérisson au nez luisant sous la lune. Le verger de Lutry, un orvet avait été coupé en deux par une faux, les deux tronçons cuivrés s'étaient tordus au soleil...

Sa pensée revint à ses poignets. Le sang ne coulait presque plus. Il commençait à se coaguler, sans doute à cause de l'air sec de ce matin d'été, et Jean Calmet se souvint qu'il fallait plonger les bras dans de l'eau chaude pour favoriser l'évacuation.

Quand il se releva, les deux ruisseaux rouges filtrèrent à nouveau, il en fut satisfait, mais il s'aperçut avec dégoût que le sang avait déjà fait deux petites mares gluantes sur le plancher, et il se demanda qui les nettoierait tôt ou tard. Un malaise le prenait. Il se demanda s'il pourrait marcher. Une aile noire, douloureuse, traversait son cerveau comme une migraine, des tenailles le mordaient au-dessus du coude et aux cuisses.

Les poignets tendus devant lui, il parvint à la salle de bains et s'agenouilla devant la baignoire. Le sang avait taché les manches du pyjama. Jean Calmet les retroussa et ouvrit le robinet d'eau chaude. Des gouttes de sang tombèrent sur l'émail et se défirent en étoiles sur le blanc net. Le robinet faisait un bruit infernal : Jean Calmet réduisit le volume et planta ses poignets sous l'eau. Maintenant le sang jaillissait. La baignoire entière était éclaboussée de rouge. Il dut faire un effort extrême pour rester à genoux, le torse droit, les bras tendus, cependant que le robinet continuait à lui vriller le crâne, et toutes sortes de bruits le frappaient comme des échos de l'horrible fracas : le lac à l'assaut de la jetée, à Lutry, les nuits d'orage, les cloches de la vieille ville et la fontaine de la placette du Grand Conseil où les pigeons vont boire et se baigner, le soir, et le raclement des chaises et les rires endorment le cœur et la mémoire plus sûrement que la fatigue de la journée. Mais il s'assoupissait, lui aussi. Il avait conscience qu'il commençait à se voûter vers la blancheur de l'émail couvert de sceaux cramoisis, il avait beau se redresser par à-coups, il retombait en avant et ses bras, toujours tendus, lui pesaient

maintenant comme des fardeaux insupportables. Il y avait longtemps qu'il ne sentait plus le grésillement de l'eau à ses poignets. Qu'il ne sentait plus le sang s'échapper de lui. Il fermait les yeux. Il allait dormir. Doucement. Dormir.

Il fut tout près de perdre conscience et se rattrapa au bord du bassin. Il regarda : fixant ses yeux sur l'émail, il vit son sang en ratures écarlates, en réseaux rouges indéchiffrables, en griffures coulantes qui tournoyaient et se croisaient, se coupaient, se brouillaient comme des constellations illisibles au-dessous de lui. L'étoile ! L'étoile jaune ! pensa-t-il, c'est encore elle ! et il se demanda si Bloch lui pardonnerait jamais la saleté du pont Bessières. Puis ses sœurs l'appelèrent. Il jouait au fond du jardin. Il fallait rentrer goûter. Il remontait sur la terrasse avec une peine infinie, traversant le verger, s'adossant aux arbres pour se reposer, les yeux fermés, et il sentait bouger les branches sur sa tête. Des pommiers. C'étaient des pommiers et les mésanges de Simon y chantaient dans les feuilles brillantes.

Il s'affaissa, laissa retomber ses bras qui pendaient maintenant contre le bord, et le sang surgissait en minces jets avec une rapidité surprenante. Affolé, Jean Calmet voulut se redresser, échapper au piège de ce local effroyablement sonore, appeler au secours, vite ! vite ! Il essaya de ramener ses bras à lui pour se redresser : impossible. Il retomba, Alors des larmes roulèrent sur ses joues, il eut les yeux pleins de sel brûlant, il pleurait, il hoquetait comme un enfant désespéré. Au moins qu'il coupe l'eau ! Mais les bras n'obéissaient plus. La tête tombait, les larmes se mêlaient au sang sur l'émail et les gros sanglots lui plantaient maintenant des douleurs violentes au fond de la gorge. Il revit une assemblée de jeunes gens beaux, on lui souriait, c'était au Café de l'Évêché puis dans une classe au mur jauni, il se souvint encore d'Isabelle qui maigrissait. Puis épuisé, il bascula comme dans sa tombe.

Ainsi mourut Jean Calmet.

Il y avait mis vingt-cinq minutes.

À la Cité, au même moment, le bac commençait. En hâte on avait remplacé Jean Calmet, l'un des doyens avait distribué les sujets à sa place et surveillait la salle 17, de son pupitre couvert de très vieilles taches d'encre. À l'avant-dernier rang, Marc pestait déjà sur la version de Tacite que Jean Calmet avait choisie sans trop de conviction.

À cent mètres de là, Thérèse s'éveillait dans sa petite chambre. Elle ne se pressait pas. Le jour filtrait par les persiennes. Le jour de juin. Sur le tapis, le couvre-lit roulé en boule ressemblait à un monceau d'or.

À Lutry, M^{me} Calmet était debout depuis longtemps. Elle avait grignoté un morceau de pain, bu du thé, elle avait fait son ménage, puis elle s'était habillée et coiffée. Maintenant elle était assise dans

son fauteuil, immobile, elle regardait dans la lumière de la fenêtre.

FIN